

Nouvelle collection – N°4

2<sup>ème</sup> semestre 2023

# Cité

## Le complot

## contre la pensée

Dossier réalisé avec la participation de :

Jérôme GRONDEUX ♦ David CAYLA ♦ Sebastian DIEGUEZ  
Philippe ARONDEL ♦ Aloïs LANG-ROUSSEAU ♦ Pierre-Henri PAULET



Revue d'idées fondée en 1982

---

Nouvelle collection – N° 4

ISSN : 0756-3205

Novembre 2023

Publication semestrielle

---

### Comité de rédaction

Philippe ARONDEL – Pierre BONNAY

Geoffroy CHAMOUTON – Frédéric FARAH – ALOÏS LANG-ROUSSEAU

Ella MICHELETTI – Pierre-Henri PAULET

**Directeur de la rédaction et de la publication :** Patrice LE ROUÉ

**Rédacteur en chef :** Pierre-Henri PAULET

**Secrétaire de rédaction :** Ella MICHELETTI

---

### CONTACT ET RÉSEAUX SOCIAUX

**Courriel :** revue.cite@gmail.com

**Site Internet :** revuecite.fr

**Adresse :** Revue *Cité* / IFCCE

**Facebook :** <https://www.facebook.com/LaRevueCite>

36-38, rue Sibuet

**Twitter :** @LaRevueCité

Bloc C – B.A.L. 13

75012 PARIS

**LA REVUE *CITÉ***

**Le complot  
contre la pensée**

**2023/2**



# Sommaire

## du numéro 2023/2

Éditorial .....	6
-----------------	---

### DOSSIER : LE COMLOT CONTRE LA PENSÉE

Philippe ARONDEL – <i>Oser être nous-mêmes... pour survivre</i> .....	10
Jérôme GRONDEUX – « <i>Le complotisme est une pathologie de la société de l'information</i> » .....	19
Pierre-Henri PAULET – <i>X, ou le royaume de l'ultracrépidarianisme</i> .....	30
David CAYLA – <i>Comment et pourquoi le néolibéralisme est devenu hégémonique</i> .....	39
Aloïs LANG-ROUSSEAU – <i>La complotisation de la politique, ou le jeu de la facilité</i> .....	48
Sebastian DIEGUEZ – « <i>Le complotisme a une fonction identitaire avec des bénéfices psychologiques</i> » .....	54

### MAGAZINE

<b>Essais</b> .....	62
International .....	62
Société .....	64
Politique & institutions .....	65
Philosophie .....	68
<b>Une œuvre à découvrir : Piero Calamendrei, juriste et écrivain</b> , par Frédéric FARAH .....	71
<b>Arts</b> .....	81
Poésie .....	81
Littérature .....	82
Musique .....	84
Cinéma .....	87
<b>Hors des sentiers battus : L'affaire Onclusive</b> , par Pierre BONNAY .....	90

### *Malaise dans la pensée*

**D**anger mortifère pour la démocratie, assurent les uns. Simple marque d'opprobre jetée à la figure des mal-pensants, prétendent les autres. Posture assumée, osent encore certains. Le conspirationnisme – ou complotisme – prospère dans des sociétés qui n'ont pourtant jamais connu, au cours de leur histoire, un accès aussi aisé et rapide à l'information. Ce n'est pas faire preuve d'une grande audace que de déceler là un lien de cause à effet. La libéralisation du savoir ouvre la voie à la diversité des sources, des récits, des points de vue. Le citoyen du XXI<sup>e</sup> siècle baigne dans les stimuli d'une actualité en continu. La succession des dépêches et des commentaires est si rapide que la valeur de l'information se déprécie. Le monde entrevu à chaud, en temps réel, est un monde de l'à-peu-près. Le journaliste forcé d'analyser des événements dont il ne possède que des données partielles est conduit à improviser, se tromper, se contredire, extrapoler, s'enflammer... De là provient sans doute, en grande partie, la dévaluation progressive des nouvelles, et avec elle l'idée que, peut-être !, nous sommes manipulés par ceux qui détiennent le pouvoir médiatique. Il s'en faut de peu pour que le fil se déroule et

que, derrière ces médias qui font si mal leur travail, se glisse l'ombre du pouvoir politique, si proche, si connivent. La porte est ouverte, il suffit de s'y engouffrer. Puisque les principaux journaux, chaînes et stations désinforment, c'est ailleurs que la vérité se dissimule. Or, les mêmes sociétés des flux offrent, via Internet, via la démocratisation de l'édition aussi, la possibilité de découvrir à l'infini des « faits alternatifs », des histoires secrètes, des documents inexplorés, des révélations inattendues sur l'ordre des choses. La diffusion des pensées, la plus absurde côtoyant la plus savante, rend possible l'essor d'un complotisme de masse. Ce constat étant posé, trois remarques s'imposent immédiatement.

Tout d'abord, un vecteur n'est pas une cause. Les canaux utilisés (réseaux sociaux, blogs, forums...) n'expliquent pas le complotisme, lequel répond d'abord, certes maladroitement, à un besoin de compréhension d'un monde d'une extraordinaire complexité. Rien de plus humain : la mythologie, la religion, la philosophie, la science ont poursuivi ou poursuivent encore le même objectif. Croire en un récit conspirationniste, c'est avant tout adopter une grille de lecture à ses yeux satisfaisante pour chasser l'angoisse de l'inexplicable ou, plus prosaïquement, pour se rassurer sur sa

propre capacité à appréhender son environnement culturel et social.

Une réflexion préliminaire sur le complotisme appellera une seconde remarque. Un événement quelconque peut, en effet, être le fruit d'une intention, d'une orchestration finalisée par des individus au service d'une cause. Nier toute possibilité de machination n'est guère plus raisonnable que de penser en identifier partout ! Cela mène à une dérive préjudiciable, celle de tracer un signe égal entre des affirmations de nature fondamentalement différentes qu'un minimum d'honnêteté intellectuelle inviterait pourtant à ne pas amalgamer. Il est stupéfiant par exemple de découvrir dans une étude d'opinion réalisée par l'Ifop que cet institut<sup>1</sup> considère indifféremment comme conspirationnistes des assertions clairement antiscientifiques (la Terre est ronde ou Dieu a créé l'homme il y a moins 100 000 ans) et d'autres qui, tout en pouvant être réfutées au regard de la documentation actuelle, nécessitent tout de même une analyse plus approfondie (les groupes terroristes djihadistes sont manipulés par les services secrets occidentaux ou la CIA est impliquée dans l'assassinat du président Kennedy<sup>2</sup>). Quoi

qu'il en soit, ce qui distinguera toujours le complotiste du rationaliste est sa propension à se satisfaire de coïncidences fortuites et de « preuves » partielles ou non vérifiées pour assoir sa théorie de bric et de broc. Le sociologue Pierre-André Taguieff l'énonce avec limpidité : « *Penser d'une façon conspirationniste, au sens fort du terme, c'est non pas croire que les complots existent, car ils n'ont jamais cessé d'exister, mais privilégier systématiquement l'hypothèse du complot.* »<sup>3</sup>

La troisième remarque déplaira sans doute à qui s'estime immunisé contre toute forme de déviance de la pensée. Il faut prendre la question du complotisme au sérieux non parce que ce phénomène serait une pure défaillance de la réflexion propre aux esprits étriqués – il est si commode de le penser – mais parce qu'il constitue un piège dans lequel même les individus éclairés peuvent basculer. S'il ne sera pas donné à tout le monde – c'est heureux ! – de s'accrocher contre toute évidence à l'idée que la Terre est plate, le complotisme peut prendre des formes beaucoup plus conventionnelles. Il suffit de suivre quelques minutes d'un débat télévisé ou de compulsier occasionnellement la « bonne presse » sur des

<sup>1</sup> « Enquête sur le complotisme » réalisée en décembre 2017 par Ifop pour le compte de la fondation Jean-Jaurès et de Conspiracy Watch.

<sup>2</sup> La CIA a par exemple contribué indirectement et involontairement à financer Al-Qaïda, ce qui peut nourrir l'idée d'un jeu géopolitique. Quant à l'assassinat de John F. Kennedy, la déclassification

fin 2022 de documents secrets du FBI et de la CIA montre que cette dernière filait Lee Harvey Oswald et possédait donc un certain nombre d'information sur ses projets.

<sup>3</sup> Pierre-André Taguieff, *Les Théories du complot*, Paris, PUF, coll. « Que Sais-je ? », 2021, p. 34.

sujets brûlants pour constater que le raccourci tient lieu d'affirmation dès lors qu'il ne s'agit plus de rapporter un fait mais surtout de charger des coupables réels ou imaginaires... Qui n'a jamais lu par exemple, sous la plume de journalistes ou d'agences ayant pignon sur rue, que la Russie était derrière le vote du Brexit, la propagande électorale en faveur de Marine Le Pen, l'affaire Benalla... et même à la peur liée à l'épidémie de coronavirus en Europe ?<sup>4</sup>

Dans ce quatrième numéro de la nouvelle collection de *Cité*, nous voulions évoquer la recrudescence du complotisme sous toutes ses formes mais nous ne souhaitons pas nous en tenir à cela. En parlant, comme un pied-de-nez, de « complot contre la pensée », nous nous sommes faits les observateurs de tout ce qui contribue à cloisonner la discussion, la réflexion, la délibération.

Dans un article décapant en ouverture de notre dossier, Philippe Arondel propose une hypothèse d'ordre sociétal pour tenter d'expliquer ce qui a pu motiver inconsciemment le mouvement anti-vaccin et anti-pass sanitaire entre 2020 et 2022. L'historien des idées Jérôme Grondeux analyse dans un grand entretien la spécificité des conspirations postérieures au 11 septembre 2001, caractérisées par leur diffusion à grande

échelle, puis identifie les facteurs individuels et collectifs de la dérive complotiste. Sebastian Dieguez apporte, pour sa part, le regard du chercheur en neurosciences sur le profil du complotiste et sur la notion originale de « croivance », une sorte de conviction décorrélée de la recherche du vrai et du faux. Dans l'argumentaire et la stratégie politiques, nous explique Aloïs Lang-Rousseau, la désignation du bouc-émissaire s'avère une échappatoire ordinaire qui, de l'étranger responsable de tous les drames aux lobbies œuvrant aux côtés du pouvoir, trahit surtout le manque de vision constructive des partis. S'il n'est pas question de complot dans la contribution de l'économiste David Cayla, celle-ci démontre de manière éclatante comment le néolibéralisme, une doctrine politique dépourvue de bases scientifiques sérieuses, s'est pourtant imposée pour devenir le logiciel unique des dirigeants politiques et des grandes institutions internationales. Enfin, pour ma part, je proposerai aux lecteurs un petit voyage sur le réseau social X, où l'information à profusion côtoie la rumeur farfelue, et où chaque utilisateur est devenu l'expert de tout, sans scrupule, sans complexe mais aussi sans limites...

**Pierre-Henri Paulet**

*Rédacteur en chef de Cité.*

<sup>4</sup> En mars 2020, une dépêche de Reuters indiquait que « selon un document de l'Union européenne » (non sourcé...), la Russie aurait orchestré une vague

de désinformation pour paniquer les populations des pays européens.

# Le complot



**E***N ces temps difficiles où se succèdent et s'interpénètrent les crises, se fait sentir le besoin vital de produire, confronter, exprimer les idées qui permettraient peut-être à l'humanité de sortir par le haut d'une mauvaise phase de sa destinée... Malheureusement, aux grands maux de ce début de siècle s'ajoute la sclérose de la pensée. Raisonnements anti-scientifiques, prismes de lecture du monde réducteurs, incapacité d'autocritique, déclin du niveau de culture et corsets idéologiques nuisent aujourd'hui à la fertilité des débats. ♦*

**Analyse de Philippe Arondel :**

*Oser être nous-mêmes... pour survivre* [p. 10]

**Grand entretien avec Jérôme Grondeux :**

« *Le complotisme est une pathologie de la société de l'information* » [p. 19]

**Analyse de Pierre-Henri Paulet :**

*X, ou le royaume de l'ultracrépidarianisme* [p. 30]

**Analyse de David Cayla :**

*Comment et pourquoi le néolibéralisme est devenu hégémonique* [p. 39]

**Analyse d'Aloïs Lang-Rousseau :**

*La complotisation de la politique, ou le jeu de la facilité* [p. 48]

**Entretien avec Sebastian Dieguez :**

« *Le complotisme a une fonction identitaire avec des bénéfices psychologiques* » [p. 54]



## *Oser être nous-mêmes... pour survivre*

Par Philippe Arondel

*Philosophe, juriste et économiste*

**I**l est des moments dans nos vies où l'événement<sup>1</sup> – le vrai, le dérangeant, l'insensé, pas le dérisoire concocté dans les cellules dites spécialisées des grandes entreprises – frappe à nos portes, nous poussant à l'exercice terrible de la grande lucidité. D'un seul coup d'un seul, déstabilisés à l'extrême, nous sommes obligés de changer de focale, requis existentiellement de rompre avec toutes les *doxas* dominantes afin de parvenir à comprendre, ne fût-ce qu'à la marge, la nouvelle donne conceptuelle qui cherche à s'imposer.

C'est l'instant historique où, délaissant les chemins bien balisés de la culture à la mode, il nous faut oser la parole qui libère... avec parfois tous les dommages collatéraux qu'elle peut, hors de tout mauvais esprit, provoquer. L'affolante *saga* « politique » de l'été 2021 nous aura permis de mesurer, dans la tristesse et l'affliction, combien jouer la carte de la vérité – ou en tout cas essayer de s'en approcher – participait d'une aventure délicate, jamais complètement assurée de sa légitimité profonde, et même dangereuse à bien des égards.

10

### *Une intelligence en déshérence ?*

Un jour, nous en sommes persuadés, un historien pas encore né montrera, avec la distance scientifique nécessaire, comment une grosse minorité de Français<sup>2</sup> a cédé aux pires démons de la désinformation, de l'obscurantisme « réactionnaire », donnant à voir une sorte d'effondrement abyssal de la pensée. Que vit-on en effet pendant les quelques semaines de notre pause estivale traditionnelle ? Des foules dénonçant d'imaginaires complots « covidistes » visant à nous « esclavagiser », des Français dits normaux adhérer à un discours anti-science radical faisant de « Big Pharma » le diable

<sup>1</sup> Cf. François Dosse, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, PUF, Coll. « Le nœud gordien », 2010.

<sup>2</sup> Environ 200 à 300 000 personnes selon les chiffres disponibles.

en personne, des citoyens apparemment inoculés contre la bêtise reprendre à l'unisson les slogans atroces et éculés des pires ennemis de la modernité républicaine.

Car, derrière les questionnements légitimes concernant le fameux – et déjà oublié ! – « pass sanitaire », il ne s'agissait rien moins que de déconstruire ce qui est au cœur de notre civilisation européenne depuis son aurore : la recherche d'une certaine rationalité ouverte au service de la personne humaine, le goût d'une pensée libre capable de battre en brèche toutes les manipulations sémantiques des « faux amis » et autres gourous débiles à l'affût. Pour reprendre une formule cynique qui a, naguère, défrayé la chronique, « *notre temps de cerveau disponible* » est désormais l'objet de toutes les attentions des prêcheurs de haine cherchant, *via* les fameux réseaux sociaux, à instruire le procès d'un certain fonctionnement de notre cité républicaine... supposée être complètement dans les mains d'élites asservies aux grands intérêts transnationaux.

### Le temps de « l'horreur économique » ?

11

Que l'on nous comprenne bien : nous ne cherchons en aucun cas ici à défendre l'indéfendable et à donner une forme de légitimité à ce qui, parfois, n'en possède pas. Nous ne savons que trop que, depuis la rupture ontologique libérale des années 1980, un autre type d'administration a vu le jour afin de satisfaire aux diktats d'un marché-roi, qu'une politique asservie à la logique de l'horreur marchande a pu donner l'impression que nous n'étions plus que des jouets dans les mains des grandes féodalités capitalistes. Il convient cependant de se méfier de l'impérialisme sournois de ce gauchisme culturel de bas étage qui voudrait que, aliénés au dernier degré, nous soyons devenus incapables de maîtriser nos vies et de comprendre ce qui est réellement au cœur de la crise profonde de nos sociétés.

### Un grand Capital suicidaire...

Le « *tout est politique* », qui revient aujourd'hui en force dans le discours « wokiste », ne doit pas nous empêcher de faire un usage offensif et créatif de nos neurones plutôt que de psalmodier, avec une passion servile, les slogans usés du plus incroyable des conspirationnismes. Il fallait, à l'époque, être particulièrement aveugle – ou si l'on préfère être aveuglé par la rhétorique manipulatrice et vicieuse de curieux scientifiques ayant sombré dans un certain complotisme – pour adhérer un seul instant à cette idée absurde que les grands laboratoires ayant œuvré à la découverte de l'ARN messager... ne répondaient qu'à une seule et criminelle motivation : nous tuer, nous éliminer, au-delà

même de la recherche du profit. Bref, le grand capital, dans un effrayant moment de folie douce, aurait littéralement choisi de se suicider en programmant, avec l'appui de pouvoirs politiques complices, la disparition de ses futurs clients !

## Le retour en force de l'utopie libertarienne

Aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est pourtant cette accusation qui électrisa, en l'été 2021, des cortèges ayant apostasié, au nom de *la lutte finale* contre la dictature des «covidistes», toute capacité de voir le monde tel qu'il est, dans ses contradictions insondables et ses beautés déchirantes, préférant le reconstruire selon les fantasmes d'un discours absurde amalgamant, dans une dialectique subversive, les pires clichés du populisme et les petits ragots peu reluisants issus de la poubelle Internet<sup>3</sup>. Rien ne sembla résister à cet égarement, puisque, les familles politiques – en tout cas certaines – semblèrent participer à cette débandade délirante en s'alignant sur les nouveaux

**Le « tout est politique », qui revient aujourd'hui en force dans le discours « wokiste », ne doit pas nous empêcher de faire un usage offensif et créatif de nos neurones plutôt que de psalmodier, avec une passion servile, les slogans usés du plus incroyable des conspirationnismes.**

canons idéologiques en formation... Piétinant allègrement leurs supposées valeurs d'hier. On y vit, par exemple, nombre de nos dits « nationaux » patentés tirant généralement à boulets rouges sur le libéralisme économique découvrir des vertus à la

philosophie libertarienne la plus pure en faisant du mot « liberté » leur seul étendard. Fini l'appel à l'État fort, oublié le désir – légitime – de contrôler le marché, évanouie l'apologie indiscriminée du fameux régalien... : désormais, il fallait, toutes affaires cessantes, *désarmer* un politique accusé tout uniment de mettre en place une sorte de « contrôle social » à la chinoise ! Très concrètement, comme l'on dit aujourd'hui, nos preux défenseurs de l'État de droit, militaient – et avec quelle hargne virulente – pour que, par exemple, la vaccination soit renvoyée au choix personnel de chacun, c'est-à-dire à un erratisme incontrôlable, source de bien des drames pour la population.

---

<sup>3</sup> Il va de soi qu'il ne s'agit pas pour nous de nier l'utilité d'Internet, mais d'en dénoncer des travers bien connus...

## Un contre-discours tout à la fois libertaire et réactionnaire

Comment comprendre que l'on ait pu vivre de tels délires pseudo-conceptuels, que nos sociétés si éduquées, confites en des valeurs démocratiques vantées à tout instant, aient donné l'impression de céder si facilement à un contre-discours les niant dans leur essence ? Par quel mystère quasi-ontologique, les enfants de la République ont-ils pu se rallier, un court moment, à des *Vulgates* signifiant la mise en congé de leur âme et de leur esprit, de tout ce qui les a construit en tant que citoyens épris du bien commun ? Serions-nous à l'aube d'un profond bouleversement « idéologique » se voulant passeur d'un refus radical de la science et du progrès ?

On reconnaîtra aisément que la société de plus en plus « technicisée » dans laquelle nous essayons de survivre, de gérer nos vies quotidiennes, a une part de responsabilité – et sans doute pas si mince – dans cette déconstruction de la « religion » séculière républicaine. La physicienne Catherine Bréchnac est sans doute dans le vrai lorsque, s'interrogeant avec simplicité sur la question du rapport entre temps long et temps court dans notre espace post-moderne et « liquide »<sup>4</sup>, elle peut noter : « *Nous sommes à l'âge des réseaux sociaux ; chacun donne son avis, les experts qui n'ont aucune expertise parlent d'une voix docte pour ne rien dire. Les scientifiques travaillent en silence au rythme de la science, mais l'opinion publique réclame une réponse rapide. Si elle est trop rapide, on la soupçonne de ne pas avoir fait ses preuves, si elle est trop lente l'opinion publique s'énerve. L'imagination est au rendez-vous, les rumeurs se déchaînent sur les réseaux sociaux.* »<sup>5</sup>

### Demain, la post-vérité...

Pour pertinentes qu'elles soient, ces analyses ne répondent pas complètement, nous semble-t-il, à l'interrogation existentielle qui nous saisit, dans la douleur la plus extrême, lorsque nous nous penchons sur un moment – celui de l'été 2021 – marqué par la crise de la vérité et le ralliement de certains de nos concitoyens à des figures populistes « *border line* » jouant de tous les claviers de la désinformation et de la stratégie émotionnelle incandescente. Et si, plus encore que la subversion du récit occidental classique, le chaos intellectuel fiévreux de ces deux mois lunaires n'avait été, dans la contradiction la plus insigne, que le signe d'un désir de renouer avec un « tous ensemble » national évanoui ? Et si, orphelins d'un roman national de naguère ayant

---

<sup>4</sup> Selon l'expression du sociologue et philosophe Zygmunt Bauman.

<sup>5</sup> Catherine Bréchnac, « Retour vers l'obscurantisme », page 106, Le Cherche Midi, 2022.

soudé les générations par-delà les temps et la mort, nos écervelés de tous âges, dans des dissonances cognitives infinies, avaient cherché à refaire du mot communauté – en le subvertissant honteusement – une nouvelle grammaire civique ? Et si, en sacrifiant à un antiélitisme chic et choc, ils avaient, sans se l'avouer, désiré refaire partie d'une grande histoire vouée aux gémonies ?

Pendant longtemps en effet, que cela nous plaise ou non, que cela heurte ou non nos convictions les plus profondes, nous nous sommes sentis solidaires d'une histoire nationale rimant le plus souvent avec volonté de bâtir une communauté de destin dans

**Et si, orphelins d'un roman national de naguère, nos écervelés de tous âges, dans des dissonances cognitives infinies, avaient cherché à refaire du mot communauté une nouvelle grammaire civique ?**

l'universel. Nous avons tous vibré – du moins certaines générations – au mythe émouvant d'une France surgissant, jour après jour, des limbes du néant pour se construire telle une « personne » soucieuse de marier enracinement charnel et dépassement de soi-même.

Qualifiée parfois, d'une façon passablement ambiguë, de « roman national », cette saga aura, contre vents et marées, scellé le destin d'un peuple se refusant à adhérer aux mystiques du localisme, du tribalisme ou de ce que l'on pourrait appeler l'internationalisme abstrait.

### **Un antiracisme de nouvelle facture... exaltant la race !**

## **14**

C'est hélas tout cet édifice, construit peu à peu sous l'égide de la Monarchie et de la République, qui se trouve désormais, non seulement délégitimé avec hargne, mais surtout livré aux pires des démolisseurs de l'État-Nation classique. De putsch théorique en coup d'État sémantique, l'histoire de ce surgissement a été soigneusement occultée puis réécrite par les promoteurs d'une modernité... s'assignant comme finalité d'en finir avec la notion – ringarde, douteuse – de nation républicaine. Comble de l'ironie, c'est au nom de la lutte contre le racisme – une lutte dont la nécessité éthique ne se discute pas – que furent posés, dans les années 1980, les fondements d'un nouvel antiracisme de type purement communautariste. Piloté par une organisation – SOS racisme pour ne point la nommer – bénéficiant de complicités étatiques puissantes et d'un soutien total des médias dominants, l'assaut méthodique des fameux « potes » contre une France évidemment rance et moisie<sup>6</sup> va se traduire, en très peu de temps, par

---

<sup>6</sup>Ne tenant, comme chacun le sait, que des propos nauséabonds...

l'enracinement d'un logiciel idéologique inédit, délétère en diable : celui du racialisme, ou si l'on préfère de l'ethno-différentialisme.

Dans un livre paru il y a 30 ans et réédité récemment, le sociologue Paul Yonnet pouvait écrire avec justesse que ce nouvel antiracisme « *subordonne la pleine considération des personnes à la pleine considération des groupes dont elles sont issues. L'égalité des individus est déduite de l'égalité déclarée des cultures ethniques dont elles sont issues. On ne reconnaît plus la qualité d'égal à un individu pour autant qu'on a réussi à l'extraire de son groupe d'origine, mais pour autant qu'on en est membre. Il habilite (ce nouvel antiracisme) la notion de race, ou encore celle, évoluée, d'ethnie, dans le dessein d'obtenir non plus une addition d'élévations individuelles au prix d'un délaissement sensible de la culture d'origine, mais une réhabilitation globale des groupes considérés.* »<sup>7</sup>



Manifestation contre la politique sanitaire du gouvernement (Belfort, juillet 2021)

## Un « droit à la différence » instrumentalisé

Il faudrait être particulièrement aveugle pour ne pas voir que derrière cette apologie, au plan collectif, du fameux « droit à la différence » se dissimulait, sans que cela ait sans doute été décisivement recherché, planifié, le retour en force d'un vocable chargé de tous les péchés d'Israël : celui de race, et de ses déclinaisons mortifères. Motivés, sympas, jeunes, petits génies d'une *com'* de crise, les « potes » se firent donc les

<sup>7</sup> Paul Yonnet, *Voyage au cœur du malaise français, L'antiracisme et le roman national*, L'Artilleur, 2022 (réédition), p. 56.

passeurs d'une rhétorique ostentatoirement hostile à tout ressemblant, de près ou de loin, à la vision française de la communauté citoyenne. Bien oubliée aujourd'hui, l'historienne Annie Kriegel avait pointé, avec une lucidité exemplaire, dans un article du *Figaro*, le drame existentiel français se jouant au cœur de ce qu'il est loisible de nommer un basculement idéologique d'une ampleur inouïe. Ses mots gardent, quelques décennies après, tout leur tranchant polémique et triste, tant ils consonnent étrangement avec nos débats houleux autour des thématiques dites wokistes : « *Tout se passe en vérité comme si le déclin et la défaite du marxisme qui avait eu, lui, la prétention d'imposer la classe, la mission émancipatrice de la classe ouvrière comme mode unique de la structuration et de la stratification sociale, comme moteur de l'histoire, n'avaient donné sa chance, à gauche, qu'à un autre manichéisme élisant l'ethnie – expression pudique, équivalent respectable du concept de race – comme principe organisateur de la société en général et de la société de l'avenir en particulier. [...] Tout se passe encore comme si les racistes avaient réussi à attirer les antiracistes sur leur inacceptable terrain : antiracistes et racistes, également obsédés, ont ceci de commun et d'insupportable que, tout en se combattant féroce et en s'excommuniant réciproquement, ils cultivent ensemble une idée de la France rigoureusement opposée à l'idée que les Français se sont faite d'elle au fil du temps : s'il existe une culture politique nationale, un consensus qui s'impose aux esprits comme aux institutions de ce pays, c'est bien que la société et l'État y ont pour principe de base l'élimination radicale, à l'échelle des individus, de la différence par l'origine ethnique. Va-t-on en venir à accorder une satisfaction posthume à l'hitlérisme et le tenir pour innovateur autant qu'anticipateur dans ce recours monopolistique au thème de la race ?* »<sup>8</sup>

### Progressisme : la chute finale...?

On pourra bien sûr trouver que la dénonciation finale qui clôt la chute de l'article relève plus d'une rhétorique de polémiste affûtée... que d'une description minutieuse de la réalité française de l'époque. Il reste – et ce texte mériterait à coup sûr une analyse plus longue et circonstanciée – que cette ancienne intellectuelle communiste avait saisi avec

---

<sup>8</sup> Annie Kriegel, « Une vision panraciale », *Le Figaro*, 2 avril 1985. Comme le note Paul Yonnet, deux mois et demi plus tard, l'organisation faisait la fête « *multiraciale et multiculturelle* », Harlem Désir précisant : « *La différence est l'univers des jeunes. Ils n'ont pas peur de cette société panraciale dénoncée par Le Figaro parce qu'ils y vivent déjà.* » (ibidem, p. 133).

bonheur ce qui se tramait, dans le champ idéologique, chez certaines belles âmes progressistes ne sachant plus très bien où « elles habitaient ».

Force est de constater que ce début de XXI<sup>e</sup> siècle s'inscrit, lui aussi, dans cette démarche régressive et subversive ambitionnant, ni plus ni moins, d'en finir avec l'Idée républicaine. Dans une atmosphère à couper au couteau, sur fond d'impérialisme numérique, les « entrepreneurs de guerre civile », qu'ils soient de droite ou de gauche, pullulent, déployant tous azimuts un démagogisme crasse flirtant à chaque instant avec la passion liberticide. Comment ne pas comprendre, dans ces conditions, même si cela fait mal, que nos contemporains – en tout quelques fortes minorités activistes à l'imaginaire débridé – puissent être réceptives au contre-récit affabulateur du conspirationnisme de toujours ?

Alors que d'aucuns, cultivant avec délectation un déclinisme suspect, en arrivent à douter de notre avenir – et particulièrement des valeurs qui nous définissent – rien ne serait plus dangereux que de plaider pour un « restaurationnisme » de forme bêtement passéiste, naïvement nostalgique. Tous les faux prophètes qui, aujourd'hui, dans la séquence tragique que vivons, y vont de leur romantisme bas de gamme, de leurs fantasmes démobilisateurs, mentent effrontément : nous ne reviendrons jamais à un supposé âge d'or... désormais répudié, dont la gloire – avérée ou non – appartient désormais pour l'éternité aux historiens.

### **Nos mots comme outil de reconquête**

Notre tâche, par les temps obscurs qui courent, est tout à la fois plus rude et plus exaltante, plus difficile et passionnante : renouer avec l'esprit intemporel de la cité, et surtout avec la langue conceptuelle qui en fut, dans les épreuves, le garant ultime. Plutôt que d'en appeler à l'on ne sait quel « grand homme », que de fantasmer sur les vertus soi-disant « révolutionnaires » du populisme en vogue, osons, jour après jour, redonner

**Notre tâche, par les temps obscurs  
qui courent, est tout à la fois plus  
rude et plus exaltante, plus difficile  
et passionnante : renouer avec  
l'esprit intemporel de la cité, et  
surtout avec la langue conceptuelle  
qui en fut, dans les épreuves, le  
garant ultime.**

aux *mots de la tribu*<sup>9</sup>, leur vrai sens, leur capacité de recoudre une tunique nationale déchirée.

Dans ce combat pour donner une chance à la « personne France » de perdurer dans son être, nous serons seuls, moqués, méprisés, par tous les « mutins de Panurge »<sup>10</sup> du moment. Mais chaque fois que, de haute et fiévreuse lutte, nous parviendrons à sauver les mots de leur trahison sémantique, de leur obsolescence annoncée, nous aurons fait un grand pas sur la route menant à la libération civique. ♦

**Philippe Arondel**

---

<sup>9</sup> Selon l'expression de Stéphane Mallarmé.

<sup>10</sup> Le mot est de Philippe Murray.



Auteur du *Phénomène complotiste* (Presses Universitaires Blaise-Pascal), un essai pédagogique paru en avril 2023, Jérôme Grondeux est historien, spécialiste de l'histoire des idées et du XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis 2014, il exerce les fonctions d'inspecteur général de l'Éducation, du Sport et de la Recherche.

*Cité :* Dans votre dernier essai *Le Phénomène complotiste*, vous expliquez que les attentats du 11 septembre 2001 constituent la date repère dans l'émergence du complotisme en tant que phénomène de masse. Pouvez-vous nous en expliquer les raisons ?

**Jérôme Grondeux :** Le 11 septembre 2001 est la date que mentionnent tous ceux qui s'intéressent au phénomène complotiste. C'est à partir de ce moment-là qu'on prend conscience de ce phénomène. On se situe dans une époque intermédiaire : Internet et les emails sont déjà là, bien

que les réseaux sociaux ne soient pas encore lancés. On commence à voir qu'Internet permet la diffusion d'interprétations « différentes », « alternatives » d'un évènement. Toutefois, s'agissant de ces attentats, les interprétations complotistes ne se sont pas diffusées uniquement par Internet. Elles le sont aussi par le biais d'ouvrages, d'interviews télévisées, etc. Internet a été ensuite le relai de ces théories. La diffusion des théories complotistes des attentats du 11 septembre a été ainsi plus lente que celles qui ont pu naître au cours de la décennie suivante, justement parce

que les réseaux sociaux n'étaient pas en place. Pour tout le monde, les attentats du 11 septembre 2001 constituent le moment où le phénomène complotiste apparaît comme un phénomène « grand public ». C'est aussi celui où on commence à rencontrer des gens de sa connaissance – dans mon cas, ce fut par exemple des étudiants – qui relaient ces théories-là. Ce qui est nouveau n'est donc pas la production d'une interprétation conspirationniste d'un événement mais plutôt le fait qu'elle soit relayée et qu'on la retrouve là où on ne l'attend pas forcément.

**Avant cela, quels ont été, à titre d'exemples, les précédents d'épisodes complotistes dans l'histoire, par exemple pendant la Révolution française ?**

Certains épisodes, pendant la Révolution française, montrent une hantise du complot : ils correspondent à une période de radicalisation politique, de bipolarisation très forte qui va commencer avec le complot aristocratique, c'est-à-dire l'idée que les partisans de la monarchie traditionnelle vont forcément tenter de revenir car ils ne peuvent pas se laisser écarter du pouvoir. On retrouve cette hantise complotiste lorsque les révolutionnaires commencent à se déchirer entre eux et s'accusent les uns et les autres de complot. Ceci est lié à des affrontements politiques ou politico-religieux

particulièrement forts. On cherche à diaboliser l'adversaire, donc on prétend qu'il nourrit de noirs desseins et qu'il prépare de basses manœuvres. Ce phénomène se retrouve dans tous les contextes de radicalisation politique, par exemple dans le totalitarisme.

À côté de cela, existent des rumeurs complotistes plus spontanées, moins théorisées politiquement. Je pense par exemple à l'épisode du choléra de 1832 où l'angoisse et la peur collective de l'épidémie ont conduit à imaginer que celle-ci avait été orchestrée par les riches pour se débarrasser des « classes dangereuses » des quartiers populaires.

Historiquement, le complotisme s'observe donc soit dans les périodes de forts affrontements politiques, soit lors de grandes peurs collectives face à une catastrophe. Ce qui apparaît nouveau avec le complotisme comme objet culturel contemporain, c'est le mélange de théorisation écrite et de propagation sur le mode de la rumeur que permettent Internet et les réseaux sociaux.

***Qu'est-ce qui différencie le complotisme de la simple paranoïa ?***

Il est difficile de dire qu'il n'y a pas un lien entre les deux. On peut penser que les producteurs de théories complotistes relativement élaborées sont parfois des individus qui jouxtent la paranoïa ou souffrent, pour tout un tas de raisons, d'un problème de rapport au réel. Ce sont

des gens pour lesquels la division entre l'imaginaire et réel n'est pas bien établie. Mais cette explication ne suffit pas, parce le phénomène est justement trop massif. Ces théories qui peuvent être au départ imaginées par des esprits tordus se trouvent reprises – pour des raisons qui ne sont pas purement psychologiques – par un grand nombre de personnes. C'est bien pour cela qu'il n'est pas possible de pathologiser le complotisme.

**Vous expliquez, à travers le biais de confirmation, que certains individus sont plus propices à recevoir positivement ces théories. Pouvez-vous nous préciser votre pensée ?**

Nous avons tous des biais ! Il est vrai qu'ils sont plus exacerbés chez certaines personnes que chez d'autres. Les facteurs sont pluriels. Tout d'abord, statistiquement, plus un individu a des connaissances variées et donc contradictoires entre elles, moins il est menacé d'un usage pathologique du biais de confirmation. En général, un certain niveau de culture rend un peu moins vulnérable au complotisme. Néanmoins, il existe d'autres biais, et c'est pourquoi ce niveau de culture n'est pas forcément une immunité contre le complotisme. Par exemple, puisque nous évoquions précédemment la Révolution française : parmi ceux qui adhèrent le plus à l'idée que la Révolution française est le fruit d'un complot maçonnique, on trouve le grand savant John Robison. Ici intervient

l'effet Dunning-Kruger : on accepte volontiers les diagnostics et solutions simplistes dans un domaine où l'on est incompetent, quand bien même on peut être compétent dans d'autres domaines. Par ce biais-là, n'importe qui est susceptible de se radicaliser.

**« Ce qui apparaît nouveau avec le complotisme comme objet culturel contemporain, c'est le mélange de théorisation écrite et de propagation sur le mode de la rumeur que permettent Internet et les réseaux sociaux. »**

Ainsi, il n'y a pas d'antidote au complotisme. Beaucoup de gens peuvent y être réceptifs, même s'ils seront parfois réceptifs à une seule théorie complotiste, portant sur un seul domaine. Dans les enquêtes et les mesures réalisées, on peut constater par exemple que certaines personnes vont se reconnaître uniquement dans l'idée que la crise du Covid a été déclenchée par des promoteurs de la société numérisée, parce que ces personnes-là sont particulièrement irritées par la numérisation de la société et ne s'intéressent ni à l'épidémiologie, ni aux questions de politique sanitaire, sans s'inscrire par ailleurs dans une démarche complotiste d'ensemble.

Schématiquement, il existe une sorte de « noyau dur » complotiste qui correspond aux personnes raisonnant vraiment de cette manière et qui représente environ 10 % de la population. À côté, un tiers des individus peuvent être réceptifs à une ou deux théories complotistes mais il est difficile de définir ceux-ci comme étant des complotistes.

**Vous évoquez également dans vos travaux le biais d'intentionnalité, lequel consiste à croire aux théories du complot pour mieux supporter et expliquer l'horreur du monde... Cette "naïveté"-là partirait-elle d'un bon sentiment, celui du refus de l'injustice ?**

Une telle motivation peut exister, dans la mesure où le complotisme est une manière de « ressaisir » une réalité qui nous échappe. Ce faisant, on cherche des responsables. Chercher des responsables contribue-t-il à régler le problème ? Pas forcément. Mais il est finalement naturel de se poser la question : « À qui profite le crime ? ». Un raisonnement reposant sur l'intentionnalité peut certes expliquer certains événements, sauf qu'il est parfois appliqué à des faits qui n'ont pas été décidés par des personnes ou un groupe de personnes. Cela conduit à construire une forme de fantasme.

En outre, ce biais d'intentionnalité permet aussi de retrouver une prise sur les choses. Ainsi, quand on est dépassé par

de grands phénomènes – comme la mondialisation par exemple, qui change beaucoup de choses dans la vie des gens et apporte des angoisses – il est presque « rassurant » de se dire qu'ils sont le fruit d'une orchestration par un petit groupe. Mais on en vient à la recherche du bouc-émissaire et c'est une démarche qui devient alors toxique.

**Selon vous, le complotisme permet à des individus de se différencier de leurs semblables, de se sentir supérieurs ou au-dessus de la masse ignorante... S'agirait-il aussi d'une forme d'égoïsme ou de vanité mal dissimulés ?**

Oui, le complotisme est aussi une manière de « se croire malin ». Il procure le plaisir d'accéder à une vérité que la grande masse ne verrait pas, ainsi que le plaisir d'être initié. C'est un attrait qu'on retrouve même dans la fiction, avec le personnage luttant seul contre tous. Il y a assurément, chez le complotiste, une forme d'héroïsation de soi-même. Il se perçoit du côté des résistants, alors que la foule se contente d'explications *mainstream*, ce qui est valorisant. Mais tout ceci est aussi très humain.

Je me permets d'évoquer à ce propos un souvenir personnel... Quand j'étais lycéen, il y avait toujours un camarade pour vous faire remarquer que, sur les paquets des cigarettes Marlboro, les motifs en rouge formaient trois « K », et affirmer que

c'était la preuve que la marque appartenait au Ku Klux Klan... Demandions-nous à nos enseignants si c'était vrai ? Bien sûr que non ! Allions-nous vérifier cette information ? Bien sûr que non ! Allait-on raconter cette histoire à d'autres personnes pour se valoriser ? Bien sûr que oui ! Cette volonté de se démarquer existe chez tout individu, mais elle peut aussi devenir complètement pathologique.

Finalement, tout comme le biais de confirmation, ce besoin de se distinguer n'est pas en soi toxique et peut par ailleurs forger des personnalités créatives. Cela démontre que le complotisme n'est pas uniquement une affaire de cinglés, mais plutôt un objet de consommation culturelle très vendable car il nous flatte et prend appui sur certaines choses en nous.

**Dans *Le Phénomène complotiste*, vous distinguez cinq facteurs servant de terreau fertile à la production et la réception de thèses complotistes. Pouvez-vous nous les décrire ?**

Un premier facteur tient d'abord aux personnalités elles-mêmes. On parle de la sensibilité au paranormal. C'est une attirance pour l'idée initiatique, pour la recherche d'un mystère derrière toute chose, mystère qu'il faudrait lever.

Deuxième facteur : le faible niveau des connaissances scolaires. Nous l'avons déjà souligné, les connaissances ne

constituent pas un antidote au complotisme mais il est vrai que, statistiquement parlant, la montée en diplôme diminue la part des gens sensibles au complotisme. Cependant, il suffit d'observer l'actualité pour identifier certaines personnalités bardées de diplômes qui versent dans le complotisme. Dans ces cas de figure, se pose peut-être la question de la largeur de leur horizon culturel. S'informer régulièrement permet sans doute d'être plus rétif à des explications qui paraissent trop simples et de toucher du doigt la complexité des choses.

Le troisième facteur est la radicalité politique ou politico-religieuse. Cela tient à ce qu'est le complotisme : il se nourrit des conflits. On entre dans cette radicalité dès lors que l'on adopte une vision manichéenne du monde : eux contre nous. Les « eux » représentant bien sûr des gens dangereux et pervers.

Le quatrième facteur est sans doute plus propre à notre époque, il s'agit de la défiance vis-à-vis des institutions. Or, notre société permet de plus en plus de contourner les institutions, en particulier celles qui sont productrices d'informations. Par ailleurs, ce qu'on appelle « crise démocratique » ou « crise de la représentativité » va très loin. On a vu ainsi monter la défiance à l'égard des institutions scientifiques, comme l'a montré la crise du Covid. C'est quelque

chose qui est autant dans l'époque que dans les individus.

Enfin, le dernier facteur correspond à la société de l'information. Le complotisme est une pathologie de la société de l'information, ce qui n'empêche pas cette dernière d'avoir évidemment de très bons côtés. Les individus se retrouvent bombardés en permanence non seulement d'informations et de messages, mais aussi de discours simplifiés ou intéressés. Tout le monde fait de la

**« Le complotisme n'est pas uniquement une affaire de cinglés, mais plutôt un objet de consommation culturelle très vendable car il nous flatte et prend appui sur certaines choses en nous. »**

communication : les politiques, les entreprises... On baigne dans un univers où la publicité sous toutes ses formes est très abondante. Cela crée un terreau pour le complotisme car les gens sont saturés de discours et d'informations qu'ils ne comprennent pas ou en lesquelles ils n'ont pas confiance. D'une certaine manière, le complotisme redonne du sens et simplifie. C'est à mes yeux un aspect particulièrement important, qui me conduit à penser que le complotisme est un phénomène qui risque de s'inscrire dans la durée.

Le complotisme est une explication

rapide, instantanée et simple à comprendre, qui économise le temps de la réflexion et dispense de la suspension du jugement. Il garantit d'avoir tout de suite un avis et une position. Le complotisme est finalement un produit de consommation instantanée de la société de l'information.

**Ce facteur-temps est une marque de la société dans son ensemble, y compris du monde du travail. La sociologue Nicole Aubert parle d'un « culte de l'urgence ». Nos vies privée et professionnelle sont marquées par cette immédiateté...**

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas lutter contre ou essayer de compenser. Malgré tout, il y a une certaine fatalité à ce culte de l'urgence. Dans notre société, on communique de plus en plus vite, l'information circule de plus en plus vite... Nous sommes dans le besoin de la satisfaction ou de l'insatisfaction immédiates, de la réaction immédiate. Dans ce cadre-là, le complotisme est bien armé grâce à des explications simples qui vont permettre de ne pas passer par l'expertise. Pour reprendre l'exemple précédent de la mondialisation, qui est un phénomène complexe à comprendre : si l'on imagine que les membres du groupe Bilderberg sont parvenus, tous seuls, à installer la mondialisation, c'est simple et ça encode le réel sur le mode de la fiction, avec une dramatisation lisible, des acteurs identifiés... Non seulement

cela poétise et enchante le monde, mais surtout c'est simple et rapide !

**Vous avez mentionné la question du niveau d'études, quand bien même il ne suffit pas à lui-seul à échapper à la séduction complotiste. Mais l'existence de ce facteur ne permet-il pas de considérer que la lutte contre le complotisme est aussi une lutte sociale (meilleur accès aux études, à l'information...)?**

C'est une lutte culturelle. En même temps, il nous faut admettre que l'accès à l'information est plus aisé qu'il ne l'a jamais été. Il existe bien des faits pour lesquels, il y a un siècle, personne n'aurait jamais construit d'explication complotiste pour la bonne raison qu'ils n'étaient pas connus !

La montée de la scolarisation de masse est aussi une tendance très forte de ces dernières décennies, avec une « diplomation » quasi-générale, en tout cas très diffusée. L'école ne peut pas non plus régler tous les problèmes. Je pense que ce n'est pas seulement une question de diplômes mais plutôt de culture et d'attitude par rapport à la culture. La culture est une aptitude à être dans l'écoute de choses qui sont un peu différentes de ce qu'on pense. Elle est le goût de la découverte et aussi de

« musarder », de « vagabonder ». Mais un problème culturel est aussi un problème social car la culture nécessite des outils, des moyens, du temps.

**Jusqu'à quel point est-il sain dans une société démocratique de remettre en cause la parole publique ou la pensée dominante ? Comment éviter la confusion entre la lutte contre le complotisme et le nécessaire questionnement du discours politique ?**

Il s'agit de la question essentielle. Dit autrement : l'anti-complotisme est-il une injonction d'extrême centre ? On admet



le lien entre la radicalité et le complotisme, mais attention : toute radicalité n'est pas complotiste. Il existe des mouvements alternatifs qui ne sont pas dans le conflit.

Ce sont les radicalités conflictuelles et manichéennes qui vont toucher au complotisme car la propagande politique ou politico-religieuse simplifiée ressemble beaucoup à du complotisme.

Pour autant, je ne pense pas que brandir l'argument complotiste comme argument politique serve à quelque chose. Dans une démocratie, en effet, on doit discuter de tout, débattre de toutes les assertions. L'accusation de complotisme voltige aujourd'hui dans le débat public. C'est un bon signe dans le sens où cela permet d'identifier le complotisme, de le faire connaître, notamment auprès des plus jeunes. Mais c'est parfois un problème dès lors qu'il y a instrumentalisation politique et que l'accusation sert à faire taire les contestations. De même que toute critique des élites n'est pas populiste, toute opposition au discours dominant n'est pas complotiste. Dès lors, il importe d'être ici subtil et surtout précis. Le

**« On admet le lien entre la radicalité et le complotisme, mais attention : toute radicalité n'est pas complotiste. »**

complotisme, ce n'est pas uniquement une simplification des choses, ou une prise à partie virulente de tel ou tel milieu. Il y a vraiment complotisme lorsqu'on accuse les gens de comploter, quand on cible un groupe ou une personne en l'accusant d'avoir tout manigancé. Une assertion complotiste isolée ne fait pas non plus le complotisme. Il faut donc être prudent. Ce qu'il faut éviter, ce sont les visions

pathologiques du monde qui deviennent un obstacle à la saisie de la complexité du réel, et peuvent nourrir des idéologies violentes. Très souvent, on n'arrive pas à ces extrêmes. Il peut y avoir des polémiques politiques très âpres sans que le besoin de brandir le complotisme ou l'anti-complotisme se fasse sentir.

**Vous citez un exemple éloquent du complotisme qui persiste depuis des milliers d'années : celui de la gouvernance du monde par les Juifs. Dans ce cas, ce complotisme en théorie lié à l'argent et aux élites, n'est-il pas le paravent du racisme le plus primaire ? Quelles réponses (citoyennes, universitaires, politiques...) peuvent y être apportées ?**

Au moment où l'antisémitisme « traditionnel » – et même l'antisémitisme moderne du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire nationaliste et anticapitaliste – pouvaient sembler frappés à mort par la monstruosité de la Shoah, un renouvellement de l'antisémitisme a pu être constaté à l'occasion du conflit israélo-palestinien. Il est toujours possible de travailler contre l'antisémitisme. L'école, par exemple, le fait. D'une certaine manière, la connaissance de l'histoire de la Shoah, l'approfondissement de l'histoire démocratique y contribuent aussi. Parallèlement, comme pour tous les complotismes, l'antisémitisme sait se nourrir de conflits géopolitiques et de

symboles. Un tel complotisme est plus compliqué et plus long à déminer. Il ne faut donc pas croire que le complotisme, lorsqu'il revêt un contenu politique ou politico-religieux, se réduise à une question épistémologique. Apprendre à raisonner correctement ou assainir l'opinion ne résout pas, ici, le problème puisque des passions politiques et religieuses considérables entrent en ligne de compte. Le complotisme, comme l'antisémitisme ou le racisme, sera très compliqué à éliminer. Il est en revanche possible et nécessaire de le cantonner et de l'affronter sur le terrain culturel. Et on ne m'a pas attendu pour le faire !

**Quand ce complotisme s'insinue au sein de combats par ailleurs légitime, le problème s'en trouve encore complexifié. Chez les militants des Black Panthers par exemple, il y avait de l'antisémitisme, de l'homophobie et du sexisme...**

Toutes les radicalités ne sont pas illégitimes. Mais certaines conduisent à une vision dramatiquement simplifiée du monde. Partout où vous êtes dans le manichéisme, la porte est ouverte pour le complotisme. Or, ce terme en vient à regrouper des choses très différentes. Quand un collégien en classe de cinquième croit aux reptiliens, ça le fait certainement rêver mais ce n'est pas la même chose ni le même degré de gravité que la diffusion du complot judéo-maçonnique. On pourrait ainsi distinguer

un complotisme que je qualifierais de « folklorique » et un complotisme qui va attaquer directement l'idée d'humanité.

**Quels complots seraient folkloriques ? Les reptiliens ? Les Illuminati ?**

Les reptiliens, oui bien sûr. Les Illuminati, ça dépend ! Chez certaines personnes, ce complot des Illuminati sera associé à un discours ultra-réactionnaire, anti-démocratique quand, chez d'autres, il ne sera qu'un objet quasi-fictionnel. Tout dépend de ce que les individus trouvent dans le complotisme : soit c'est un réenchantement du monde qui ne débouche pas sur la violence, soit c'est un moyen de radicalisation d'un conflit qui pourra conduire à la violence.

**Puisque la prolifération des thèses complotistes s'appuie aussi sur une défiance envers les pouvoirs politique et médiatique, quelle est la responsabilité des acteurs concernés ? Comment peuvent-ils inspirer de nouveau la confiance des citoyens ?**

Il faut souligner, en premier lieu, que la défiance à l'égard des gouvernants n'est pas une chose nouvelle. Il faut faire attention à ne pas idéaliser le passé. Les années 1930 n'ont pas été un moment de grande sérénité politique, c'est le moins que l'on puisse dire. Sous la IV<sup>e</sup> République, je ne suis pas persuadé non plus que les Français nourrissaient une immense confiance dans leurs gouvernements. Quand le Parti communiste de l'époque, en pleine phase stalinienne, rassemblait un quart de

l'électorat, il n'était pas exempt d'énoncés complotistes. Et la démocratie française a survécu. Aujourd'hui, la grande différence se situe dans le fait que l'opinion est devenue visible à elle-même. Les réseaux sociaux amplifient l'effet qui était déjà celui des sondages d'opinion surabondants. En outre, sur les réseaux sociaux, les gens les plus « allumés » sont ceux qui parlent le plus fort et suscitent le plus de buzz et de réactions... Autre nouveauté : le complotisme, justement parce qu'il est plus visible, peut désormais être utilisé politiquement voire géopolitiquement. Enfin, on ne peut en aucune manière obliger les citoyens d'un pays démocratique à avoir confiance dans leurs institutions...

### **D'autant plus que des motifs légitimes de critiques existent...**

Voilà. Il ne faut jamais oublier que la démocratie reste le lieu où l'on peut contester les gouvernants. Inutile, par conséquent, de vouloir dans une démocratie obtenir une confiance aveugle envers le pouvoir, ou sinon il faut changer de régime. La démocratie est aussi le système dans lequel il est le plus difficile de gouverner, car il est hérissé de contre-pouvoirs, avec en plus le principe de liberté d'expression de l'opinion. L'anti-complotisme ne peut remettre cela en question. Je ne suis pas un homme politique ni un gouvernant, et donc je ne me trouve pas face à cette déferlante de l'opinion certainement très compliquée à gérer. Ce qui me frappe, c'est l'impression

que les gens, en beaucoup de domaines, ont terriblement besoin qu'on leur parle et qu'on les écoute. Mais ils sont également très impatient. On leur parle en recourant à des stratégies de communication, mais peut-être que le recours à la communication montre ses limites. Les gens sont conscients qu'il s'agit de « com' », et celle-ci en devient inopérante.



*Jérôme Grondeux*

Nous nous situons vraiment dans une époque de transition où les échanges d'informations sont de plus en plus nombreux, où les opinions sont visibles. Les décideurs politiques doivent composer avec cela sans toujours savoir comment s'y prendre. J'aurais tendance à

ne pas être trop sévère car, dans ce contexte, tout le monde tente de trouver ses marques, politiques y compris. Quand des institutions ne suscitent plus spontanément le respect, par exemple quand un astrophysicien universitaire se fait « expliquer » que la Terre est plate, on peut comprendre que la bonne stratégie de réponse à adopter ne vienne pas d'elle-même. Pour la politique, c'est la même chose. Pour beaucoup d'hommes politiques, depuis bien des années, la communication a été une façon de répondre à ce défi mais elle est insuffisante. Pour la suite, l'histoire reste ouverte... Mon sentiment personnel est que les gens ont envie qu'on leur parle comme à des adultes, mais qu'en même temps la société de consommation, celle de la satisfaction immédiate des désirs, a un effet terriblement infantilisant.

**Comment appréhendez-vous le fait que certains conflits en lien avec des pensées complotistes puissent déstabiliser les rapports familiaux, amicaux ou entre collègues...**

C'est précisément là que le véritable complotisme doit être combattu. Il édifie une prison mentale, qui enferme les gens car il rend impossible tout dialogue. Quand quelqu'un se met à penser que les autres mentent, complotent ou manipulent, il rejoint la paranoïa. La meilleure prévention du complotisme, c'est l'écoute et le dialogue, mais pas la stigmatisation. On voit bien que le complotisme emmure les gens, et une fois

que cela advient, il est trop tard. Pendant la crise du Covid, on a recensé de nombreux témoignages de personnes attristées de perdre des amis à cause d'un glissement complotiste. À un moment donné, les individus ne prennent plus leurs informations qu'à une certaine source, se méfient de toutes les autres et ce complotisme-là devient réellement pathologique dans ses conséquences, voire dangereux. Les intéressés se retrouvent hors d'atteinte, réduits culturellement, isolés, placés dans le refus de l'échange même avec des proches... Cela ressemble à de l'embrigadement sectaire. Ils ne peuvent plus s'épanouir et profiter de ce qu'il y a de bon dans la société de l'information, c'est-à-dire la découverte d'idées, de visions du monde variées. D'une certaine manière, ils sont coincés dans un coin. Sans doute que cela les rassure sur le coup, mais un être humain ne vit pas pour être seulement rassuré : il vit pour vivre pleinement, et cela suppose de se nourrir de l'échange avec les autres. ♦

---

**Propos recueillis par  
Ella Micheletti**



## *X, ou le royaume de l'ultracrédarianisme*

Par Pierre-Henri Paulet

*Rédacteur en chef de Cité*

Les habitués l'appellent encore Twitter mais le réseau social propriété depuis 2022 d'Elon Musk se nomme désormais X. L'entrepreneur multimilliardaire tente d'y imposer sa patte mais, hormis l'apparition de quelques options – dont les fameuses notes contextuelles – rien n'a fondamentalement changé. Twitter/X, fort de ses 550 millions d'utilisateurs à travers le monde, reste la première plateforme ouverte de diffusion de l'information et de la désinformation, de l'opinion comme de la pseudo-expertise. Récit d'une expérience de navigation.

**L**a seule idée d'errer quelques minutes sur X génère trois certitudes. Celle de rire, car on n'y recense plus les comptes parodiques, colporteurs de mèmes<sup>1</sup> et adeptes de bons mots. Celle de bouillonner, en redécouvrant que la liberté d'expression sans barrière a pour corollaire le risque de lire tout et surtout n'importe quoi. Celle, enfin, d'apprendre quelque chose. Aussi critique que l'on puisse être sur ce réseau social, il n'en demeure pas moins un véhicule puissant et efficace d'informations, d'idées et de références externes, ce dont témoigne l'omniprésence des journalistes, indépendants ou salariés des grands médias.

Les utilisateurs déjà anciens se souviennent comment Twitter – à l'époque – a permis de suivre en temps réel, prenant de court les chaînes d'information continue elles-mêmes, des événements nationaux ou internationaux, à l'instar des attentats islamistes de 2015 en France, des élections présidentielles américaines de 2016 et 2020, de la tentative de coup d'État en Turquie en juillet 2016 ou, plus récemment, du long mouvement de révolte des femmes iraniennes. Les avis s'y partageant dans toute leur diversité, l'internaute retrouve sur X aussi bien l'information élaborée par les professionnels de la presse que les billets, enquêtes et analyses de blogueurs, reporters

---

<sup>1</sup> Photo, dessin ou courte vidéo détournée, repris, parodié ou décliné massivement par les utilisateurs, dans un but humoristique.

*freelance*, influenceurs et apprentis-essayistes. Cette faculté de croiser les récits, les témoignages, les faits et les points de vue en fait un outil d'une réelle utilité pour tenter de décrypter un monde complexe.

Mais le postage de messages de façon virale favorise grandement la déformation des faits, le canular, la confusion entre point de vue et information. Il pousse à la surréaction immédiate plutôt qu'à la prise de distance, à la rudesse de l'expression plutôt qu'au choix pondéré des mots. Dans cette jungle de contenus, les débusqueurs d'« info alternative » vivent leur meilleure vie et des communautés d'échanges se forment. C'est ainsi que prospèrent les inévitables toutologues, enfants numériques des orateurs de bistrot, mais aussi d'authentiques complotistes. Voici un florilège de ce qui peut s'y lire.

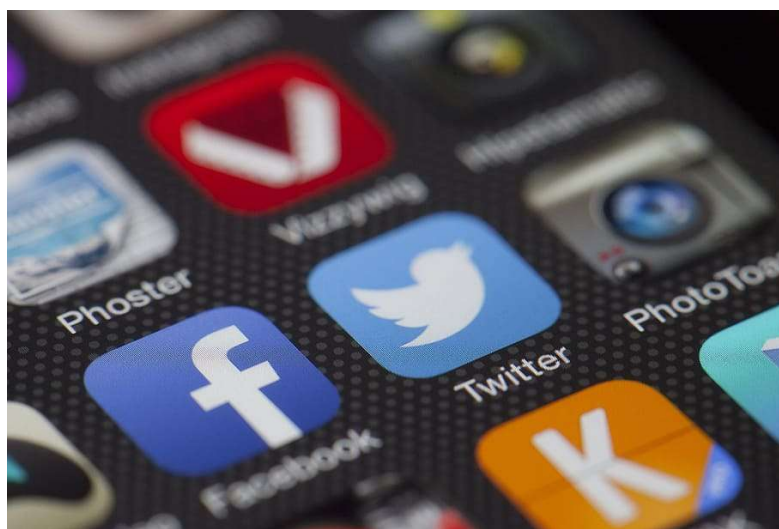
### Confusion médiatique

Sur X, l'ensemble des médias conventionnels, qui relaient leurs propres publications, sont contraints de se frayer un passage de plus en plus étroit entre les sites d'actualité ou blogs d'analyse tenus par des non-professionnels et les médias dits « hybrides ».

Les premiers apportent un regard citoyen sur l'information, assez souvent de manière sourcée et en respectant une rigueur minimale dans le traitement des événements, ce

qui en fait des compléments appréciables aux organes de presse *mainstream*.

L'extériorité n'empêche pas, bien au contraire, le parti-pris. En général militantes, ces revues (si le contenu est essentiellement écrit) ou chaînes (s'il est audiovisuel) ne font que perpétuer la tradition des publications



d'amateurs ou de groupuscules politiques grâce aux facilités offertes par Internet. C'est sous ce format-là qu'est né et s'est diffusé, à gauche, *Le Média* (@LeMediaTV), dont l'histoire courte mais houleuse a été marquée par plusieurs vagues de départs, des conflits internes et même une faute déontologique majeure lors d'un blocage par des

grévistes de la faculté de Tolbiac en avril 2018<sup>2</sup>. C'est également grâce à Internet et singulièrement aux réseaux sociaux que survit le titre *France-Soir*, avec comme vitrine le compte @france\_soir sur X. Malgré sa filiation avec le journal longtemps dirigé par Pierre Lazareff, ce *pure player* a suscité des polémiques jusqu'à perdre son agrément de la commission paritaire des publications et des agences de presse. En cause le traitement très orienté de la crise sanitaire du covid-19, singulièrement sa ligne éditoriale anti-vaccination. Les articles de *France-Soir* restent néanmoins abondamment « retweetés » (c'est-à-dire relayés par les lecteurs) sur X, surtout lorsqu'ils abordent la thématique obsessionnelle du journal. Ainsi en atteste un tweet du 25 octobre 2023 relatif à un rapport de l'ANSM indiquant que les cas d'effets

**À défaut d'être un aperçu grandeur nature de l'état de l'opinion dans le pays, le réseau rassemble tout de même 12 millions de Français, soit plus d'un sixième de la population globale.**

indésirables enregistrés par les centres régionaux en pharmacovigilance sont majoritairement liés au vaccin contre le covid-19, vu 31 000 fois, retweeté plus de 800 fois et « liké » plus de 1 000 fois. Les publications du

compte X de *France-Soir* interpellent moins que les commentaires des lecteurs qui leur sont associés. Sous ladite publication du 25 octobre, dont il est pourtant bien difficile de tirer des conclusions probantes sur le défaut d'innocuité du vaccin, on peut ainsi lire un twitto<sup>3</sup> s'indigner : « *Majoritairement mais pas suffisamment pour arrêter le massacre. Ce n'est plus un homicide par imprudence, c'est un assassinat en bande organisée. Comme l'a confirmé Macron, les terroristes sont en France.* » Il n'est hélas pas le seul à voir dans la vaccination et ses effets secondaires recensés par les autorités sanitaires une politique délibérément exterminatrice. Un autre intervenant en tire les conséquences : « *Au regard de ces RÉVÉLATIONS, les gouvernements savaient, le gouvernement Macron savait et donc une enquête pour Haute-Trahison, meurtres et génocide devrait être IMMÉDIATEMENT diligentée.* » Génocide, rien que ça.

Les médias « hybrides » existent quant à eux exclusivement sur les réseaux sociaux et se contentent de reprendre, en les sélectionnant selon leur propre « ligne éditoriale », les informations diffusées par les médias professionnels. Les comptes @CerfiaFR, @Brevesdepreste, @Mediavenir et @AlerteInfos, sont suivis par des centaines de

---

<sup>2</sup> Sur la base du témoignage mensonger et non vérifié d'une étudiante, *Le Média* a annoncé l'existence d'un étudiant blessé grave voire décédé sous les coups de la police. L'intervention par les forces de l'ordre s'était en réalité déroulée dans le calme.

<sup>3</sup> « Twitto » est le nom donné à un utilisateur de Twitter/X.

milliers d'utilisateurs de X. Ils constituent des synthèses rapides et inexorablement partielles de l'actualité, qui incitent au retweet immédiat et au commentaire lapidaire. Problème : personne ne sait qui se cache derrière ces vecteurs d'info (individus isolés ? militants politiques ? journalistes en rupture de ban ?). Leur identification n'est pas sans poser problème. La prolifération des médias « hybrides » rend plus difficile encore la distinction des comptes parodiques, dont les tweets peuvent induire facilement en erreur. Tout récemment, une intervenante du talk-show radiophonique populaire de RMC « Les Grandes Gueules » s'est laissée piéger par @SurmulotsNews, compte humoristique copiant l'apparence de @Mediavenir. Celle-ci a fait mention en direct à l'antenne de ce qui était à l'évidence une info bidon<sup>4</sup>. Il n'en demeure pas moins que les médias « hybrides » parce qu'ils constituent un accès rapide aux faits et en dépit du panorama réducteur qu'ils proposent sur l'actualité sont devenus l'une des premières sources d'accès à l'information pour les utilisateurs quotidiens de X.

### Le vaccin ou les sionistes ?

Qu'ils parviennent ou non à s'orienter dans le joyeux chaos des informations plus ou moins fiables, les twittos ne manquent pas de réagir eux-mêmes au fil de l'actualité, dans la limite de caractères par tweet qu'offre un compte ordinaire gratuit sur X (280 signes). À défaut d'être un aperçu grandeur nature de l'état de l'opinion dans le pays, le réseau rassemble tout de même 12 millions de Français, soit plus d'un sixième de la population globale. Entre expertises artisanales et diatribes conspirationnistes, X entremêle la quintessence de l'ultracréditarisme – cet art de pérorer dans les domaines que l'on ignore – à un complotisme décomplexé qui ne s'encombre pas toujours d'une ébauche d'argumentation.

Les crimes commis par le Hamas contre des civils israéliens le 7 octobre dernier et les représailles armées engagées dans la bande de Gaza par l'État hébreux offrent un terreau ultra-fertile à l'expression des passions sans-filtre. Régissant à l'extrait d'une intervention du préfet de Police de Paris Laurent Nunez sur France-Info le 26 octobre 2023, qui annonçait l'interdiction d'une manifestation pro-palestinienne, les commentaires subtiles fusent. « *Et quand par ses propos un préfet peut laisser penser qu'il pourrait être un fasciste, on fait quoi ?* », déclare un fin connaisseur, à l'évidence,

---

<sup>4</sup> SurmulotsNews cible la gauche en général et la France Insoumise en particulier. Le 22 octobre 2023, le compte a twitté : « *“La diffusion de Rabbi Jacob sur France 2 est une insulte à la résistance palestinienne” déclare Mathilde Panot.* ». La chroniqueuse des « Grandes Gueules » Barbara Lefèbre (enseignante de son état !) a pris la plaisanterie pour argent comptant et l'a rapportée au premier degré dans l'émission du lendemain.

de la philosophie politique. « *Abus de pouvoir et totalitarisme* », surenchérit un autre. Un juriste pointilleux ajoute : « *C'est un scandale, l'état n'a pas interféré (sic) dans ce qui est moral ou non et n'a pas à déterminer si le soutien d'une cause est moral ou ne l'est pas! Le principe de neutralité doit se faire respecter !* ». Arrive bien sûr, car elle manquait assurément, l'analyse du linguiste en plein dérapage : « *Une racine étymologiquement commune entre la kippa et le képi.* » Un utilisateur humaniste vient ajouter sa part de nuance : « *Doit-on comprendre que la réponse de Nunez à 6 000 morts palestiniens assassinés par Israël est: mourez en silence ?* ».

Accusations sous forme d'interpellation-défouloir, procès d'intention, extrapolation, ces échanges sont à l'image de toute conversation sur le réseau social X. Ils n'en constituent pas, tant s'en faut hélas, un exemple de ce qu'on peut y trouver de pire... Sous un tweet publié par le média BFM-TV reprenant l'affirmation de l'Oxfam selon laquelle la famine est utilisée « *comme arme de guerre contre les civils de Gaza* », les commentateurs se lâchent. Deux lauréats devront se partager la palme d'or du ils-z'avaient-qu'à... « *Ils ont qu'à demander à bouffer au Hamas qui a reçu des fonds pour cela. D'autre part ils ne cultivent rien là-bas ?* » interroge le premier. Le second est, lui, plus affirmatif : « *Ça fait des années et des années que ces gens-là sont sous perfusion. Plutôt que de pleurer, ils auraient mieux fait de faire un jardin, planter leurs légumes etc.* » Pour un autre twitto à qui on ne la fait pas, tout était couru d'avance : « *C'est clair, tel a toujours été le but des occidentaux. Voir le peuple palestinien vivre à la merci des ONG, les maintenir dans la famine... C'est triste.* » Une autre réponse fuse, sur le même registre : « *Le monde entier ferme les yeux. Le monde entier sait pourtant que la sauvagerie sioniste ne connaît absolument aucune limite.* » Pour ceux que l'analyse ennue mais que l'info dérange toute de même, reste la parade absolue : accuser la source (« *Dixit une association de sales gauchistes ! Fin de la blague !* » conclut une abonnée X catégorique) sinon le diffuseur lui-même (« *Bfm tv chaîne de propagande israélienne* », peut-on lire encore).

Les commentaires à l'emporte-pièce et les théories au doigt mouillé se retrouvent quel soit le sujet, même lorsqu'il paraît un peu moins sensible. Quand, le 26 octobre 2023, dans le cadre des mesures envisagées pour répondre aux récentes émeutes urbaines, la Première ministre Élisabeth Borne annonce que le montant des amendes sera multiplié par cinq en cas de non-respect d'un couvre-feu décrété par un maire, les spéculations vont bon train : « *Ah il y a des couvre-feu en cours ou elle nous prépare un nouveau tour de vis hygiéniste ?* » ; « *Ah tiens, y a un couvre-feu prévu ?* » ; « *On finit par ne plus savoir quoi dire tellement c'est aberrant... Enfin les amendes permettront sûrement de financer le prochain fond (sic) Marianne...* » ; « *Couvre*

*feu!,couvre feu!, on a une gueule de couvre feu!... Il on (sic) vraiment peur de nous!!!. Je me demande où va la France. Comment en est on arriver là. J'ai du louper plusieurs épisodes. Où je me suis endormie en 2019, et je suis en plein cauchemar. Venez me réveiller au secours..». Et cætera, et cætera... Le grand confusionnisme politico-orthographique est de mise chez un utilisateur pour lequel tout se tient, politique française et ordre mondial : « *Le faschisme de retour. Le veto des votes de cessé le feu par la grande bretagne et les usa parlent d'eux meme. Ils veulent imprimé de la monnaie...et pour ca il faut que certain paie. On y va...tout droit..premiere ligne de front au moyen orient pour le moment..* (sic et re-sic). » Plus pondérée, une autre réponse recèle une interprétation alternative : « *C'est pas lié au COVID on le sait, mais faut pas faire croire qu'y aura un couvre-feu spécial émeutes, et un couvre-feu spécial gens normaux. Non, ça ça va être pour tout le monde. Sachant que les racailles ne paient pas les amendes, ca vise les honnêtes gens tentés d'être rebels* (sic) ».*

Les mesures sanitaires mises en œuvre pendant la pandémie de coronavirus ont, à l'évidence traumatisé, sur le long terme bien des Français en colère inscrits sur X. Les références à la vaccination obligatoire reviennent sans cesse, y compris et peut-être surtout lorsque ce n'est pas le sujet. Lors de la même conférence de presse d'Élisabeth Borne, l'annonce d'opérations de « *de testing massives dès 2024* » pour lutter contre les discriminations à l'embauche fait réagir un lecteur sous un tweet de BFM : « *Des rats de laboratoires...un petit vaccin en prime ?* ». Cherchez le rapport... La ministre Aurore Bergé, dans un tweet du 27 octobre 2023, évoque la situation des personnes âgées vivant dans les quartiers prioritaires de la politique de la ville. Elle indique que le gouvernement va « *renforcer les équipes médico-sociales en lien avec les bailleurs sociaux et les associations* » et « *rénover les résidences autonomie* ». « *Avec un vaccin* », lui répond, aussi cinglante qu'à côté de la plaque, une commentatrice taquine. Au même moment sur le réseau, un compte fait état du déclenchement imminent d'une intervention terrestre de Tsahal dans la bande de Gaza ; il recueille une remarque inattendue dans le fil des commentaires : « *Les nouveaux nazis sont les connards qui nous ont imposé le vaccin le pass sanitaire et les confinements !* ». Il faut croire que tous les chemins mènent à Jérusalem, en passant par Pfizer. Dans une discussions là encore motivée par le conflit israélo-palestinien et

**S'il est facile de moquer tous ces anonymes prompts à gober les plus douteux des hameçons, le réseau social fascine par sa capacité de pousser les professionnels de l'information eux-mêmes à quitter les rivages de la prudence et de la rationalité pour se noyer dans l'intox.**

brocardant la fascination de certains individus pour un camp ou pour l'autre, le lanceur du débat y va de sa propre hypothèse : « *Je vais loin mais parfois je me demande si le vaccin n' a rien à voir la dedans, la capacité d' annihiler tout libre arbitre et esprit critique. A effacer la rationalité de leur esprit.* » Sur X, méthode, rigueur et science avant tout !

S'il est facile de moquer tous ces anonymes prompts à gober les plus douteux des hameçons, le réseau social fascine par sa capacité de pousser les professionnels de l'information eux-mêmes à quitter les rivages de la prudence et de la rationalité pour se noyer dans l'intox. Lors de l'explosion d'une roquette à proximité d'un hôpital de Gaza, le 17 octobre 2023, de nombreux médias du monde entier annoncent la mort de plusieurs centaines de personnes, dont des enfants, dans ce qui semble être un bombardement israélien. La nouvelle va être reprise sur les réseaux sociaux mais ce sont ces mêmes réseaux sociaux qui vont permettre, en quelques heures, de diffuser diverses vidéos et témoignages remettant en cause la version initiale des faits, tant sur l'origine du tir meurtrier que sur le nombre réel de victimes. Il apparaît rapidement que les rédactions se sont contentées de reprendre, sans effectuer de contre-vérification, la propagande de guerre du Hamas... Avec l'info en temps réel, dopée par les réseaux sociaux, ce genre de flop n'est hélas pas le premier. Mais il fragilise un peu plus encore le discours pédagogique officiel qui somme les citoyens de s'informer par le biais des médias reconnus plutôt que de s'exposer aux *fake news* des informateurs hors système... Un autre exemple, plus léger et passé relativement inaperçu, démontre la désorientation générale des observateurs quel que soit leur statut, le goût du sensationnalisme aidant. Le 26 octobre en toute fin de soirée, Cyrille Amoursky, reporter de guerre et chroniqueur sur LCI écrit sur X : « *TRÈS GROSSE rumeur concernant la mort de #Poutine. A prendre avec de TRÈS GROSSES pincettes également. La source de cette "info" est une chaîne Télégram qui s'était déjà trompée à nombreuses reprises auparavant.* » La rumeur est donc très grosse et en même temps très peu fiable, ce qui n'empêche pourtant pas l'intéressé de la mettre en avant. Et celui-ci d'assurer dans la foulée qu'il n'y croit pas lui-même. Il la diffuse, certes, mais ce n'est pas pour la partager : « *Je ne la partage pas, je dis qu'elle existe car tout le monde en parle sur Twitter.* » Amis de la cohérence, bonsoir. La justification s'avère d'autant plus bancale que cette rumeur du décès caché du président de la Fédération de Russie, révélée par le *Daily Mirror*, n'a été, en réalité, que très peu prise au sérieux et n'a créé aucun effet de buzz sur X. Qui tombe pourtant dans le panneau ? Une poignée de journalistes... Le titre régional *L'Indépendant* y consacre une série d'articles, sans trop affirmer, mais sans démentir non plus. Galia Ackerman, journaliste et essayiste, invitée régulière des chaînes d'information françaises, commet deux tweets les 26 et 27 octobre, dans lesquels

elle évoque une tentative de coup d'État au Kremlin à la suite de la mort de Vladimir Poutine et la congélation du corps de celui-ci, remplacé par un sosie. Elle aimerait y croire mais doute quand même un peu de l'authenticité de l'information... Elle fait néanmoins le choix de s'y accrocher, précisant à propos de la source du scoop, une chaîne Telegram<sup>5</sup> : « *Je ne commente pas, mais je suis quand même secouée. Un fake ? Mais cette Chaine est généralement bien informée ! Attendons !* ». Attendons, oui, et croisons-les doigts, Galia. Et tant pis si la chaîne en question, « Général SVR », est déjà connue pour avoir diffusé plusieurs ragots infondés... Cerise sur le gâteau, la chroniqueuse de l'hebdomadaire *L'Express*, Marion Van Renterghem, grand reporter récompensée du prix Albert-Londres, frétille en apprenant la disparition putative du tyran russe. Elle retweete et commente à son tour les réflexions de Galia Ackermann... avant de supprimer ses écrits quelques heures plus tard, consciente de l'origine manifestement foireuse de la rumeur.

### Mission : débunker !

Là où vivent les brebis égarées, les gardiens du temple ne sont jamais loin. Sur X, interviennent tout naturellement les pourfendeurs de la désinformation, le combat pour la vérité chevillé au corps. Leur mission est de « debunker » (en bon français démystifier) les récits complotistes et les interprétations erronées. Parmi eux, l'observatoire « Conspiracy Watch » qui possède aussi son propre site Internet et sa chaîne Youtube. Très actif à travers un compte ouvert sous son propre nom, son directeur Rudy Reichstadt milite pour une épuration du réseau social. Dans ce cadre, il a défendu et participé, le 27 octobre 2023, au mouvement (très) limité #NoTwitterDay visant à protester contre l'absence de modération sur X et contre la désinformation qui y circule. Reichstadt, comme Julien Pain et Tristan Mendès-France, autres chasseurs de *fake news* dans les médias comme sur X, s'est ainsi félicité que son initiative ait hérissé le poil des confusionnistes, conspirationnistes et autres *haters*, vocables fleuris désignant la masse des utilisateurs qui n'ont pas tout-à-fait le même point de vue sur ce que doit être un réseau social en ligne et qui du reste, dans leur écrasante majorité, n'ont pas suivi l'invitation au boycott. Car ce qui se joue sur X, notamment depuis la prise de pouvoir d'Elon Musk, c'est la fin du monopole par les médias de la production de l'information et de l'investigation. Cette démocratisation est bien sûr à double tranchant : elle est certes la voie ouverte à la circulation de rumeurs invérifiées et de contenus non modérés (potentiellement violents et haineux), mais elle donne

---

<sup>5</sup> Application de messagerie chiffrée, dont certains canaux sont publics.

indéniablement accès à des faits qui n'auraient jamais fait l'objet d'une couverture médiatique hors des réseaux sociaux.

En dehors de ces quelques figures médiatiques qui ont construit leur réputation sur la lutte contre le complotisme et les fausses informations, certains twittos sont entrés dans le combat par le biais d'une expérience personnelle. Ils proposent une approche moins hautaine et moralisatrice et, *in fine*, plus didactique. Il en est ainsi du vidéaste belge Samuel Buisseret, connu sous le pseudonyme de Mr Sam (@MrSam144). Auteur de plusieurs reportages et d'un ouvrage<sup>6</sup>, il se présente lui-même comme un ex-complotiste repent. Désormais acquis à la rationalité et à la zététique, il poste régulièrement sur X des contenus invitant les lecteurs à exercer leur esprit critique, moquant les messages à caractère conspirationniste et s'intéressant à la mécanique des croyances. Le compte de Sylvain Cavalier @DeBunKerEtoiles, s'inscrit dans la même tendance. Lui aussi ancien complotiste, il tente aujourd'hui de « détricoter » les théories du complot qu'il identifie sur la toile. Autant dire que la matière ne manque pas. ♦

**Pierre-Henri Paulet**

---

<sup>6</sup> Samuel Buisseret, *Arrêtez de faire n'importe quoi !*, Éd. De Boeck Supérieur.



## *Comment et pourquoi le néolibéralisme est devenu hégémonique*

Par **David Cayla**

*Économiste, maître de conférences à l'Université d'Angers*

**E**n 2007, l'économiste et historien britannique Rawi Abdelal faisait paraître un livre d'histoire contemporaine dont la thèse a beaucoup surpris<sup>1</sup>. Il affirmait que la mondialisation financière, qui émergea dans la seconde moitié des années 1980, n'avait pas été voulue par les grandes banques de la City et de Wall Street... mais par des hauts fonctionnaires français, dont la plupart étaient membres du Parti socialiste. Quatre hommes en particulier y aurait œuvré : Jacques Delors, président de la Commission européenne de 1985 à 1995 ainsi que son directeur de cabinet et futur directeur de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) Pascal Lamy ; Henri Chavranski, président du Comité des mouvements de capitaux et des transactions invisibles (CMIT) de l'OCDE entre 1982 à 1994 ; Michel Camdessus, seul non socialiste de la bande, qui fut

directeur du Fonds monétaire international (FMI) de 1987 à 2000. « *Sans eux, note Abdelal, un consensus en faveur de la codification de la norme de la mobilité des capitaux aurait été inconcevable* »<sup>2</sup>.

Comment se fait-il, pourrait-on légitimement se demander, que ce soient des Français, traditionnellement réticents à la financiarisation de l'économie, et plus particulièrement des socialistes, qui aient poussé à cette transformation majeure de l'économie mondiale ? Et comment se fait-il qu'un consensus ait pu émerger si facilement à ce moment-là de l'histoire alors que, pendant des décennies, toutes les tentatives pour imposer la libre circulation des capitaux avaient échoué ? Le livre d'Abdelal, constitué en grande partie d'entretiens avec les acteurs de ces réformes, s'interroge sur le caractère

<sup>1</sup> Abdelal, Rawi (2007), *Capital Rules, The Construction of Global Finance*, Harvard University Press, Cambridge (MA) et Londres.

<sup>2</sup> Abdelal, R. (2005), « Le consensus de Paris : la France et les règles de la finance mondiale », *Critique internationale*, n° 28, p. 88.

idéologique de la libéralisation des mouvements de capitaux. Tout commence, explique-t-il, par une anecdote d'enseignant :

« Au cours de l'hiver 2000, pendant ma première année d'enseignement, mes étudiants et moi-même discussions de la terrible crise financière qui avait balayé l'Asie en 1997 et 1998. Contrairement à ses voisins, le gouvernement malaisien avait restreint les sorties de capitaux en septembre 1998 [...]. La réaction de la communauté financière internationale [...] fut rapide et sévère. [...] De telles restrictions étaient considérées en 1998 comme hérétiques. »<sup>3</sup>

Pourquoi le contrôle des mouvements de capitaux était-il considéré comme « hérétique » ? Le fait est que la nature de l'orthodoxie financière a changé plusieurs fois au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, aucun État ne restreignait la circulation des capitaux ; durant la crise des années 1930, puis lors des décennies d'après-guerre, le contrôle des mouvements de capitaux était considéré comme parfaitement orthodoxe. À partir des

années 1960, la finance s'internationalise, ce qui conduit à l'effondrement du système de Bretton Woods en 1971 et contribue à la libéralisation financière. Durant cette période qu'Abdelal qualifie de « mondialisation ad hoc », chaque



David Cayla

(Photo : Margot L'Hermite)

pays gérât souverainement son système financier et décidait ou non d'ouvrir ses frontières aux flux de capitaux. Il n'y avait donc pas d'orthodoxie en matière de régulation des flux de capitaux. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1980 que la mondialisation financière s'organise. On cherche alors à harmoniser les règles de la finance mondiale. C'est en 1986 que l'Union européenne opte pour un régime d'interdiction du contrôle des mouvements de capitaux non seulement en son sein, mais également vis-à-vis des pays tiers. Cette norme est ensuite adoptée par le FMI et devient une recommandation de l'OCDE.

<sup>3</sup> Abdelal 2007, op. cit., p. ix.

Alors qu'au début des années 1980 seuls quatre pays avaient totalement ouvert leurs frontières aux flux de capitaux transnationaux (les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Allemagne et le Japon), dans la décennie suivante il était devenu inconcevable d'empêcher la circulation du capital et les flux d'investissement dans la quasi-totalité du monde (la Chine faisant exception).

### Le projet d'un nouvel ordre mondial

Pourquoi l'orthodoxie a-t-elle changé de manière aussi radicale et aussi rapidement ? C'est la question à laquelle Abdelal tente de répondre dans son ouvrage. Tout d'abord, il note qu'il n'est pas démontré que l'abandon du contrôle des mouvements de capitaux était devenu inéluctable du fait des progrès des technologies de l'information et de la communication. De plus, il affirme qu'il n'existe aucun consensus scientifique sur les effets positifs de la libéralisation financière :

*« Le consensus n'est pas le fruit des connaissances scientifiques. Le consensus politique des années 1980 et du début des années 1990 n'est pas né de l'accumulation de preuves que la*

*libéralisation des capitaux favorise la croissance économique ou que les avantages de la libéralisation l'emportent systématiquement sur ses risques. Ces*

**Abdelal affirme qu'il n'existe aucun consensus scientifique sur les effets positifs de la libéralisation financière.**

*preuves n'existaient pas à l'époque et n'existent pas non plus aujourd'hui. »<sup>4</sup>*

La meilleure preuve que le contrôle des capitaux peut fonctionner est que la Malaisie s'est mieux sortie de la crise asiatique que ses voisins, comme ont d'ailleurs été contraints de le reconnaître les économistes du FMI<sup>5</sup>.

Si la mondialisation financière n'est pas la conséquence de l'évolution technologique ni de l'apparition d'un consensus scientifique à son sujet – ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait pas été adoubee par de nombreux économistes – c'est donc qu'il s'agit d'un *projet politique* mis en œuvre par des acteurs sachant parfaitement ce qu'ils faisaient. C'est ce que confirment les entretiens recueillis par l'auteur.

D'après Abdelal, les socialistes français qui ont œuvré pour la mondialisation

<sup>4</sup> Abdelal 2007, *op. cit.*, p. 33.

<sup>5</sup> Kanitta Meesook, Il Hounng Lee, Olin Liu, Yougesh Khatri, Natalia Tamirisa, Michael Moore, et Mark H. Krysl (2001), "Malaysia: From Crisis to Recovery",

Occasional Paper 2007, FMI. Disponible en ligne sur : <https://www.elibrary.imf.org/display/book/9781589060470/9781589060470.xml>.

financière étaient mus par des convictions sincères. Leur objectif était de participer à la construction d'un ordre mondial prévisible et pacifique, organisé à partir des relations économiques. À ce titre, le tournant pris par la construction européenne durant cette période, avec l'instauration du marché unique et de l'euro, relève de la même dynamique. Les accords de Marrakech et la création de l'OMC en 1995 en constitue un autre aspect sur le plan commercial. Mais d'où vient cette croyance en la mondialisation ? Peut-on dire que ces convictions étaient portées par la mouvance néolibérale alors en vogue aux États-Unis et au Royaume-Uni ? Abdelal répond par la négative :

*« Ce serait priver le mot de tout sens que d'insister sur le fait que le Parti socialiste français, Delors, Chavranski, Camdessus et les autres auteurs des règles libérales du capital mondial étaient des « néolibéraux », et que cette étiquette offre un éclairage suffisant sur les choix qu'ils ont faits. La formulation de ces règles n'a été menée ni par des économistes professionnels ni par des décideurs politiques formés à l'économie américaine, néolibérale ou autre. L'histoire de l'élaboration des règles formelles de la mondialisation ne se limite pas à cela. »<sup>6</sup>*

Dans un sens, Abdelal a raison. Aucun des acteurs qui ont organisé la mondialisation financière n'étaient des adeptes des thèses de Milton Friedman ou de Friedrich Hayek, les principaux idéologues du néolibéralisme à l'époque. Mais la sincérité politique des acteurs n'est pas suffisante pour balayer l'hypothèse néolibérale. Car c'est justement à cela que l'on reconnaît une hégémonie idéologique : au fait que même ses adversaires finissent par s'y rallier soit inconsciemment, soit par le biais de compromis négociés dans le cadre d'un rapport de force défavorable. Le livre d'Abdelal prouve que les deux phénomènes ont été à l'œuvre.

### Un néolibéralisme de gauche ?

Pour comprendre ce qu'il s'est passé, il faut rappeler les origines et le contenu de la pensée néolibérale. Tout d'abord, et contrairement à ce qu'écrit Abdelal, le néolibéralisme n'est pas l'apanage des économistes américains de l'école de Chicago. Il existe une tradition proprement européenne du néolibéralisme qui s'appuie sur les travaux de l'école de Fribourg dite « ordolibérale » et qui est particulièrement influente en Allemagne, mais aussi en Suisse et en France<sup>7</sup>. Les

<sup>6</sup> Abdelal 2007, *op. cit.*, p. 32.

<sup>7</sup> D'après David Gerber (1994), l'ancien Premier

ministre Raymond Barre fut l'un des premiers à avoir introduit l'ordolibéralisme en France en

entretiens réalisés par Abdelal démontrent que l'influence allemande fut prépondérante dans les négociations préparatoires à l'Acte unique de 1986. « *Les Allemands, écrit-il, ont également insisté sur le principe erga omnes de la libéralisation des capitaux européens : tous les flux de capitaux, quelle que soit leur source ou leur direction, devaient être libéralisés. Le principe erga omnes, selon le président de la Bundesbank, Karl Otto Pohl, "était une condition sine qua non de l'union monétaire"* » et visait à

la « *dépolitisation absolue de la monnaie* »<sup>8</sup>. Autrement dit, les réformes européennes négociées par Delors ont dû passer sous les fourches caudines du néolibéralisme allemand afin d'être mises en œuvre.

En second lieu, il ne faut pas confondre néolibéralisme et ultralibéralisme. Sans cela, on ne peut comprendre l'attrait de certains responsables socialistes pour les thèses néolibérales. Certes, les années 1980 ont été marquées par l'influence d'un

néolibéralisme conservateur, alors incarné par Ronald Reagan et Margareth Thatcher. Mais limiter le néolibéralisme à ces deux figures serait une erreur. Car, à l'origine, une partie des néolibéraux n'hésitaient pas à se qualifier « de



gauche »<sup>9</sup> ; de même, Hayek a toujours rejeté le qualificatif de penseur « conservateur »<sup>10</sup>.

Originellement, le néolibéralisme naît en réaction aux multiples crises que connaît le monde au cours des années 1930. Il part d'un constat d'échec, celui du « libéralisme manchestérien » fondé sur le « laissez-faire ». Pour les néolibéraux, les marchés ne sont pas des institutions naturelles qu'il suffirait de laisser s'épanouir pour aboutir spontanément à

1952. Sur les liens (très) étroits entre ordolibéralisme et le néolibéralisme, voir David Cayla (2020), *Populisme et néolibéralisme*, chap. 2 ; François Bilger (1964), *La Pensée économique libérale dans l'Allemagne contemporaine*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence ; David J. Gerber (1994), « Constitutionalizing the Economy: German Neoliberalism, Competition Law and the "New" Europe », *American Journal of Comparative Law*, vol. 42, p. 25-84.

<sup>8</sup> Abdelal 2007, *op. cit.*, p. 10-11.

<sup>9</sup> Voir les actes du colloque Walter Lippmann publiés récemment par Serge Audier. Audier (2012), *Le colloque Lippmann : Aux origines du « néo-libéralisme », précédé de Penser le « néo-libéralisme »*, Le Bord de l'eau, Lormont.

<sup>10</sup> Hayek, Friedrich (1960), *The Constitution of Liberty*, The University of Chicago Press, Chicago, Annexe, « Why I Am Not a Conservative ».

un ordre social juste et efficace. De fait, le début du XX<sup>e</sup> siècle est marqué par la multiplication de défaillances de marché, par des troubles monétaires qui aboutissent à l'abandon de l'étalon-or, par la cartellisation et la disparition de la concurrence dans certains secteurs économiques, et par une forte contestation sociale. Les néolibéraux tentent donc de répondre à ces défis en proposant une refonte de la doctrine libérale et en contestant la pratique du laissez-faire, dont l'usage était jugé trop « dogmatique »<sup>11</sup>.

Le néolibéralisme est donc un interventionnisme. Pour en résumer la philosophie en quelques phrases, il s'agit de mettre l'État au service du bon fonctionnement des marchés<sup>12</sup>. Mais que signifie concrètement un marché qui « fonctionne bien » ? Les néolibéraux en ont une vision très précise. Selon eux, un marché ne sert pas à organiser des échanges mais à établir la valeur des marchandises en générant un système de prix qui soit le fruit des interactions individuelles. Ces prix fonctionnent alors comme des mécanismes d'incitation qui œuvrent à coordonner les

comportements. Autrement dit, le rôle du marché est d'organiser la société sur le fondement des prix qu'il engendre. Pour les néolibéraux, l'État doit donc soutenir les institutions qui permettent aux marchés de réaliser cette tâche. Pour reprendre l'analogie cybernétique chère au juriste Alain Supiot<sup>13</sup>, le néolibéralisme entend « programmer » le comportement humain à partir d'un système de marchés générant des incitations adéquates.

### Comment l'idéologie néolibérale a conquis la pensée économique

Il convient de préciser une chose importante : le néolibéralisme n'est pas une théorie économique. Ainsi, l'école de pensée dite « néoclassique », qui domine le monde académique depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas directement liée à la pensée néolibérale. On peut très bien refuser d'adhérer à la pensée économique *mainstream* et être néolibéral – c'est le cas d'Hayek. De même, tous les économistes néoclassiques ne sont pas nécessairement convaincus par les thèses

---

<sup>11</sup> « Il est important de ne pas confondre l'opposition à cette sorte de planisme avec une attitude de *laissez-faire* dogmatique. Le libéralisme veut qu'on fasse le meilleur usage possible des forces de la concurrence en tant que moyen de coordonner les efforts humains ; il ne veut pas qu'on laisse les choses en l'état où elles sont », Hayek 1944 [2010], *La Route de la servitude*, Presses universitaires de France, Paris, p. 33.

<sup>12</sup> Sur la définition du néolibéralisme, voir Cayla 2020, *op. cit.* et Cayla, David (2022), *Déclin et chute du néolibéralisme*, De Boeck supérieur, Louvain la Neuve.

<sup>13</sup> Supiot, Alain (2015), *La gouvernance par les nombres. Cours au Collège de France (2012-2014)*, Fayard, Paris.

néolibérales. Une théorie économique entend construire un paradigme cohérent visant à interpréter les phénomènes observés ; le néolibéralisme est une *doctrine politique* qui entend proposer un cadre normatif encadrant l'action de l'État.

Si la théorie économique néoclassique et le néolibéralisme relèvent de deux systèmes de pensée très différents, cela ne signifie pas qu'il n'existe aucune passerelle entre les deux. De fait, la pensée économique dominante a une forte influence sur les recommandations des néolibéraux et il existe des idées qui les réunissent. Par exemple, les deux approches mettent le marché au cœur de leurs raisonnements. Pour un économiste néoclassique, l'économie est la science qui étudie l'allocation des ressources au sein de la société. Pour faire cela, leur approche fait abstraction des phénomènes sociaux et institutionnels au profit des mécanismes de marchés. Les individus sont supposés maximiser leur utilité par le biais de l'échange marchand et le marché devient l'institution qui détermine la plupart des comportements. Ainsi, toute mesure qui vise à accroître l'influence des marchés sur la société rendra les outils des économistes mainstream plus performants. À l'inverse, si une économie ne devait

fonctionner qu'à partir d'un système de prix administrés, les méthodes de l'économie *mainstream* deviendraient très vite inopérantes.

Prenons le cas du marché de l'électricité. Avant sa libéralisation, les prix étaient décidés par un monopole public, autrement dit dans le bureau du ministre de l'Économie. Comprendre les logiques sous-tendant leurs évolutions impliquait

**Une théorie économique entend construire un paradigme cohérent visant à interpréter les phénomènes observés ; le néolibéralisme est une *doctrine politique* qui entend proposer un cadre normatif encadrant l'action de l'État.**

donc d'avoir une connaissance fine des mécanismes d'arbitrage politique, ce qui relève non pas de l'économie *mainstream* mais plutôt des sciences politiques ou de la sociologie. De ce fait, il est logique que la plupart des économistes néoclassiques ait recommandé la libéralisation du marché de l'électricité et la création d'une bourse d'échange pour en organiser la distribution<sup>14</sup>. De même, il est naturel, pour un économiste néoclassique, de recommander la création d'un marché des quotas d'émission afin d'intégrer au

---

<sup>14</sup> Sur le fonctionnement du marché de l'électricité lire : Cayla, David (2023), « Comment et pourquoi le marché de l'électricité a déraillé », Les

Atterrés, en ligne sur : <https://www.atterres.org/comment-et-pourquoi-le-marche-de-lelectricite-a-deraille/>

système économique le coût écologique des gaz à effet de serre... quand bien même le prix évalué en euros de l'émission d'une tonne de carbone n'a pas grand-chose de comparable avec son coût écologique. Ce n'est pas la pertinence écologique du prix d'une tonne de

**Le néolibéralisme a permis aux responsables politiques de se déresponsabiliser en confiant au marché le soin de trancher les difficiles décisions à prendre.**

carbone qui compte ; ce qui compte c'est que le processus qui permet d'établir le prix émane d'une logique marchande fondée sur les dynamiques d'offre et de demande. Les économistes néoclassiques ne sont peut-être pas tous des néolibéraux, mais il est clair que la mise en œuvre des politiques néolibérales tend à renforcer les principes à partir desquels ils raisonnent.

**Pourquoi les responsables politiques sont devenus néolibéraux**

Le néolibéralisme a contribué à renforcer le poids de l'économie mainstream. Pour autant, ce ne sont pas les économistes qui ont organisé la mondialisation financière

et libéralisé le marché de l'énergie. Quel intérêt peuvent avoir les dirigeants politiques à se déposséder de leur pouvoir d'ingérence économique ?

La première chose qu'il faut dire est que les acteurs de l'époque étaient parfaitement conscients d'organiser la réduction du pouvoir des élus. On prête à Mitterrand la citation suivante : « *Je suis le dernier des grands présidents. Après moi, il n'y en aura plus d'autres. À cause de l'Europe, à cause de la mondialisation, rien ne sera plus pareil. Il n'y aura plus que des financiers et des comptables* »<sup>15</sup>.

Pourquoi des socialistes français ont-ils estimé qu'il fallait interdire la restriction aux mouvements de capitaux et à la circulation des marchandises ? Pourquoi fallait-il créer l'euro et ôter aux gouvernements toute capacité d'influencer les politiques monétaires ? On peut envisager deux explications. La première est la crainte des dirigeants français de devoir affronter la finance anglo-saxonne en position de faiblesse. En interdisant toute action souveraine sur les marchés financiers internationaux, ils protégeaient l'économie française de décisions unilatérales susceptibles de la déstabiliser. Inversement, la norme de non-intervention était bien utile pour permettre aux entreprises nationales

---

<sup>15</sup> Georges-Marc Benamou (1997), *Le dernier Mitterrand : précédé de Retour sur la « mort du roi »*, Plon, Paris.

d'investir de manière sécurisée dans les pays en voie de développement.

L'autre explication tient sans doute à la pression considérable qui pesaient sur les dirigeants politiques à cette époque. Gouverner la France au début des années 1980 impliquait d'être interrogé constamment à propos de l'inflation, du risque de dévaluation, du coût de l'électricité, des politiques industrielles qui s'avéraient parfois des échecs... D'une certaine manière, le néolibéralisme a permis aux responsables politiques de se déresponsabiliser en confiant à une entité extérieure, le marché, le soin de trancher les difficiles décisions à prendre.

À l'époque des Trente glorieuses, l'économie française était en grande partie fondée sur un système de prix directement ou indirectement contrôlés par le pouvoir politique<sup>16</sup>. Ce contrôle des prix des biens de production donnait de la prévisibilité et de la sécurité aux investisseurs ; il a permis d'amorcer la reconstruction de l'après-guerre, puis de soutenir une croissance forte et durable. Mais le choc pétrolier et le bouleversement monétaire et financier des années 1970 désorganisèrent en profondeur ces mécanismes de régulation. Alors, plutôt que de tenter de les réparer, on préféra s'en séparer.

En fin de compte, le néolibéralisme est devenu hégémonique parce que cela

arrangeait tout le monde. Mais à présent que le dérèglement climatique imposerait de reprendre un certain contrôle politique sur l'économie nous nous trouvons impuissants à empêcher la dynamique du marché de suivre sa logique propre au détriment du substrat social et environnemental de l'humanité. ♦

**David Cayla**

---

<sup>16</sup> Cayla 2022, *op. cit.*



## *La complotisation de la politique, ou le jeu de la facilité*

Par Aloïs Lang-Rousseau

*Militant politique, président du Mouvement Hommes Animaux Nature (MHAN)*

Derrière chaque courant d'idées politiques se cachent plusieurs moteurs de réflexion. Les plus pragmatiques combattront des schémas de pensée, tandis que d'autres préféreront faire porter des responsabilités à leurs adversaires en adéquation avec les mêmes idéaux. Naissent alors des théories imputant les actions les plus délirantes à un groupe de personnes, une organisation ou « lobby », cernés aussi bien par une connivence professionnelle que par un trait identitaire commun. Au-delà des théories complotistes qui ont toujours agité les partis politiques des plus confidentiels aux plus médiatiques, nous nous intéressons aussi à l'ensemble des formules, procédés, stratégies, mécanismes qui aboutissent à la transmission de ces messages. Et force est de constater que le milieu politique n'en manque pas.

48

### *D'où parlons-nous de complotisme ?*

Aucune réflexion ne peut être émise sur un sujet aussi délicat et répandu sans définition préalable du complotisme. Nous le définissons comme une volonté de réfuter un discours établi en cherchant des explications alternatives. La théorie de la « Terre plate », par exemple, contourne des siècles de recherches scientifiques et d'observations spatiales ayant permis de constater la rotondité de la Terre. Les diatribes attestant que Brigitte Macron serait un homme contredisent la version présentée publiquement selon laquelle l'épouse du président de la République est une femme. Cependant, il est plus difficile de parler de théorie complotiste en l'absence de message officiel. À titre d'illustration, Agnès Buzyn ne s'est pas clairement exprimée sur les liens, réels ou non, entre son mari et le laboratoire Sanofi, ce qui ne permet pas de contredire les accusations de conflit d'intérêt. Plus récemment, l'origine du virus SARS-CoV-2,

transmettant la fameuse Covid-19, a fait l'objet de plusieurs théories, contredites publiquement pour beaucoup d'entre elles, donnant virtuellement du crédit à sa création humaine en laboratoire. L'absence de contextualisation de la fuite du virus permet à certains d'appuyer l'idée d'un projet tentaculaire de dépopulation mondiale impliquant prétendument Bill Gates et divers lobbies... des personnes et entités très prisées par les relais des thèses complotistes. D'où l'importance de mener à bien les enquêtes et de laisser les journalistes exécuter leur mission afin d'établir clairement la vérité, sans la moindre influence idéologique.

### L'erreur fatale du manque de transparence

Afin d'éviter tout risque d'en arriver à de telles extrémités, il est primordial pour le politique d'agir dans la transparence et de savoir expliquer le plus anodin de ses choix. Il ne s'agit d'une tâche ni facile, ni systématiquement possible, ni souhaitée de tous en toutes circonstances. Les alcôves desquels émergent les théories les plus délirantes sont donc nombreuses, et l'absence de récit officiel ne suffit pas toujours à les qualifier de complotistes pour autant. Après tout, lorsque aucune version n'est donnée par les autorités, le citoyen cherche à expliquer les faits par ses propres moyens, quelle que soit leur fiabilité. Les réseaux sociaux, qui ont libéré la parole pour le meilleur et pour le pire, ne sont pas en reste ; ils fournissent aussi bien la matière qui permet de renseigner le chercheur et d'élever son esprit, que celle qui menace de l'enfermer dans des retranchements idéologiques profonds en tous genres. La censure n'est pas une solution pour autant ; elle n'apporte aucune contradiction au message effacé. Pire encore, elle lui donne le bénéfice de la dissidence et accorde à son auteur le statut convoité de victime. Une seule innovation permet réellement de lutter contre les théories alternatives et de déceler le complotisme : les notes sur X (anciennement Twitter), permettant à des utilisateurs de rétablir une vérité à partir d'une source vérifiée et d'une approbation d'un certain nombre d'utilisateurs. Un pas enfin franchi, qui en appelle d'autres.

### Le refus de la stratégie politique

Pour donner du poids à un message politique, il existe deux possibilités, qui se sont parfois mélangées. La première consiste à prendre le temps et l'énergie de faire émerger ses idées par des victoires aux élections locales, comme le parti gaulliste l'avait fait aux échéances municipales de 1947. Mais sans figure emblématique, l'entreprise s'avère souvent longue et semée d'embûches. La deuxième consiste à témoigner de son poids

politique (ceci nécessitant parfois d'avoir d'abord essayé la première stratégie) pour nouer une alliance avec des organisations installées faisant état de similitudes. La grande difficulté de cette stratégie, outre le fait de « faire ses preuves », est qu'il faut accepter de mener campagne avec des personnes aux idées différentes sur les autres

**La censure n'est pas une solution ; elle n'apporte aucune contradiction au message effacé. Pire encore, elle lui donne le bénéfice de la dissidence et accorde à son auteur le statut convoité de victime.**

sujets. Voire antagonistes. Certains ne le veulent pas, et d'autres ne le peuvent pas ; toutes ces personnes choisissent alors de revenir à la première stratégie, que l'on peut qualifier d'« identitaire » dans la mesure où elle vise à conforter son propre positionnement idéologique. La lourdeur et la difficulté de cette voie identitaire, additionnée à l'incapacité ou la volonté

avérée de ne sceller aucune alliance, pèse donc parfois sur la motivation et la mobilisation des militants. Il devient alors aisé pour tout chef de file, surtout s'il fait preuve d'orgueil et d'amour-propre, de remonter le moral des troupes ou de refuser de voir ses échecs en cherchant des explications ailleurs...

### La faute à l'autre

Un bouc émissaire, par exemple. Nombreux sont les militants de la réduction des inégalités à défendre l'existence d'une lutte des classes, allant chez certains jusqu'à la haine viscérale des personnes fortunées. D'autres appuieront la question de la nationalité ou de l'ethnie, et accuseront de manière générale les étrangers des maux de notre pays. Ces postures ne constituent pas en elles-mêmes des thèses complotistes, mais sont le point de départ des diatribes les plus radicales impliquant des complots ou des « secrets », « vérités bien gardées ». Parce qu'ils accusent les étrangers de nombreuses errances de notre époque, des groupes de citoyens engagés appuieront l'idée d'une repopulation du continent par un autre peuple : le fameux « grand remplacement ». Des militants de gauche, dans leur combat contre « les riches », établiront par facilité et sans rigueur la présence de juifs parmi les principales fortunes de France et du monde, et développeront de nombreuses théories complotistes allant jusqu'à l'antisionisme et l'antisémitisme. Les libéraux les plus vindicatifs iront voir l'influence russe ou chinoise dans chacune des embûches qu'ils engrangent sur leur passage, donnant libre cours à d'autres formes de xénophobie et à la création de liens à n'y plus rien comprendre. Ces méthodes sont le prolongement de notre conclusion précédente : elles sont employées lorsque toutes les explications politiques sont épuisées,

ou lorsque l'on refuse de les considérer. Elles sont souvent la source d'une impuissance politique, fusse-t-elle sa propre incapacité. Le point de départ d'une mégalomanie maintes fois retrouvée parmi divers candidats électoraux...

### Le culte de la personnalité

S'il est bien des récits surexploités dans la promotion d'une initiative politique, c'est celui de « l'homme qui dérange », de « l'homme à abattre ». Surtout lorsqu'il permet de contourner une difficulté matérielle ou une incompréhension liée au droit électoral. Ainsi, l'on peut trouver des personnalités politiques ayant échoué à récolter les cinq cent parrainages, en vue de l'élection présidentielle, se présenter comme des « candidats interdits », comme si tout avait été fait pour leur barrer le passage ou les

priver de temps d'antenne. L'avantage d'une telle méthode est double. D'une, elle permet de mettre l'accent sur une idée ou un discours plus ou moins structuré et d'en faire la promotion. De l'autre, elle permet, dans la foule de partis existants, d'avancer d'une case supplémentaire au jeu des petits chevaux de l'opposant le plus féroce au pouvoir en place. Même certains partis de



*Christophe Castaner devant la commission d'enquête parlementaire sur l'affaire Benalla*

gouvernement ont utilisé ce procédé ; nous nous souvenons de la sortie lunaire de Christophe Castaner, alors porte-parole du gouvernement, évoquant un complot du Sénat contre l'Élysée lorsque la commission d'enquête parlementaire portant sur l'affaire Benalla exécutait sa mission. Par ailleurs, un tel procédé trouve facilement des boucs émissaires, à commencer par les *media*, à la solde de l'ennemi (ce qui va plus loin que la simple filiation idéologique observée chez tout journal ou émetteur), au sein desquels l'ensemble des journalistes, de l'animateur de la matinale au simple rédacteur, serait soumis à une forme de pensée unique. Les associations à message sont attaquées elles aussi, par exemple celles défendant les droits des minorités de genre.

### De la versatilité du mot « lobby »

Arrive alors un qualificatif tout droit venu des États-Unis pour désigner de telles structures : un lobby. Un lobby n'est rien d'autre qu'une organisation ou association assurant soit la promotion d'un message politique, soit celle d'intérêts particuliers. Et ce en faisant usage de tous les moyens d'action permis par la loi, voire en mettant un

pied hors la loi. L'organisation est donc rapidement présentée, y compris par ses initiateurs, comme étant au service d'idéaux. À l'origine, le mot était évoqué pour désigner l'action elle-même de l'influence idéologique : le « lobbying ». Aujourd'hui, cette action a transpiré sur les organisations émettrices, et au final, n'importe quelle

**L'avènement du métier d'éditorialiste parachève le ressenti des complotistes : les éditorialistes relaient une opinion en particulier et sa réaction à l'actualité, au choix des programmeurs.**

organisation portant une parole publique peut être qualifiée de lobby à juste titre. Toute idéologie opposante consiste alors à affirmer que l'organisation qui lui fait face est un pantin manipulé par un adversaire politique suffisamment puissant pour en financer la création : une grande entreprise, un groupe de personnes aux

moyens conséquents, un réseau politique organisé. De là à ce qu'un ou plusieurs des « grands opposants » aient des traits identitaires particuliers, l'association est vite produite. Le mot « lobby » est donc pertinent dans son origine, mais fait appel à des applications tellement nombreuses et disparates qu'il devient le choix de la facilité pour tous ceux souhaitant affirmer que le monde serait contrôlé par « quelques-uns » aux dépens des choix politiques, ou pire, par un groupe de personnes ayant une origine, une religion ou un passé criminel communs.

### **Une réponse médiatique insuffisante, voire contre-productive**

Les médias ne sont pas en reste ; de nombreux complotistes les qualifient également de « lobbies ». Force est de constater que certains organes de presse n'agissent pas assez en vue de contredire cette étiquette que nombre de militants leur affublent. Prôner une ligne politique est une chose ; informer, créer des concepts d'émissions et faire preuve de l'autocritique nécessaire en est une autre. L'avènement du métier d'éditorialiste parachève le ressenti des complotistes : les éditorialistes relaient une opinion en particulier et sa réaction à l'actualité, au choix des programmeurs. Ce qui permet aisément de repeindre les chaînes d'information en continu, très friandes de ce type d'interventions, en caricatures d'un bord politique ou d'un autre. De là à établir le lien avec le principal actionnaire du média en question, il n'y a qu'un pas.

Pour contrecarrer ce type de réputation, les relais d'informations ont deux options : évoquer les sujets que les autres ne traitent pas, et vérifier les informations véhiculées par l'ensemble des émetteurs, y compris ses confrères directs. Une mission qui n'est pas assez prise au sérieux par les organes de presse, ou pire, transformée en un moyen supplémentaire d'écraser la concurrence, tout en n'étant capable d'autocritique que

lorsqu'une information aura été dénoncée. L'ensemble a un rôle de choix dans la défiance généralisée que les Français vouent aux médias, toutefois inférieure à celle qu'engrangent les responsables politiques. Eux souffrent effectivement des deux critiques : celles des complotistes et celles des personnes luttant contre le dit complotisme.

### Conclusion : le complotisme dans la vie électorale

Un tel agencement du débat public devient rapidement préoccupant au moment d'organiser des élections, tant au niveau national que local, ce qui ajoute les problématiques de gestion des élus locaux : clientélisme, communautarisme, conflits d'intérêts sont évidemment moteurs des thèses alternatives. Il existe toutefois quelques raisons de rester optimiste quant à l'avenir immédiat de notre démocratie. Certes, les sondages évoquant la croyance de neuf français sur dix à au moins une théorie du complot se font toujours plus nombreux. Mais autant d'études d'opinion démontrent l'attachement des mêmes citoyens à la compétence de leurs dirigeants et au sérieux des candidatures. Dans un contexte électoral, le premier qui partage une telle théorie a perdu, ou fait le choix délibéré de rester minoritaire. La focalisation d'Éric Zemmour sur le « grand remplacement », au point de proposer un « Ministère de la Remigration », a eu raison de lui le soir du premier tour de l'élection présidentielle 2022. Les résultats électoraux des covidosceptiques sont modestes à l'exception de certaines échéances locales, lors desquelles le moteur de vote est souvent plus complexe. La nécessité de solutions concrètes, dans une société happée par l'urgence de satisfaire des besoins matériels, prend le pas sur tout autre critère de vote.

Cette disqualification par complotisme ne dissuade toutefois pas ceux qui souhaitent agir avec davantage d'adresse. Frôler une affirmation conspirationniste, grâce à une formule astucieuse, sans jamais se l'approprier clairement. Cela constitue même une aubaine pour de nouveaux arrivants sur la scène publique de décupler sa notoriété : défendre une position sous un angle inadmissible, collecter les invitations à venir les défendre à l'antenne, et trouver continuellement de nouvelles polémiques afin de rester à l'antenne. Nombreux sont les élus, tant à gauche qu'à droite, à user et abuser de cette manne médiatique. Une nouvelle facette de la vie démocratique avec laquelle il va falloir composer avant que le niveau plonge au point que les suivants se distingueront à nouveau par le sérieux de leurs prises de parole. Ce n'est qu'un long et mauvais moment à passer... ♦



## *Sebastian Dieguez : « Le complotisme a une fonction identitaire avec des bénéfices psychologiques »*

Ils n'adhèrent pas à la version officielle sur les attentats du 11 septembre 2001, pas plus qu'à de nombreuses versions officielles d'événements variés, mais ils défendent des récits improbables et des sciences parallèles : Sebastian Dieguez, docteur en neurosciences et enseignant à l'Université de Fribourg, nous décrit des complotistes contemporains qui « croient » plus qu'ils ne croient, et qui ne sont pas si fous qu'ils en ont l'air.



*Cité :* Vous avez écrit sur la « croivance » après avoir écrit sur le *bullshit* : est-ce que vous pourriez nous éclairer un peu sur ces termes ?

**Sebastian Dieguez :** Le concept de *bullshit* désigne une sorte d'insouciance ou d'indifférence à l'égard de la vérité, tout simplement. C'est un concept qui a été jugé utile par certains philosophes pour le distinguer du mensonge. Il peut y avoir dans nos sociétés une forme d'attitude, une indifférence au fait qu'une chose soit vraie ou fausse, ce qui peut être plus problématique que la manipulation et

le mensonge en tant que tels. J'écrivais dessus en 2018 et je consacrais un chapitre au complotisme, aux théories du complot, que je qualifiais de *bullshit*. Ce sont des assertions qui, finalement, ne s'intéressent pas vraiment à leur véracité. Cela reste dans un espace un peu indéfini. À mon avis, il n'est pas très important que telle « théorie » soit vraie ou fausse pour le complotiste. Certes, il y a des contre-exemples, quelques-uns croient dur comme fer que la CIA était de mèche avec la mafia et les Cubains pour tuer

Kennedy et faire porter le chapeau à un misérable type qui passait par là, mais de manière générale, ce n'est pas grave pour un complotiste si sa théorie est fausse.

### Et en ce qui concerne la croivance ?

Si une théorie du complot est du *bullshit*, je me suis demandé s'il était possible d'y croire. Pour cela, il faut se plonger dans l'épistémologie. Qu'est-ce que la croyance, qui a dit quoi à ce sujet ? Il m'a semblé qu'à partir du moment où le *bullshit* était une sorte d'indifférence à l'égard de la vérité, on ne pouvait pas y croire. On ne croit pas à quelque chose si on est indifférent à sa véracité. En pratique, si vous croyez qu'il y a une bière dans le frigo, c'est parce que vous pensez qu'il y a vraiment une bière dans le frigo. Vous pensez que c'est vrai.

### C'est empirique, s'il y a une bière dans le frigo, on l'a déjà vue.

Oui, c'est pour cela que je prends un exemple simple. Si vous croyez qu'il y a une bière dans le frigo, vous ne dites pas : « *Ah, j'y crois dur comme fer !* », vous pensez juste que c'est vrai. Si vous constatez qu'il n'y a pas de bière, vous dites : « *Mince alors, j'étais sûr qu'il y en avait une...* » et votre croyance s'effondre d'elle-même. En gros, si on considère qu'une croyance est le simple fait de tenir quelque chose pour vrai, placé quelque part dans votre tête comme une partie de votre représentation du réel, il est difficile de la voir comme une proposition dont la véracité vous laisse indifférent. Il m'a semblé que beaucoup de choses qu'on appelle croyances étaient d'un autre registre : les gens en parlent, ils peuvent même se battre pour les défendre, mais dans le fond, ce n'est pas très important que ce soit vrai ou faux. J'ai appelé cela une croivance, en m'amusant un peu sur le verbe « croiver ». Il me semble qu'il y a une distinction à faire entre les croyances qu'on peut qualifier de spontanées et de sincères, que l'on peut défendre avec des arguments, et d'autres croyances, que l'on nomme par le même terme, mais qui ne sont pas vraiment du même registre, qui fonctionnent plutôt comme des espèces d'opinions, ou de marqueurs d'identité.

### C'est un peu comme une religion sans la foi, non ?

Alors oui, je n'ai pas de problème à dire que la plupart des choses que l'on appelle des croyances religieuses sont plutôt du registre des croivances. Encore une fois, je pense que ce n'est pas la même chose de croire que Dieu a fait l'Univers et croire que votre café est encore chaud. Je sais que cela peut paraître stupide comme comparaison, mais si on prend au sérieux l'utilisation ordinaire du verbe croire et sa fonction psychologique, on se rend bien compte qu'il y a des choses qui ne sont pas du tout du même registre. Je ne prétends d'ailleurs pas avoir mis le doigt sur quelque chose de particulier. Cela traverse toute l'histoire de la philosophie. J'y consacre tout un chapitre

dans *Croiver*. Beaucoup de philosophes ont fait la distinction entre deux types de croyance : une croyance ordinaire, factuelle, de tous les jours, et une croyance qu'on considère plus comme une croyance sacrée, qui nous tient à cœur, qu'on cherche à défendre. Il est bizarre d'utiliser le même terme pour des choses complètement différentes. C'est pour cela que je propose deux termes. Je propose d'éliminer toute la partie des opinions, principes, valeurs, profession de foi du registre des croyances. Cela relève d'autre chose.

### **Cette croivance comprend le complotisme ?**

Je mets le complotisme dedans. Le concept de croyance ne me paraît pas approprié pour comprendre ce phénomène. Il doit certes arriver à des gens de *croire* à des théories du complot, mais la plupart du temps, ce sont plutôt des marqueurs discursifs qui servent à établir leur originalité, leur avant-gardisme, leur éveil, pour se distinguer de la masse de ce qu'ils appellent les « moutons ». Le complotisme a une fonction identitaire avec des bénéfices psychologiques, on s'y sent bien. Je considère même ça comme un « style » de vie, une pratique quotidienne, plutôt qu'une croyance.

### **Cela semble parfois proche du militantisme.**

Oui, pour moi on n'est pas complotiste seul dans son coin. La figure un peu caricaturale du théoricien du complot qui vit dans sa chambre avec des posters d'extraterrestres, un peu le cinglé du village, pour moi, c'est une image du passé. Aujourd'hui, il s'agit de mouvements collectifs. Les complotistes se revendiquent eux-mêmes de plus en plus comme tels d'ailleurs, certains se sont même appropriés le terme. Il y a un *Manifeste conspirationniste*, il y a des tags « *Le complotisme vaincra* », des t-shirts « *Je suis complotiste et je vous emmerde* »... Cela dit, le terme militantisme désigne plutôt la défense de valeurs et de causes bien spécifiques, ce qui n'est pas le cas du complotisme.

### **C'est peut-être plus noble.**

Le militant se bat pour quelque chose de spécifique, par exemple les droits des travailleurs. C'est pour cela qu'à mon avis, le terme convient mal pour le complotisme. C'est bien une mouvance qui a des résonnances politiques, qui descend dans la rue, qui se manifeste, mais je ne vois pas vraiment pour quoi ils se battent. Ils sont plutôt *contre* un ensemble de choses. C'est du reste pour cela que le complotisme peine à prendre en tant que mouvement véritablement collectif et politique. Il se fragmente très facilement, parce ses adhérents ne se battent pas pour quelque chose de précis et de commun. Vous ne pouvez pas vous battre pour défendre l'idée que la Terre est plate ou pour libérer les enfants emprisonnés dans des tunnels mystérieux, cela ne mène pas très loin.

**Cette dernière théorie est moins connue.**

C'est l'idée d'un trafic « pédosataniste » d'enfants, une composante de la mouvance appelée « QAnon ». Si vous voulez, vous pouvez défendre les droits des travailleurs dans la mesure où ils sont constamment mis en danger par les patrons, vous pouvez défendre les droits des femmes dans la mesure où il existe bien des discriminations, mais le fait de se battre pour le complotisme se heurte à un problème, qui est que la plupart du temps, c'est complètement fantaisiste. C'est donc un combat qui tombe perpétuellement à l'eau. C'est d'ailleurs pour cela que c'est un problème pour des gens de bonnes intentions, qui n'aiment pas les pouvoirs politiques, qui aimeraient défendre les droits des citoyens, etc. Il faut choisir son combat. Si votre ennemi est purement imaginaire et fantasmagorique, le combat social est dénaturé et inefficace. C'est un peu le problème du complotisme. Ce que j'essaie d'expliquer à des amis qui pourraient être séduits par cela, c'est qu'en fait, cela ne va pas les aider à résoudre les vrais problèmes du monde. Cela va juste les aider à gueuler un coup, à faire les malins sur les réseaux sociaux, mais les *vrais* problèmes persisteront.

**« Il y a une distinction à faire entre les croyances spontanées et de sincères, que l'on peut défendre avec des arguments, et d'autres croyances qui fonctionnent plutôt comme des marqueurs d'identité. »**

**Justement, sur les réseaux sociaux, les complotistes font aussi face à des réactions épidermiques. Ils se font traiter de fous et d'idiots. Sont-ils vraiment idiots et fous ?**

Non, je ne pense pas. Il y en a peut-être, comme partout, mais ce n'est pas cela qui caractérise le complotisme contemporain. De fait, si ceux qui travaillent sur le complotisme sont parfois accusés de pathologiser les gens, les psychiatriser, en réalité, je ne connais aucun chercheur qui affirme que les complotistes souffrent d'une maladie mentale. Quant à l'idiotie, cela va dans les deux sens : les complotistes ne se privent pas de qualifier ceux qui les critiquent de naïfs, dociles, soumis ou aveugles.

**C'est pourtant difficile de parler à un complotiste très convaincu. Il y a une forme de paranoïa qui peut être ressentie assez violemment par leur contradicteur.**

Si la paranoïa relève souvent du registre psychiatrique, il faut rappeler que c'est un symptôme et non une maladie. On peut donc parler de paranoïa dans certains délires, en particulier les délires de persécution classiques, mais le terme de paranoïa est aussi utilisé, de façon ordinaire, pour qualifier une méfiance excessive. C'est comme le terme

narcissisme, c'est à la fois un trouble de la personnalité et un mot qu'on peut utiliser au quotidien pour qualifier des gens qui sont imbus de leur personne. De fait, les mesures de narcissisme et de paranoïa sont parmi celles qui corréleront le mieux avec le complotisme. Mais cela ne veut toujours pas dire qu'on a découvert que les complotistes étaient fous ! Cela veut dire qu'ils ont des traits de personnalité, ou plutôt une façon de réfléchir qui rend les théories du complot séduisantes pour eux. J'en profite pour faire un point théorique, qui me paraît très important. J'ai beaucoup de collègues, des chercheurs en psychologie, ainsi qu'en sciences politiques, qui cherchent à découvrir

**« Si votre ennemi est purement imaginaire et fantasmatique, le combat social est dénaturé et inefficace. C'est un peu le problème du complotisme. »**

les *causes* du complotisme. Pourquoi devient-on complotiste ? On fait donc passer des tests, des questionnaires. Et on trouve effectivement des liens avec des choses comme l'anxiété, la paranoïa, le narcissisme, ainsi que ce qu'on appelle la schizotypie, qu'on peut

voir comme la pensée magique, le fait de trouver des liens de corrélation imaginaire là où il n'y en a pas, par exemple.

**Le fameux : « Il n'y a pas de hasard ». C'est cela ?**

C'est cela. Schizotypie, paranoïa, narcissisme, on s'est dit que c'étaient des traits de personnalité irrationnels, dysfonctionnels, qui conduisaient au complotisme. Mais en réalité, si on regarde ces études de plus près, on pourrait aussi bien dire l'inverse. Ce sont des corrélations, donc cela va dans les deux sens, tant qu'on n'a pas établi un lien de causalité. On peut donc aussi dire que si vous êtes complotiste, vous allez naturellement vous méfier des journalistes, des autorités, des élites, vous allez vous demander s'ils ne sont pas en train de vous mentir, de vous manipuler, cela vous donne une vision très inquiétante, négative du monde et vous allez vous percevoir comme une sorte d'élite éclairé qui se distingue de la masse. Une fois complotiste, des traits psychologiques particuliers vont suivre logiquement pour appuyer cette vision du monde. Comment devient-on complotiste, du coup ? Pour une infinité de raisons qui relèvent des trajectoires individuelles, de l'état de la société, de la culture ambiante, du hasard et quantité d'autres facteurs.

**Ce qui est quand même fascinant avec le complotisme, c'est qu'il y a un mélange de crédulité et d'incrédulité ?**

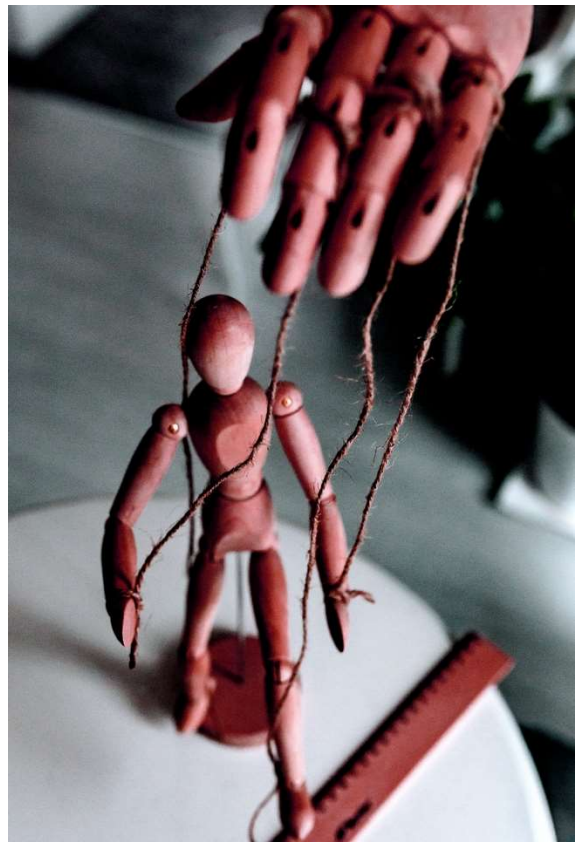
Oui, c'est pour cela que je n'aime pas tellement l'expression « voir des complots partout ». En fait, ce n'est pas vrai, les complotistes ne voient pas des complots partout,

ils en voient surtout là où on en parle et là où ça les arrange. J'habite en Suisse, où la banque Credit Suisse a été reprise par UBS. La faillite et le rachat de Credit Suisse se sont joués en un soir, avec des politiciens et des financiers qui se sont littéralement claquemurés au milieu de la nuit dans un hôtel de Berne, sous pression de ministres anglais et de sénateurs américains. Moi j'appelle cela un complot, et au plus haut niveau, mais apparemment les complotistes s'en fichent. Même en Suisse, ils ne parlent absolument pas de Credit Suisse, ce n'est pas ce qui les intéresse. Par ailleurs, vous avez raison, il y a une forme de méfiance hypercritique, où on remet tout en question, alors que, d'un autre côté, on peut accepter une propagande comme celle du Kremlin. Les complotistes boivent comme du petit lait des assertions complètement fantaisistes, qui sont avancées par des inconnus qui portent des pseudonymes bizarres, notamment sur Twitter. Ils ne connaissent pas les motivations ni les méthodes des gens qu'ils valident, mais ils vont rejeter une enquête sérieuse menée par des journalistes du *Monde*, sous prétexte qu'ils sont justement du *Monde*. Il y a quelque chose de boiteux, là-dedans, et de très sélectif.

**Pendant le Covid, le vaccin a été le principal point de fixation, très loin devant les confinements et les couvre-feux. Pourquoi le vaccin en particulier ?**

Sur les confinements et le port du masque, il y a quand même pas mal de théories du complot qui ont circulé, parfois en lien avec

le déploiement de la 5G. Cela montre bien le caractère opportuniste et agrégatif du complotisme, qui ne manque jamais d'associer des éléments disparates, ou de sauter de l'un à l'autre sans tellement de problème. Pour les vaccins, le sujet bénéficiait d'infrastructures historiquement constituées. L'antivaccinisme existait depuis longtemps et était prêt à être réactivé, clés en main, pour ainsi dire. D'ailleurs, les mouvements antivax se sont beaucoup réorientés sur la question du Covid, et désormais sur la question du climat, celle des vaccins étant passée au second plan. En plus, il y a une guerre qui est apparue, donc il a fallu aussi se réorienter de façon opportuniste sur cette thématique. Le complotisme est très dynamique !



## Est-ce qu'il y a un consensus scientifique sur la définition du complotisme et du complotiste ?

Non, il n'y a même pas de consensus sur la définition d'une « théorie du complot »... Je préfère parler de complotisme plutôt que de théorie du complot, précisément parce que cela dénote une attitude plus large que la simple perception d'un complot particulier. En plus, c'est clairement un mot péjoratif et je trouve important de reconnaître que le concept de complotisme contemporain est éminemment péjoratif. Les complotistes le savent, d'ailleurs. C'est pour cela qu'ils se réapproprient le terme. Vous avez dit tout à l'heure qu'ils passent pour des idiots et pour des fous. C'est le but, en fait. J'appelle cela « *s'immuniser contre le ridicule* ». Il y a une forme de pratique complotiste qui consiste à s'exprimer d'une façon dont on sait qu'elle sera réprouvée par les intellos, les élites, les moutons, etc. Donc il y a un caractère de provocation. Typiquement, dire que la Terre est plate, c'est débile. Tout le monde le sait. C'est probablement la croyance la plus infamante de l'histoire, qui suscite inmanquablement des moqueries. Donc se revendiquer du platisme, c'est d'emblée dire quelque chose sur son attitude, son audace, le fait d'aller vers des idées réprouvées par tout le monde. C'est se positionner comme quelqu'un d'original, qui sort du lot. C'est aussi une façon assez sûre de couper les ponts avec ceux qu'on perçoit comme des adversaires ou des ennemis. Une fois que vous avez dit que la Terre est plate, il est difficile de retourner dans le rang, pour ainsi dire.

En choisissant des croyances extrêmes, antisémites, à caractère violent, illibérales ou même racistes comme l'idée de « grand remplacement », en revendiquant des idées pareilles, vous faites en sorte de vous distinguer des gens que vous n'aimez pas, avec un effet qui est très difficile à réparer après coup. Vous affichez ainsi votre loyauté au groupe et vous passez pour un idiot auprès du reste du monde. C'est comme une forme de bizutage, si on veut. Pour revenir à la question, définir le complotisme, cela implique à mon avis d'intégrer cet aspect social très péjoratif en matière d'attitude. D'un point de vue plus technique, la recherche sur le complotisme a fait une trouvaille intéressante, au tournant des années 2000-2010 : on a constaté que croire à une théorie du complot augmentait les chances de croire à une autre théorie du complot. Si vous êtes climatosceptique, cela augmente les chances de croire aux théories du complot sur le 11 septembre 2001 et cela augmente aussi vos chances de croire qu'on n'est jamais allé sur la Lune.

## Toutes choses qui n'ont rien à voir entre elles ?

Surtout que chacune demande une expertise particulière. Si vous vous intéressez au complot entourant la mort de Kennedy, vous allez devoir mobiliser pas mal de compétences, en balistique, en histoire, en géopolitique. Si vous voulez nier que

l'homme est allé sur la Lune, vous allez devoir mobiliser d'autres compétences sur les trucages photographiques, et ainsi de suite.

**Mais les complotistes raisonnent à partir d'une conclusion.**

Oui, c'est cela qu'on peut précisément appeler le complotisme. Si ces théories du complot disparates sont liées entre elles dans la tête du complotiste, cela suggère fortement qu'il n'a pas véritablement enquêté sur chacune en aboutissant à une conclusion sur la base d'arguments. Il avait plutôt décidé par avance que l'histoire officielle n'était pas crédible, qu'on nous avait menti et que cela cachait quelque chose. À partir du moment où vous avez ce logiciel-là, tout le reste suit, sur les vaccins, le climat, les masques, puisque vous mettez en cause la parole des experts et des élites, et que vous pensez que vos propres compétences vous permettent de découvrir l'ultime ou l'affreuse vérité cachée par tout cela. C'est pour ça que le complotisme est un terme associé non seulement aux théories du complot, mais aussi à tout un ensemble de savoirs ésotériques, occultes, paranormaux, la médecine alternative, aux modes de vie alternatifs, à des choses comme le souverainisme, le survivalisme. C'est une façon de voir le monde qui dépasse de loin la seule préoccupation pour les soi-disant théories du complot. C'est aussi pour cela que j'évite ce terme, c'est parce qu'il n'y a jamais de *théorie* à proprement parler du complot. Parfois, il n'y a même pas de complot dans ces thématiques-là. Le terme « complotisme », pour moi, est plus utile que les termes de « théorie du complot ».

**Est-ce qu'il y a un profil particulier ? De nos jours, on pense quand même à QAnon, Trump, ou même au personnage de X-Files, cela semble très masculin.**

Pour autant que l'on sache, il n'y a pas vraiment de différences entre hommes et femmes pour le complotisme en général. Mais il est possible qu'il y ait une différence d'une thématique à l'autre. Si je me rappelle bien, il y a plus d'hommes qui s'intéressent au 11 septembre, plus de femmes qui s'intéressent à l'antivaccinisme. QAnon, c'est 50-50, il y a autant d'hommes que de femmes. C'est le même débat avec le positionnement politique. Cela dépend des théories du complot. Dans l'ensemble, c'est plutôt de droite, et même d'extrême-droite, mais il y a des théories du complot qui sont plus séduisantes pour la gauche, sous des formes populistes, rupturistes ou démagogues. Les théories sont liées entre elles, mais il ne faut pas les mettre toutes dans le même panier. Il y a quand même des îlots particuliers qui sont susceptibles d'attirer des profils différents, selon leurs besoins. ♦

# Magazine

Dans ce numéro :

CHRONIQUE « UNE ŒUVRE À DÉCOUVRIR » :

Piero Calamendrei, par Frédéric Farah [p. 71]

CHRONIQUE « HORS DES SENTIERS BATTUS » :

L'affaire Onclusive, par Pierre Bonnay [p. 90]

Essais



## International

### Ahmad Massoud : pour l'amour du père

Dans *Notre liberté*, Ahmad Massoud raconte son enfance, sa formation militaire, ses rêves et ses espoirs. Mais cet exercice autobiographique se révèle en réalité un prétexte pour rendre hommage à son illustre père.

« Certaines personnes pensent que l'Afghanistan est une cause perdue. Cette cause ne concerne pas que nous : elle est au cœur du monde. Celui qui dit non aux talibans dit non au terrorisme. » En quelques lignes, Ahmad Massoud donne le ton de son ouvrage *Notre liberté*, paru

cette rentrée chez Bouquins : il a bien pour ambition de libérer son pays du joug des talibans qui martyrisent et enferment les femmes, imposant une théocratie islamiste depuis leur prise de pouvoir par la force en 2021. Mais pas seulement. Ce livre trace un parallèle entre deux destinées, celle du père, assassiné par ces mêmes talibans le 9 septembre 2001, et celle du fils, qui tente (pour l'instant en vain) de pérenniser son œuvre.

### Ode au père

Si la plume ne révèle aucun caractère exceptionnel ou épique, le fond du propos, lui, recèle une puissance narrative singulière. Certes, Ahmad Massoud évoque son enfance, son adolescence, sa formation militaire en Angleterre, mais sa

propre vie apparaît en second plan, tant il cherche à mettre en valeur son père. Conscient du terreau culturel et intellectuel dont il a bénéficié, Massoud fils s'attarde longuement sur l'amour de la littérature que le Commandant et lui ont partagé, révélant la force d'un lien de confiance et d'estime mutuelles. Et il ne dissimule rien de l'exigence dont son père faisait preuve à son égard, l'incitant à apprendre par cœur des vers de poésie persane.

### *Défense des femmes*

En outre, le jeune auteur fait un large part à la présence des femmes – qualifiées de « *lumières d'un pays* » – dans sa vie. Il rappelle à maintes reprises dans l'ouvrage la nécessité de défendre l'égalité entre elles et les hommes, le droit à l'éducation, etc. Il s'étend en particulier sur sa mère, une femme courageuse et profondément dévouée à son combattant de mari. Tous deux « *s'écoutaient avec passion et tendresse, entendaient le point de vue de l'autre avec patience* ». Sediqa Massoud et ses cinq enfants ont ensuite connu « *des moments terribles financièrement après sa mort, car personne ne nous aidait* », précise Ahmad Massoud.

### *Programme politique*

Au-delà de son existence propre, l'auteur consacre une partie de son livre à son programme politique pour l'Afghanistan. Même si ses chances sont minces de voir

un tel idéal de démocratie mis en place un jour, il déroule des mesures très concrètes, allant des élections libres à la décentralisation (seul moyen adéquat selon lui de respecter la mosaïque ethnique) en passant par la promotion de l'hanafisme, une des écoles sunnites (avec le malékisme, le chaféisme et le hanbalisme) fondée par le théologien et juriconsulte Abu Hanifa (699-767). Il s'agit de la plus ancienne et la plus libérale du quatuor.

### *À boulets rouges contre l'ancien gouvernement*

Il fait enfin de la lutte contre la corruption un de ses chevaux de bataille. À ce titre, il accable l'ancien gouvernement d'Ashraf Ghani, accusé d'avoir alimenté un régime fondé sur l'achat des allégeances locales par des subsides et d'avoir brossé les talibans dans le sens du poil. Sans sombrer dans le pamphlet, il se permet également quelques critiques à l'attention des pays occidentaux, qui ont péché par naïveté ou lâcheté au moment de l'offensive talibane il y a deux ans. L'ouvrage se clôt sur une demande d'aide directe ou indirecte envers son mouvement, le Front de libération. Pragmatique avant tout, il rappelle que la lutte pour la démocratie, en Afghanistan ou ailleurs, vise la paix mondiale et qu'elle devrait donc tous nous concerner.

◆ **Ella Micheletti**



**Réf. :** Ahmad Massoud, *Notre liberté* (Bouquins, coll. « Documents », 2023, 341 pages).

## Société

### Élégie à une terre nouvelle

**Dans *Être Français*, paru en septembre chez Flammarion, l'écrivain et poète d'origine syrienne Omar Youssef Souleimane nous entraîne dans une longue déambulation existentielle et poétique, nourrie par ses souvenirs traumatisants au Proche Orient, mais aussi par sa résilience dans l'hexagone.**

C'est l'écrivain de la perte et de la résurrection, de l'exil et de l'enracinement, de l'éducation salafiste et

du cheminement jusqu'à l'athéisme, de l'amour déchirant de la Syrie et de la passion reconnaissante de la France. Dans *Être Français* (Flammarion), Omar Youssef Souleiman, poète et écrivain de 36 ans, raconte avec enthousiasme sa « *nouvelle naissance* » (sa naturalisation l'an dernier), et son lien passionnel avec « *sa nouvelle mère* », à savoir la France, cette terre « *qui [lui] a offert la liberté de [s]'exprimer, qui [l]'a sauvé de la tyrannie et qui [lui] a donné ce cadeau, la citoyenneté* ».

### Ressentis

Sur le fond, on croirait lire du Makine, tant la déclaration d'amour à son nouveau pays est exprimée avec un souffle ardent, à coups de réflexions sur son goût prononcé pour la poésie française (notamment Éluard) ou d'anecdotes sur des villes emblématiques telle que Marseille, ses morceaux de savon, son huile d'olive, son métissage, son grain de folie.

Néanmoins, aucun détail ne nous est dissimulé concernant son passé lourd de traumatismes : ses études coraniques dans la théocratie islamiste qu'est l'Arabie saoudite, l'antisémitisme inculqué dès le plus jeune âge, puis son rejet de cette éducation salafiste, son engagement de journaliste, sa participation à la révolution en 2011, sa traque par les autorités syriennes en raison de son opposition à Bachar Al Assad, son départ

en catastrophe en Jordanie, puis son arrivée en France.

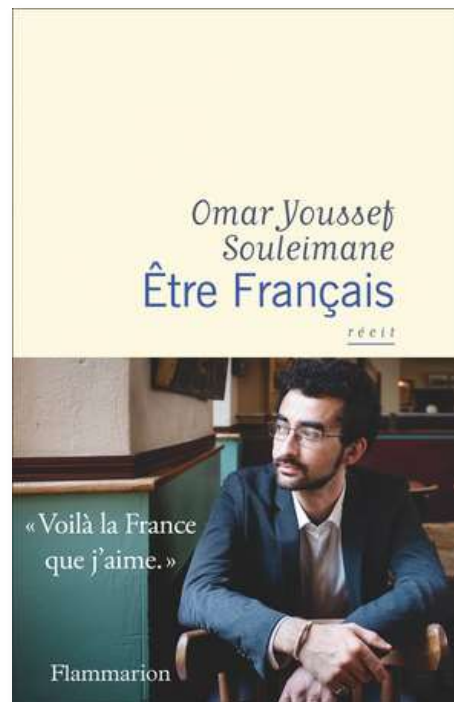
### Intégration

Si sa vie n'est plus menacée au sein des frontières françaises, l'intégration n'est pas chose aisée. C'est là que l'ouvrage devient le plus intéressant. Sans tambours ni trompettes, sans vantardise ni fausse modestie, le jeune auteur assume son rôle plus qu'actif pour trouver sa place. Il s'abreuve de cours de français, dévore les grands noms de la littérature qu'il n'avait lus qu'en arabe, s'ouvre à la rencontre sentimentale à la française, tout en légèreté et séduction, ce qui le décontenance quelque peu au début, tant la différence culturelle se fait sentir : « *C'est mon côté syrien, on s'engage rapidement.* » Puis il prend goût à cette impertinence de ton, de pensée, à cette liberté d'expression chérie et défendue bec et ongles. Lors des attentats du Bataclan en novembre 2015, il se rend sur les lieux, l'âme enténébrée et le cœur éventré de ces drames qu'il espérait ne pas connaître en France.

### Combats

Il résiste face à ces nouvelles épreuves qui touchent ce pays qu'il considère désormais comme le sien même s'il n'en possède pas, alors, la nationalité. Lui-même essaie d'agir à son niveau, notamment en intervenant dans des écoles en banlieue, où il entend promouvoir les valeurs démocratiques et

l'amour de la France des Lumières à une jeunesse en proie à un sentiment communautariste et religieux de plus en plus prégnant. Les difficultés s'amoncellent au sein de la société française, il le sait, le sent. Mais impossible de reculer maintenant, tant l'attachement est solide, tant il a « *les pieds ancrés au plus profond de cette terre* » qui l'a vu renaître. ♦ E.M.



**Réf. :** Omar Youssef Souleimane, *Être français* (Flammarion, 2023, 160 pages).

## Politique & institutions

### Retraite : l'histoire d'un sursaut syndical inattendu

**Observatrice de la gauche française depuis vingt-cinq ans, la journaliste**

**Cécile Amar a co-réalisé avec Stéphane Benhamou un documentaire, diffusé fin août sur France Télévision, consacré au mouvement de contestation de la dernière réforme des retraites. Dans la foulée, elle a publié un essai focalisé sur les rapports entre le pouvoir et les syndicats pendant cette période de forte tension politique et sociale.**

Il y aurait sans doute à redire sur *La Bataille des retraites*, de Cécile Amar. Sur le style d'abord, si haché qu'il en devient excessivement sec. Sur l'angle choisi ensuite, puisque l'auteure parle moins des organisations syndicales impliquées à l'unisson dans le combat contre la réforme que du cas particulier de la CFDT, assorti d'un portrait par trop élogieux de son leader Laurent Berger. Mais les tics journalistiques qui affectent l'écriture et la focalisation sur la personne de Berger n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage, qui complète à merveille le documentaire de la même Cécile Amar, diffusé sur France 2 quelques jours avant l'entrée en vigueur de la réforme des retraites, le 1<sup>er</sup> septembre. Le récit de cette « séquence » – comme se plaisent à dire les communicants politiques – constitue un exemple-type de ce que le pouvoir ne devrait surtout pas faire dans une démocratie qui se respecterait encore. « *C'est l'histoire d'un président qui avait théorisé la mort des syndicats et qui s'est retrouvé face à un mouvement social historique dirigé par*

*des syndicats unis. Parce qu'il ne les a pas écoutés. Parce qu'il les a humiliés. Parce qu'il a trahi sa parole* », synthétise l'auteur.

### *Les syndicats sortis de la boîte*

Emmanuel Macron n'est pas à une contradiction près. Mais pour ce qui est de sa conception du syndicalisme, il fait preuve de constance. Candidat à la fonction suprême en 2017, il annonçait déjà la couleur : la place des organisations du personnel se situe dans l'entreprise, certainement pas aux côtés des politiques pour contribuer à l'élaboration de la norme. « *On avait théorisé un populisme positif, dans lequel les corps intermédiaires n'avaient pas de place* », assume même son plus proche conseiller, le secrétaire général de l'Élysée Alexis Kohler. Persuadé que plusieurs législatures de régression sociale successives avaient laminé l'intersyndicale, l'intrusion d'un mouvement social homogène d'ampleur, cet hiver, a désarçonné le Président. Cécile Amar retrace chaque geste de la pantomime improvisée par le gouvernement pour tenter en vain de charmer les syndicats, puis de rejeter sur eux – en particulier sur la CFDT – la responsabilité de l'échec d'un dialogue social qu'il n'a jamais eu l'intention de nouer.

L'avertissement de la médaille : la macronie a tenue coûte que coûte, imposant sa réforme malgré une opinion

majoritairement et constamment hostile, malgré une fronde parlementaire qui a conduit à l'une des motions de censure les plus « dangereuses » de la V<sup>e</sup> République, puisque neuf voix seulement ont manqué au décompte pour renverser le gouvernement Borne. L'envers de la médaille : le combat syndical a redonné des couleurs aux organisations sociales, en particulier à la CFDT et la CGT dont le nombre d'adhérents a bondi. Et plus un seul syndiqué ne se berce désormais d'illusion sur le « projet » économique qui est celui d'Emmanuel Macron.

Chant du cygne pour les syndicats, dont le déclin sur le temps long est incontestable, ou renaissance véritable ? Cécile Amar pencherait prudemment pour la seconde hypothèse : « *Comme un air de revanche. L'histoire en marche. Une histoire sociale, syndicale. Le retour du collectif face au triomphe de l'individualisme.* » Le fait est qu'ils ont su entraîner, à chaque appel à manifester, plusieurs centaines de milliers de personnes dans les cortèges, avec comme point d'orgue la mobilisation du 7 mars, laquelle a rassemblé entre 1,3 et 3,5 millions de personnes. Du jamais depuis les grandes grèves de l'hiver 1995.

### *La plus ratée des danses du ventre*

La stratégie initiale d'Emmanuel Macron (car, oui, il en avait dessiné une...) n'était pas celle de l'isolement face à l'intersyndicale. Le chef de l'État caressait l'idée d'éviter l'union des organisations du travail en jouant de son pouvoir de

séduction auprès de la CFDT. Il avait été à bonne école : encore ministre de François Hollande, ce dernier l'avait convaincu qu'il était non seulement possible mais nécessaire de réformer avec la CFDT dans la poche. C'était sans compter sur la lucidité de Laurent Berger et le contexte interne à la confédération. Tenu par son congrès, qui ne souhaitait aucun compromis sur la question du recul de l'âge légal de départ à la retraite, et libéré de tout enjeu quant à son maintien à la tête du mouvement, au terme d'un mandat qu'il ne comptait pas renouveler, Berger avait toutes les cartes en main pour rester droit dans ses bottes. Ce n'est pas faute d'avoir été courtisé. En appelant à voter pour Emmanuel Macron en 2017, la CFDT pouvait bien avoir les faveurs du Président, lequel reconnaissait même devant ses lieutenants ce qu'il devait à Laurent Berger. Berger, « *son ami* », roucoulait-il même face aux médias, en pleine tentative d'amadouement. Mais le patron de la CFDT a compris, dès la campagne 2017 en vérité, qu'Emmanuel Macron n'avait rien de la deuxième gauche rocardienne dont il se réclame parfois : il n'a pas la culture du compromis, mais celle de l'affrontement.

Logiquement, le train a vite déraillé. Les « concertations » de l'automne 2022 conduisent à une impasse immédiate, la Première ministre ne voulant pas entendre parler des solutions de financement avancées par les syndicats pour éviter le passage aux 64 ou 65 ans. Dès

lors, les représentants des travailleurs se serrent les coudes et partent au combat unis. Alors, le 11 décembre, Emmanuel Macron décide de recevoir Laurent Berger à l'Élysée. « *Nous ne nous engagerons pas sur une réforme qui reporterait l'âge légal* », lui signifie celui-ci au bout des échanges. Fin de non-recevoir ferme et surtout définitive. La position de la CFDT, au diapason des autres syndicats, sera confirmée devant Élisabeth Borne lors d'une réunion à Matignon le 3 janvier 2023. Ce sera la dernière fois qu'elle les recevra. Éconduit, Emmanuel Macron se braque et s'en prend directement à la CFDT dans ses interventions publiques, y compris en déplacement à l'étranger, y compris en tordant allègrement les faits... Ses proches relaient sans vergogne ses éléments de langage tout en confiant en *off* à Laurent Berger lui-même : « *C'est vrai, il déconne*. » La posture intransigeante de Laurent Berger a donc bien surpris. « *Laurent Berger, on lui tape sur la tête et il rentre dans le rang* », pérorait même Alexis Kohler (encore lui). Manque de chance pour l'exécutif, il n'est pas rentré dans le rang. Et lorsque le pouvoir dégage l'article 49, alinéa 3 de la Constitution, prenant le risque délibéré d'ouvrir une crise démocratique, les syndicats demandent à être reçus par le Président de la République pour présenter des contre-propositions. Refus obstiné de l'intéressé, qui osera pourtant déclarer lors d'une interview télévisée : « *Je regrette qu'aucune force syndicale n'ait*

*proposé de compromis*. » La réforme des retraites sera portée, votée et appliquée envers et contre tous. Après lui, le déluge.

◆ Pierre-Henri Paulet



Réf. : Cécile Amar, *La Bataille des retraites* (Robert Laffont, 2023, 207 pages).

68

## Philosophie

### L'étonnement infini de l'intellectuel

**Paru en juin, le dernier essai d'Edgar Morin est une ultime invitation à interroger les sociétés et la nature des forces qui les traversent. Le doyen des intellectuels français poursuit, inlassablement, une réflexion d'ampleur qui n'a jamais su épuiser son besoin de comprendre.**

« *Encore un moment...* » réclame le sociologue, 102 ans, qui n'entend pas porter le point final à une œuvre à laquelle il n'y aurait pourtant rien à ajouter. Mais ce qui a fait la longévité de l'auteur de *La Méthode*, est certainement sa fringale de savoir, lui qui concède n'être ni doté d'une santé de fer, ni avoir été un grand sportif. Quand chaque jour passé à vivre est pour lui une chance renouvelée quoique inespérée de s'étonner de l'existence elle-même, Edgar Morin est bien conscient de « *partir en plein suspense historique* ». Aussi admet-il en introduction de son ouvrage qu'il « *regrette de ne pas pouvoir savoir ce qui va sortir de la conjoncture des énormes crises que subit aujourd'hui l'humanité* » car il lui manquera, probablement, « *une année ou deux pour percevoir ce qui se dessine, se détruit, prend forme* ».

### *L'art de l'essai-patchwork*

Complémentaire des *Leçons d'un siècle de vie* (paru en 2021 chez Denoël), *Encore un moment...* est l'occasion pour Morin de rassembler de nouveaux textes inspirés par l'actualité (combat des femmes iraniennes, préoccupations environnementales, ubris technologique...) et des travaux plus anciens, inédits ou oubliés. C'est ainsi que ce qu'il conviendrait d'appeler un recueil comprend, en plus de chapitres fraîchement rédigés, le verbatim d'un discours prononcé en 2018 à l'Université Paul-Valéry de Montpellier pour y défendre l'enseignement des

humanités, la reproduction de la postface qu'il proposa pour un récent essai historique d'Emmanuel Lemieux ou encore la révélation d'un courte dissertation sur l'effondrement de la pensée socialiste écrite trois décennies auparavant.

Par son aspect patchwork déroutant, *Encore un moment...* trahit à ses dépens un relatif manque d'ambition. L'érudition d'Edgar Morin n'est plus mise, ici, au service de la résolution d'une problématique définie. La finalité est ailleurs. L'auteur, à l'évidence, s'offre un ultime plaisir personnel en prenant une fois encore la plume au crépuscule d'une riche existence. Le lecteur y trouvera, de son côté, matière à appréhender l'œuvre du sociologue puisque ce *bis* avant de quitter la scène offre, non sans paradoxe, une invitation à penser. Là se situe en réalité le fil rouge qui donne à ces chapitres disparates leur cohérence : Edgar Morin enjoint tout un chacun à développer la conscience de soi et rappelle, au passage, ce que doit être un intellectuel, sa mission, sa méthode et ses principes. Ainsi souligne-t-il, à-propos, le « *devoir de l'intellectuel de tenter de se décentrer et d'essayer de trouver un méta-point de vue par rapport aux évidences établies et aux idées reçues* », ce qui suppose « *la nécessité de l'auto-examen permanent et la résistances aux hystéries collectives qui se prétendent toujours être l'expression d'une juste et vertueuse indignation* ». Un rapide aperçu de l'état du débat public

suffit à convaincre de la justesse de la remarque. L'exercice d'une libre-pensée « *humaniste et laïque* », qui en fait un représentant de ce post-marranisme qu'il revendique toujours, dans la droite ligne de Montaigne et Spinoza, l'amène à effleurer sans présupposé la question du bon fonctionnement des démocraties modernes, celle des limites du progrès médical ou celle du changement de nos habitudes imposé par les bouleversements écologiques.

### *Post-scriptum*

Parce qu'il s'avère furtif et comme inachevé, ce curieux exercice ressemble à un passage de flambeau, à la mise en jachère d'idées qu'il appartiendra à d'autres de faire germer et mûrir. Aussi le lecteur se partagera-t-il en attendrissement pour le bon sens cartésien d'un Morin qui n'a rien perdu de sa lucidité et la frustration d'être privé des développements que mériteraient les sujets posés.

Il serait extrêmement réducteur de voir dans ce bref essai (l'ultime de son auteur ?) la synthèse d'une pensée développée sur près de huit décennies. Il ne saurait non plus s'agir d'un condensé. D'aucuns, sans doute, recourraient à la facilité en le regardant comme un testament, ou un simple codicille. Tel n'est pourtant pas l'esprit qui guide ici la plume d'Edgar Morin. Bien sûr, l'idée de la

mort prochaine est là, bien présente dès les premières pages à travers quelques indications autobiographiques qui sont celles d'un homme amené à faire le bilan de sa vie. Mais *Encore un moment...*, par son format et la fugacité des réflexions qui s'en dégagent, telles des notes prises à la va-vite, telle l'idée griffonnée destinée à un chapitre futur, revêt l'allure d'un post-scriptum. Il n'ajoute rien de substantiel aux travaux d'Edgar Morin mais constitue un point d'attention pour tous ceux qui prendront le relai. Ceux qui tenteront, à leur tour, de recourir à la pluridisciplinarité pour mieux comprendre notre monde. ♦ P.-H. P.



**Réf. :** Edgar Morin, *Encore un moment...* (Denoël, 2023, 192 pages).



## *Piero Calamandrei, un juriste et un écrivain face à l'Histoire*

**Par Frédéric Farah**

*Économiste, enseignant à l'Université Paris I (Sorbonne), chercheur-affilié  
au laboratoire PHARE et membre du comité de rédaction de Cité*

**P**iero Calamandrei. Ce nom est mal connu du public français. Pourtant, dans l'histoire de l'Italie contemporaine, il demeure une figure clef et son héritage politique et intellectuel reste bien vivant. Faire retour sur sa vie et sur son œuvre de juriste et d'écrivain, c'est faire apparaître une figure singulière et attachante. C'est aussi et surtout dévoiler un humanisme intransigeant, et forgé dans une « *humanité des sombres temps* » pour reprendre les mots de Walter Benjamin.

Ses prises de position politiques, ses contributions au droit constitutionnel et civil retentissent encore aujourd'hui avec une force incroyable au-delà sa Toscane natale et de son époque. Laissons place désormais à un modeste portrait, dont les principaux traits ne peuvent qu'apparaître pleinement que dans ses ouvrages et conférences.

### **Un Florentin épris de liberté et de justice**

Piero Calamandrei est né à Florence le 21 avril 1889. Son père est professeur de droit et député de 1904 à 1908. Alors que l'Italie est encore une monarchie, ce dernier défend des idées républicaines et transmet à son fils un mélange de rigueur et d'austérité. La sensibilité littéraire de Piero Calamandrei se retrouve dans ses premières publications poétiques dans des revues entre 1910 et 1912.

Mais ses études témoignent de la fidélité à l'égard de son père, puisqu'il s'inscrit à la faculté de droit de Pise. En 1915, Calamandrei s'enrôle dans l'armée. Au cours du conflit, il ne délaisse pas le droit puisqu'il choisit de défendre huit camarades accusés d'avoir abandonné leur poste. Il remporte le procès et leur évite de lourdes conséquences.

La fin de la guerre lui fait reprendre des activités académiques et le rend actif dans les débats de doctrine et de procédure de l'époque. Calamandrei recherche dans le droit des instruments juridiques capables d'assurer à la fois la suprématie du droit et la



*Piero Calamandrei entre 1946 et 1948*

certitude de pouvoir combattre les inégalités. Dans ses préoccupations relatives à la procédure civile, il exprime son souci d'instaurer un rapport clair et efficace entre les citoyens et leurs droits.

Mais ses préoccupations relatives aux droits des citoyens ou encore à son souci de l'égalité devaient le conduire du droit à la politique. À partir de 1920, il collabore au journal *L'Unità* et à la fondation d'un centre culturel Florentin.

En 1921, il devient professeur à la faculté de Sienne et se fait remarquer par une conférence sur le gouvernement et la magistrature. Il se veut le défenseur d'un État de droit moderne qui tient loin de lui les ingérences du pouvoir exécutif dans la sphère judiciaire.

## Un juriste face au fascisme

72

L'accession au pouvoir du fascisme en 1922, entraîne une intensification de l'activité politique de Calamandrei qui dénonce sa violence. L'évolution du régime et ses effets sur la société le conduit à signer le manifeste des intellectuels anti-fascistes de Benedetto Croce. Il poursuit son engagement fasciste en adhérant à l'Union nationale de Giovanni Amendola.

Au milieu des années 1920, sa première saison politique se termine. En 1924, il est appelé à faire partie d'une Commission qui lui demande de réformer le code de procédure pénal. Après deux ans de travaux, aucune de ses propositions ne sera retenue. Il ne demande pas la carte du parti fasciste mais, en 1931, il jure fidélité au régime pour poursuivre son enseignement.

Sa présence au sein du régime mussolinien requiert une explication. Comme beaucoup d'antifascistes conscients de ne pouvoir affronter de front le régime, il a espéré en réduire de l'intérieur la barbarisation progressive alors qu'elle se développait à vive allure en raison de sa collaboration avec le régime nazi.

En 1941, Calamandrei rejoint le mouvement Justice et liberté. En 1942, il fonde avec Ugo Amalfa et Ferruccio Parri le Parti Azione. La période entre la libération de Florence à l'été 1944 et l'instauration de la Constitution italienne dite Républicaine de 1946 représente un moment d'intense théorisation du juriste Florentin.

Désormais libéré des rapports difficiles et tendus avec le fascisme, il peut se consacrer à corps perdu à la défense du paradigme libéral-démocrate.

### Calamandrei un juriste au service de la République

La nouvelle Constitution doit donc marquer sa rupture avec le fascisme et avec la monarchie. Pour ce faire, la pleine souveraineté de l'assemblée constituante en est le pilier. Calamandrei n'est pas hostile à une certaine continuité avec le régime précédent puisqu'il propose une république présidentielle avec un chef d'État élu directement au suffrage universel et d'un chef de gouvernement doté de réels pouvoirs afin d'assurer

**Comme beaucoup d'antifascistes conscients de ne pouvoir affronter de front le régime, il a espéré en réduire de l'intérieur la barbarisation progressive alors qu'elle se développait à vive allure en raison de sa collaboration avec le régime nazi.**

stabilité et gouvernabilité à la démocratie à peine naissante.

Calamandrei, dans ce vaste travail de nature constitutionnelle, se trouve aux prises d'un tiraillement relatif aux droits sociaux. D'une part il en reconnaissait la nécessité et

admettait un rôle clef de l'État dans leur réalisation, mais de l'autre doutait de leur pleine réalisation. Pour lui, la présence sous forme de catalogue d'un ensemble de droits sociaux dans la Constitution signifiait une révolution promise et une sorte de compensation à la gauche pour l'échec d'une réelle révolution.

Après la dissolution d'Azione, le parti qu'il avait contribué à fonder, il est élu dans un groupe avec le parti socialiste des travailleurs italiens lors des élections de 1948.

Vers la fin de sa vie, Calamandrei concentre ses efforts pour s'assurer d'une réelle mise en œuvre des points clefs de la Constitution, en particulier de l'existence effective de la

Cour constitutionnelle. Il était tout acquis à défendre la nouvelle légalité constitutionnelle. Il décède à Florence le 27 novembre 1956.

Ces éléments biographiques ne peuvent à eux seuls résumer un itinéraire intellectuel singulier et qui offre de précieuses balises pour nos temps politiques troublés. Le souci de l'intérêt général et de la légalité républicaine a constitué une pierre angulaire de sa pensée. Mais son combat s'est aussi attaché à lutter contre l'indifférence en politique et en faveur d'une solidarité humaine si soucieuse de défendre les mots des êtres humains contre les choses qui les asservissent.

### Le refus de l'indifférence en politique et la défense de la liberté

De sa lutte contre le fascisme à sa participation à l'élaboration de la Constitution italienne entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1948, Calamandrei a œuvré pour défendre non seulement une certaine idée de la liberté, mais aussi et surtout le souci de ne jamais se désintéresser de la vie politique.

Parmi la floraison de ses écrits, deux discours nous serviront de fil directeur, celui du 28 février 1954 et celui du 26 janvier 1955, tenus tous les deux à Milan et qui s'inscrivent dans une série de discours adressés à des étudiants.

Ces discours passés à la postérité témoignent du caractère vivant de la Constitution. Les articles qui la composent portent des valeurs et un certain esprit civique. C'est cela que veut montrer Piero Calamandrei. Cet ensemble est lié à une certaine idée de l'homme.

Le mal premier est l'indifférence qui laisse mourir ainsi l'esprit et la lettre de la Constitution : « *La Constitution n'est pas une machine qui, une fois mise en marche, avance d'elle-même. Une Constitution est un morceau de papier, je le laisse tomber et elle ne bouge pas. Pour qu'elle bouge, il faut y remettre de l'essence chaque jour, nous devons y mettre l'engagement, l'esprit, la volonté de tenir ses promesses. Pour cette raison, une des offenses que nous faisons à la Constitution est l'indifférence à la politique. C'est un peu une maladie des jeunes, l'indifférence en politique.* »

Ici, Calamandrei s'inscrit dans une tradition libérale dont nous pouvons repérer la belle expression chez Benjamin Constant ou Alexis de Tocqueville. Le premier dans son célèbre discours de 1819 sur « la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes », exprimait une inquiétude quant aux dérives de la liberté des Modernes, toute acquise à la sécurité et aux jouissances privées, elle pourrait conduire à une indifférence à l'égard de la vie politique. Tout comme Tocqueville qui dans *De la démocratie en*

*Amérique* exprime à son tour une inquiétude liée à l'individualisme qui pourrait par indifférence et désintéret pour la vie publique ouvrir la voie à un « despotisme doux ».

Calamandrei possède un sens du discours et, dans les passages de ce célèbre discours, il convoque une sorte de fable qui sert son propos pour montrer le coût de cette indifférence. Aux étudiants, il évoque avec humour l'histoire imaginaire de deux paysans italiens partis chercher fortune sous de meilleurs cieux. À bord d'une frêle embarcation, ils affrontent une mer de plus en plus hostile. Le modeste navire est menacé de tous les périls. L'un d'eux s'inquiète et demande au capitaine s'ils risquent de couler. Le capitaine indique que s'il n'y a pas amélioration, le péril devient plus grand. L'infortuné se précipite auprès de son ami Beppe et lui annonce un naufrage imminent. Ce dernier dormant à fond de cale, lui répond qu'il s'en fiche car ce n'est pas son bateau.

Calamandrei, après avoir conté l'histoire, indique : « *Voilà l'indifférence en politique.* » Je crois ici nécessaire d'offrir aux lecteurs contemporains ces extraits si pertinents et si actuels : « *C'est de l'indifférence à l'égard de la politique. C'est tellement beau, c'est tellement confortable : la liberté est là. Nous vivons en liberté, il y a autre chose à faire que de s'intéresser à la politique. Et je le sais aussi ! Le monde est si beau, il y a tant de belles choses à voir, à apprécier, ainsi qu'à traiter de politique. La politique n'est pas une chose agréable.*

*Mais la liberté, c'est comme l'air : on se rend compte de ce qu'elle vaut quand elle commence à manquer, quand on ressent ce sentiment d'asphyxie que les hommes de ma génération ressentent depuis vingt ans, et que je vous souhaite, jeunes gens, de ne jamais ressentir, et j'espère que vous ne vous surprendrez jamais à ressentir ce sentiment d'angoisse, parce que j'espère que vous réussirez à créer les conditions pour que vous n'ayez jamais à éprouver ce sentiment d'angoisse, en vous rappelant chaque jour que la liberté doit être veillée, en apportant sa propre contribution à la vie politique. »<sup>1</sup>*

Ces extraits sonnent aujourd'hui comme un rappel saisissant, une nécessité brûlante pour que jamais ne s'éteigne la flamme de la liberté. Nos sociétés semblent en apparence assises sur des libertés publiques solides, sur un État de droit protecteur et fiable. Pourtant nous voyons jour après jour combien notre démocratie se fissure, vacille lors des périodes d'exception comme l'épidémie de covid ou durant la brutale répression du mouvement des Gilets jaunes ou encore dans la multiplication des contrôles et de la surveillance que la société du tout numérique laisse organiser.

---

<sup>1</sup> Piero Calamandrei, « Discours sur la Constitution », Milan, 26 janvier 1955.

La démocratie fatigue, dépossédée de ses attributs au nom de l'idéologie de la gouvernance et particulièrement de la « *gouvernance par les nombres* », comme le dit Alain Supiot.

Le citoyen se détourne des institutions et les juge inefficace, corrompues, impuissantes. Les taux d'abstention grimpent, encore et encore. L'actuel président de la République est le président le plus mal élu de la République pourtant faisant fi de la faible légitimité qui est la sienne, son programme au service du capital contre le travail s'applique avec

brutalité, ignorant les corps intermédiaires. Il faut encore entendre le juriste florentin marteler son message humaniste : « *La Constitution, voyez-vous, c'est l'affirmation écrite dans ces articles, qui du point de vue littéraire ne sont pas beaux,*

**« *La liberté, c'est comme l'air : on se rend compte de ce qu'elle vaut quand elle commence à manquer, quand on ressent ce sentiment d'asphyxie que les hommes de ma génération ressentent depuis vingt ans, et que je vous souhaite, jeunes gens, de ne jamais ressentir* » (P. Calamandrei)**

*mais c'est l'affirmation solennelle de la solidarité sociale, de la solidarité humaine, du destin commun, que si elle va au fond, elle va au fond pour tout ce navire. C'est la charte de sa propre liberté, la charte pour chacun de nous de sa propre dignité en tant qu'êtres humains<sup>2</sup>. »*

Alors oui les mots de Calamandrei sont ceux de nos temps inquiets et pas seulement ceux d'un homme marqué par le fascisme italien et la fragile reconstruction de son pays à l'ombre inquiétante de la Guerre froide. La liberté c'est comme l'air nous dit le juriste florentin, et ce n'est pas seulement ce dernier qui est pollué, mais c'est la liberté qui suffoque parfois et nous avec elle.

Calamandrei ne fait pas de la Constitution un assemblage savant d'articles qui organisent les pouvoirs, elle se veut bien plus que cela. C'est là que nous retrouvons un Calamandrei plus poète, plus littéraire, car le juriste était aussi écrivain : « *Maintenant, voyez-vous, je n'ai plus grand-chose à vous dire, dans cette Constitution, que vous entendrez commenter dans les prochaines conférences, il y a en elle toute notre histoire, tout notre passé. Tous nos chagrins, tous nos malheurs, toutes nos gloires ont coulé ici, dans ces articles. Et si vous savez comprendre, derrière ces articles, vous pouvez entendre des voix lointaines.* »<sup>3</sup>

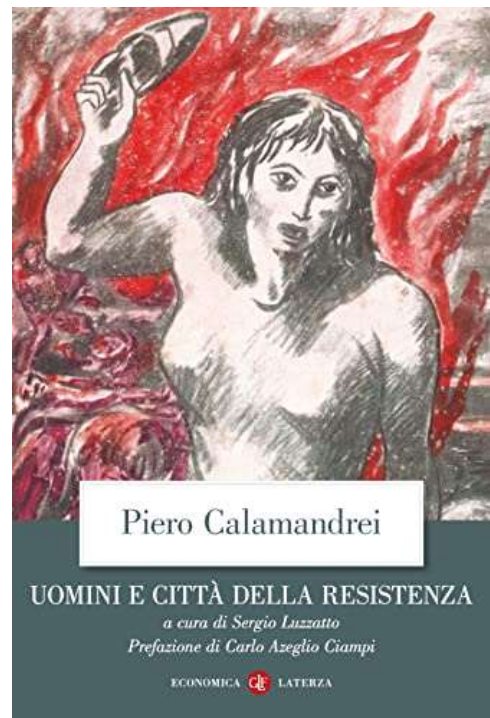
---

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

Ici Calamandrei avec force et émotion nous dit combien une Constitution est une histoire tragique, celle des heures difficiles où il fallait à la fois combattre le fascisme et réaffirmer un socle d'idées, de valeurs, de principes pour rendre demain possible, pour espérer avec force et non sans inquiétude, faire advenir une liberté nouvelle.

Écoutons-le encore une fois : « *Quand je lis dans l'art. 2, "l'accomplissement des devoirs obligatoires de solidarité politique, économique et sociale", ou quand je lis, à l'art. 11, "L'Italie répudie la guerre comme instrument d'offense à la liberté des autres peuples", la patrie italienne au milieu des hautes patries : mais c'est Mazzini. Ou quand je lis, dans l'art. 8, "toutes les confessions religieuses sont également libres devant la loi", mais c'est Cavour. Ou quand je lis, dans l'art. 5, "la République une et indivisible reconnaît et promeut l'autonomie locale", mais c'est Cattaneo. Ou quand, dans l'art. 52, j'ai lu, à propos des forces armées, que "l'organisation des forces armées est influencée par l'esprit démocratique de la République", une armée du peuple, mais c'est Garibaldi. Et quand je lis, dans l'art. 27, "la peine de mort n'est pas admise", mais c'est là, ô étudiants milanaïsi, Beccaria. De grandes voix au loin, de grands noms au loin. Mais il y a aussi des noms humbles, des voix récentes. Que de sang et que de douleur pour arriver à cette Constitution ! Derrière chaque article de cette Constitution, ô jeunes, vous devez voir des jeunes comme vous, qui sont tombés en combattant, fusillés, pendus, torturés, morts de faim dans les camps de concentration, qui sont morts en Russie, qui sont morts en Afrique, qui sont morts dans les rues de Milan, dans les rues de Florence, qui ont donné leur vie pour que la liberté et la justice soient écrites sur ce papier. »<sup>4</sup>*



Ce sont ces voix lointaines qui parlent encore à cette jeunesse d'alors, mais qui nous parlent encore et nous disent non sans effroi le prix qu'elles ont payé pour rendre la liberté encore possible.

Dans un autre discours du 28 février 1954, Calamandrei déclare « *que les morts n'ont pas à considérer leur fin comme une conclusion et comme un point d'arrivée mais*

<sup>4</sup> Ibid.

*plutôt comme un point de départ, comme une promesse qui devait indiquer aux survivants un chemin vers l'avenir*»<sup>5</sup>.

Plus loin dans ce vibrant discours, Calamandrei offre une définition de l'antifascisme qui résonne jusqu'à nous : « *L'antifascisme signifie la Résistance de la personne humaine qui refusait de devenir une chose et voulait rester une personne, et voulait que tous les hommes demeurent des personnes et sentait qu'il suffisait d'offenser un homme dans sa dignité de personne pour qu'au même moment dans toutes les autres personnes se sent humiliée et blessée cette même dignité.* »<sup>6</sup>

Les deux discours se font écho et témoignent du puissant humanisme de Calamandrei. L'auteur fait preuve d'une sensibilité partagée que l'on retrouve exprimée chez Camus dans la vibrante conférence « La crise de l'Homme », prononcée aux États-Unis dans les lendemains de la Seconde Guerre mondiale : « *Cette génération pense, en somme, que celui qui espère en la condition humaine est un fou et que celui qui désespère des événements est un lâche. Elle refuse les explications absolues et le règne des philosophies politiques, mais elle veut affirmer l'homme dans sa chair et dans son effort de liberté. Elle ne croit pas qu'il soit possible de réaliser le bonheur et la satisfaction universelle, mais elle croit possible de diminuer la douleur des hommes. C'est parce que le monde est malheureux dans son essence, que nous devons faire quelque chose pour le bonheur, c'est parce qu'il est injuste que nous devons œuvrer pour la justice ; c'est parce qu'il est absurde enfin que nous devons lui donner ses raisons.* »<sup>7</sup>

Sans se livrer à des parallèles infondés ou périlleux, ce risque de chosification de la personne exprimé avec inquiétude chez Calamandrei ne se résume pas à l'épisode fasciste. À l'heure du capitalisme tardif et financiarisé qui est le nôtre, ce risque réapparaît, l'individu est broyé par une logique économique qui le chosifie, le marchandise. Le souci de la justice sociale s'efface au profit d'une prétendue efficacité économique exprimée dans le préoccupant impératif de compétitivité.

Pourtant c'est la défense des êtres humains en proie à leur destin qu'il faut préserver et tenir loin d'eux tout ce qui broie et casse. Camus encore une fois vient en renfort des mots et préoccupations de Calamandrei : « *Nous sommes quelques-uns en Europe à unir ainsi une vue pessimiste du monde et un profond optimisme en l'homme. Nous*

---

<sup>5</sup> Piero Calamandrei, *Uomini e città della Resistenza*, Economica Laterza, Bari, 2023, p. 10.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Albert Camus, « La crise de l'homme », conférence donnée au McMillin Theater de l'université de Columbia (New-York), 28 mars 1946.

*ne prétendons pas échapper à l'Histoire, car nous sommes dans l'Histoire. Nous prétendons seulement lutter dans l'Histoire pour préserver de l'Histoire cette part de l'Homme qui ne lui appartient pas. Je crois que je puis bien le dire. Nous refuserons toujours d'adorer l'événement, le fait, la richesse, la puissance, l'Histoire comme elle se fait et le monde comme il va. Nous voulons voir la condition humaine comme elle est. Et ce qu'elle est, nous le savons. C'est cette condition terrible qui demande des tombereaux de sang et des siècles d'histoire pour aboutir à une modification imperceptible dans le destin des hommes »<sup>8</sup>.*

Calamandrei dans son commentaire de la Constitution qu'il défend, vient à son tour dialoguer avec l'Histoire et les tragédies qui l'accompagnent pour défendre cet être humain en proie à son destin. Elle est née dans les violences qu'exercèrent les forces fascistes sur ceux qui voulurent se dresser contre elles : *« Si vous voulez aller en pèlerinage sur le lieu où est née notre Constitution, allez dans les montagnes où les partisans sont tombés, dans les prisons où ils ont été emprisonnés, dans les champs où ils ont été pendus. Là où un Italien est mort pour racheter la liberté et la dignité, allez-y, jeunes, avec vos pensées, car c'est là qu'est née notre Constitution. »<sup>9</sup>*

**Ce juriste florentin s'inscrit dans un bel humanisme vigilant, présent, attentif au monde, toujours prêt à se jeter dans de nouvelles batailles avec la fougue de l'esprit et la beauté de quelques principes.**

Ce juriste florentin s'inscrit dans un bel humanisme vigilant, présent, attentif au monde, toujours prêt à se jeter dans de nouvelles batailles avec la fougue de l'esprit et la beauté de quelques principes. Mais l'homme n'est pas seulement pétri d'idées, de valeurs pour tenir debout, la flamme, l'inspiration, le courage se trouvent parfois aussi ailleurs. Et chez Calamandrei, c'est sa Toscane natale qui est le lieu et le centre de tout. Il a écrit sur sa ville d'origine, Florence. Dans un écrit né pendant la guerre, *Inventaire d'une maison de campagne*, on trouve quelques explications au caractère et aux convictions de l'homme. Comme le dit joliment Jana Mraskova : *« L'Inventaire, qui permet à l'écrivain de retrouver son "propre alphabet" — un langage personnel qui recueille le sens d'une existence individuelle et exprime l'authenticité d'une voix humaine singulière —, peut être lu en même temps comme un chef-d'œuvre de la résistance culturelle antifasciste en Toscane, un texte où l'auteur encode un message urgent, civique et collectif. De même que l'œuvre de poésie antifasciste antérieure,*

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> « Discours sur la Constitution », *op. cit.*

*publiée dans l'Italie fasciste de 1935, Éloge des juges écrit par un avocat la poétique de l'Inventaire appartient à ce que le critique littéraire Luigi Russo, ami de Calamandrei, décrivait comme "le langage interlinéaire antifasciste" langage que Calamandrei lui-même définissait comme "cette littérature antifasciste allusive", où le refus du régime s'écrivait non pas dans les lignes, mais entre les lignes : non dans ce qui était dit, mais dans ce qui était tu. »<sup>10</sup>*

La lumière infinie des paysages algériens pour Camus, la Toscane pour Calamandrei sont les lieux et la source où tout a commencé. Ce sont parfois les premières images sur lesquelles le regard se porte qui forgent un caractère dans un mélange surprenant d'idées et de sensations. À jamais Camus demeure l'homme de Tipasa et Piero Calamandrei pour toujours reste cette figure toscane.

**Frédéric Farah**

---

<sup>10</sup> Jana Mraskova, « "Le langage de la liberté" de Piero Calamandrei », *Conférence*, n° 29, 2009, pp. 497-549.



## Poésie

### Dorion et la réinvention de la poésie amoureuse

Après le succès de *Mes forêts*, son recueil au programme du baccalauréat 2024, la poétesse québécoise Hélène Dorion nous enchante avec *Cœurs, comme livres d'amour*, renouant avec la tradition des grandes amoureuses.

Hélène Dorion ou l'art de renouveler un genre maintes fois remâché et surtout soumis au risque de l'engluement mièvre : la poésie amoureuse.

Dans *Cœurs, comme livres d'amour*, paru chez Bruno Doucey, la poétesse québécoise aborde la question de l'amour sous un angle original, celui de l'organe « cœur », où la tradition romantique place

le sentiment amoureux. Peu importe que la réalité biologique soit autre. En effet, on sait que ce que nous appelons amour apparaît lorsque le cerveau est inondé de phényléthylamine, laquelle permet la libération des neurotransmetteurs comme la dopamine, la norepinephrine et l'oxytocine.

Mais c'est bien au cœur que la plupart des humains se sentent touchés quand ils aiment et sont aimés. Ce cœur,

*« pour dire l'origine :*

*Le lien*

*L'accord de l'esprit et du sentiment*

*Dire le fond ou la voie*

*Le cœur du cyclone, ou des mots*

*Cœur pour toucher le centre, dire ce qui demeure. »*

Comme dans son précédent recueil *Mes forêts*, qui pouvait être appréhendé au sens littéral (une ode aux bois et aux

forêts) et philosophique (une approche sur ses propres parts d'ombre et ses blessures), Dorion use allégrement du champs lexical de la nature, et en particulier des quatre éléments. L'amour ressenti pour autrui devient ainsi partie intégrante d'un grand cosmos. Il s'incorpore au monde et donne à ce dernier une coloration plus intense, une identité particulière :

*« Tu m'as donné ce monde, ce monde qui ne cesse »,* écrit-elle. Et de renchérir : *« Ce matin, le vent enlace la maison, étreint les arbres comme m'étreint ton silence. »*

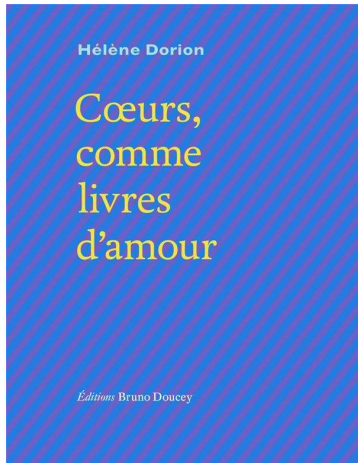
Aimer est également un moyen de donner sens aux mots, à la parole car aucune langue ne peut résister à la solitude d'un être. Aucune langue ne survit sans un interlocuteur :

*« Tu ravives chaque mot comme un naufragé. Tu*

*regardes, par-delà la rive, entends souffler, crois-tu, l'éternité. »*

Si l'amour a bien des velléités d'absolu et d'éternité, alors il est sans aucun doute, comme le pense le poète Jean-Pierre Siméon, une « *lampe levée dans la tempête* » et plus largement tout « *ce qui subsiste de la vie* ».

◆ E.M.



**Ref. :** Hélène Dorion, *Cœurs, comme livres d'amour* (Éd. Bruno Doucey, 86 pages).

## Littérature

### Une histoire d'Europe déglinguée

**Dans une autofiction joliment écrite, David Le Bailly dévoile sa relation**

**avec sa grand-mère, qui l'a éduqué et qui s'est suicidée pratiquement sous ses yeux lorsqu'il entrait dans l'adolescence. Cet événement ouvre un récit riche en mystères, dans lequel plane l'ombre d'un cacique du régime franquiste. Un livre dont les personnages peuvent avoir plusieurs identités, sinon plusieurs vies, et beaucoup d'ambitions contrariées.**

C'est l'histoire d'une ascension sociale, qui commence dans les bas-fonds napolitains, puis d'une stagnation physique et intellectuelle dans les beaux quartiers parisiens, et c'est surtout, littéralement, l'histoire d'une chute. C'est même sur cet événement que s'ouvre le livre. Adolescent, le narrateur David voit sa grand-mère Pià Nerina, qui l'a éduqué, se jeter par une fenêtre de leur appartement. Elle laisse David seul avec une mère rongée par la flemme, la misanthropie et le mal de

vivre. Mais « la vie d'après », celle de David et sa mère privés de la présence bienveillante de la grand-mère, est finalement peu abordée dans l'ouvrage. Ce qui compte, c'est l'histoire de cette Pià Nerina, son parcours de Naples à Paris, dont le narrateur ne possède que des fragments nimbés de mystère, parfois sous la forme de portraits photographiques dont quelques têtes ont été grattées ici et là.

Un prénom, désigné dans le roman comme « Pyrrhus », revient parfois dans les conversations familiales. Pour savoir qui est Pyrrhus, le lecteur doit lui-même suivre un jeu de piste ourdi par l'auteur, qui n'emploie jamais de véritable nom propre. Alors, on cherchera le dirigeant catalan de « La Firme » espagnole qui fabrique des avions et des voitures de luxe avant-guerre, celui qui prend les commandes de « La Grande ville » de Catalogne après la victoire franquiste. Voilà qui est Pyrrhus, le

premier maire de la métropole catalane sous Franco. Et Pià Nerina est probablement sa maîtresse parisienne. L'appartement dans les beaux quartiers parisiens, le train de vie confortable, c'est sans doute lui. Le père de la fille de Pià Nerina, c'est peut-être lui aussi. Mais comment savoir, puisque cette fille porte le nom d'un autre catalan, un pauvre, avec lequel Pià Nerina semble avoir contracté un mariage blanc ? Le narrateur mène son enquête à coup d'hypothèses, en dépit des non-dits, des preuves manquantes et des documents mutilés.

### *L'ascension sociale par le mariage*

L'hôtel de la Folie n'est pas qu'une métaphore pour désigner l'appartement parisien où grandit David entre une mère à la dérive et une grand-mère épuisée. C'est aussi le vrai nom, en tout cas dans le roman, du modeste hôtel que les parents de Pià Nerina tenaient à Naples au début

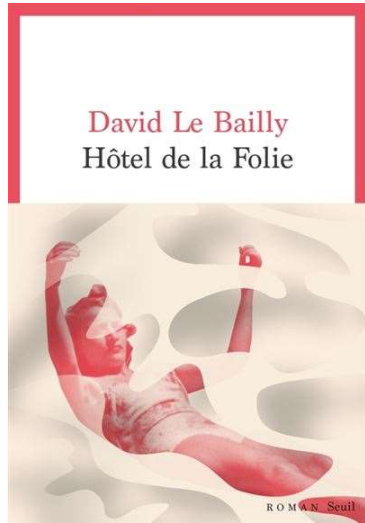
du siècle. On imagine la force de caractère qu'il a fallu à la jeune Pià Nerina pour quitter sa famille de juifs napolitains vivant dans un hôtel bas de gamme au nom français improbable, et apparaître comme par enchantement dans l'un des événements mondains les plus courus de la Belle époque à Paris.

Sur les photos, qui s'affichent d'ailleurs dans le livre, Pià Nerina est une belle femme. Mondaine, demi-mondaine ? On ne sait pas trop, mais elle a longtemps habité dans un hôtel à Paris (déjà), a épousé un mari fantôme et fréquenté plus ou moins clandestinement l'un des plus puissants industriels d'Europe. Pas exactement la vie d'une grande bourgeoise.

Si le personnage de Pià Nerina intrigue, sa fille Victoria, la mère du narrateur, se révèle également fascinante et il est d'ailleurs dommage qu'elle ne soit développée que sur le tard. Femme splendide que sa mère rêve

de voir épouser un beau parti, Victoria se prend au jeu et ambitionne de poursuivre son ascension sociale par le mariage. Las, sa vie sentimentale est chaotique, notamment à cause d'un caractère compliqué. Elle accouche d'un fils, David, non reconnu par son père et qui change plusieurs fois de nom de famille pendant les premières années de sa vie, quasiment au gré des caprices de sa mère et sa grand-mère. Ce livre et cette famille semblent décidément pris dans un tourbillon des identités, qui n'est pas sans alimenter la folie de Victoria. Surtout, cette dernière digère très mal ses unions impossibles et ses mariages inaccessibles, qui apparaissent comme les miroirs déformants et grossissants des ambitions manquées de sa mère. *Hôtel de la Folie* est aussi, et peut-être surtout, l'histoire de deux femmes enfermées dans un schéma patriarcal, car c'est bien de cela qu'il s'agit : le mariage de prestige vu

comme un idéal à atteindre pour les femmes ; en réalité un mirage qui aura usé, tourmenté et détruit la mère et la grand-mère de l'auteur. ♦ **Pierre Bonnay**



**Réf. :** David Le Bailly, *L'Hôtel de la Folie* (Seuil, coll. « Cadre rouge », 2023, 208 pages).

## Musique

**RE-201 de Molécule : nouveau territoire, nouvelle réussite**

**Sorti en octobre 2023, l'album RE-201 marque une nouvelle étape dans la carrière de Molécule. Le compositeur français**

**y associe dub et french house dans une atmosphère solaire et dansante, et toujours aussi exigeante. Nous sommes transportés, mais dans l'espace ou dans le temps ? Peut-être les deux ?**

Nous étions prévenus avec la sortie des deux premiers singles : *Music*, avec la voix de Jah Thomas, et *Creation*, avec celle de Prince Alla. L'album complet, sorti le 6 octobre dernier, nous le confirme. Molécule, alias Romain de la Haye, a encore changé de style, et encore une fois, convainc à la première écoute. D'abord musicien dub avec les brillants *Part of You* (2006) et *Climax* (2009), puis sculpteur de techno sombre avec les EP *Virages* et *Orages* (2012) devenu compositeur de l'extrême à bord d'un chalutier (*60°43' Nord*) ou au pôle nord (-22,7°C), de la Haye est à l'aise dans toutes ses aventures musicales. Mieux que cela : il se sert de chaque étape pour épaissir la profondeur

de ses compositions : chaque époque transpire sur les suivantes. Cette fois-ci, *RE-201*, produit entre Kingston et Paris, associe merveilleusement la dub qu'il a bien connue, et la *french house* qu'il a parfois caressée sans vraiment s'y consacrer. Jusqu'à maintenant.

Avec Molécule, chaque album, bien que différent de tous les autres, laisse le même mot sur le bout des lèvres : voyage. Cette fois-ci, c'est aussi dans le temps que le magicien électronique nous invite à nous égarer. D'une part, le caractère sonore bien trempé nous renvoie immédiatement à nos bons souvenirs de la fin des années 1990, ce que le casting des collaborations ne fait que confirmer : Boombass, DJ Falcon, Etienne de Crécy, mais aussi ses acolytes Julien Delfaud au mixage, Alex Gopher au mastering, et H5 pour la pochette. D'autre part, il est question d'un voyage dans le passé du musicien lui-même. Ses

débuts dans le dub, caressés avec quelques titres de *60° 43' Nord*, transparent clairement sur cet opus qui parvient brillamment à l'associer avec la *french house* dont on le savait capable, et pour laquelle la présence de l'équipe citée précédemment sonne comme une validation. La contribution d'H5 permet d'asseoir définitivement la conquête de la *french house* par notre explorateur sonore : la pochette est sobre, représentant un dossier sur le système d'exploitation des iMac, à l'arrière-plan d'un bleu numérique brut. La simplicité alliée à l'efficacité qui a permis à la techno française de conquérir le monde.

Ce virage *french house*, l'artiste nous y avait un petit peu préparé avec l'EP *Nazaré*, sorti en 2020 sur un label qui ne trompe pas : Ed Banger Records. Un moment solaire qui avait obligé le prince de la techno sombre à rompre

avec ses atmosphères inquiétantes et ses expériences extrêmes. Mais alors que cet EP maintenait le son novateur du globe-trotter musical, *RE-201* est ancré dans la house jusque dans le mixage. Les textures synthétiques, toujours aussi-riches que dans les albums précédents, y sont compressées avec un rendu conforme aux *Super Discount* et autres *Homework*, comme dans un *dirty-six dirty* (surnom satirique du compresseur Alesis 3630, connu pour mélanger les sonorités) un peu usé. Le verdict est clair : Molécule n'a rien perdu de sa capacité à se renouveler en gardant un pied sur ses terres. Le sens même de la Nature, qui suscite continuellement la nouveauté à partir des éléments périodiques présents depuis la nuit des temps ?

Impossible d'évoquer le projet musical de Romain de la Haye sans rappeler son goût pour la *field recording*. *RE-201*

n'échappe pas à la règle, puisque les ambiances sonores entremêlent chaque morceau, que l'on n'oublie de suivre et de compter à la première écoute. Ce procédé, qui annonce par ailleurs les éléments mélodiques de certains morceaux suivants, contribue à l'unité de l'opus, déjà très homogène sur le plan stylistique, peut-être trop. Nous ne voyons d'ailleurs pas de grand intérêt à décrire l'état d'esprit des titres un à un. Une cohérence qui trouve toute sa raison d'être lors des concerts que Molécule donne depuis septembre. De très bons moments en perspective ! ♦ **Aloïs Lang-Rousseau**



**Ref. :** Molécule, *RE-201* (Mille Feuilles Records), 2023.

## Le vrai *come-back* de Cat Stevens

**Il est des sorties musicales rafraîchissantes, quand bien même leur auteur appartient à une génération ô combien glorieuse mais en voie de disparition. *King of a Land* est de celles-là. Ce n'est pas seulement un nouvel album de Cat Stevens, c'est un retour au raffinement mélodique qui fit le succès de ses chefs-d'œuvre passés.**

Depuis six ans, il poursuit son œuvre sous son nom de naissance, auquel son identité post-conversion à la religion musulmane, « Yusuf », demeure accolée. La parution de l'album *The Laughing Apple* en 2017 avait rassuré sur la capacité de l'auteur de *Wild World* et de *Lady d'Arbanville* à produire à nouveau de la *pop music*, tout juste revenu d'une longue incursion dans le domaine des odes religieuses. Par la suite, en

2020, il avait proposé un réenregistrement de son album mythique *Tea for the Tillerman* sorti un demi-siècle auparavant. Par bonheur plus inspiré qu'un George Harrison délivrant – on s'en souvient – une version 2000 poussive de *My Sweet Lord*, Stevens avait relevé le défi avec honneur. Exercice périlleux puisque voué à un résultat fatalement en-deçà du disque original, considéré comme son meilleur à ce jour. Restait donc à revenir au top niveau à travers de nouvelles chansons, autant que faire se peut. L'objectif est rempli avec la parution, en juin 2023, de ce *King of a Land* enchanteur.

### *Douze titre, un sans-faute*

Les cuivres de *Train on the Hill*, en ouverture de l'album, révèlent en toute légèreté ce que seront les couleurs de l'album : les paroles trempent dans une poésie matinée de piété pacifiste, la délicatesse des

mélodies s'accorde avec une production passagèrement grandiloquente. Quand se posent sur cet ensemble la voix de Stevens, inaltérée malgré l'âge, et le son de sa vieille guitare acoustique, c'est tout un folklore qui renaît en quelques notes pour venir ensuite se déployer, en des tonalités semblables, sur le deuxième morceau, qui offre son titre à l'album. Suit l'électrisé *Pagan run*, qui accroche l'oreille pour ne plus la lâcher. L'écoute des neuf titres restants se poursuit alors avec le plaisir d'un déjeuner gastronomique. Aucune pièce de mauvais goût mais des mets fins à se mettre sous la dent. Il n'est pas exagéré de voir dans l'énergique *All Nights, All Days*, l'enlevé *Another Night in the Rain* ou le si doux *Son of Mary* – quand Yusuf Islam et son mysticisme se rappellent à notre bon souvenir – les dignes héritiers des plus grandes chansons de Cat Stevens, celles qui ont fait de *Mona Bone Jakon* (1970),

*Tea for the Tillerman* (1970) et *Teaser and the Firecat* (1971) ses albums de référence. Si rien, dans *King of a Land*, ne surprend ni ne révolutionne, rien n'est pourtant à jeter.

*Pas de secret  
ni de miracle*

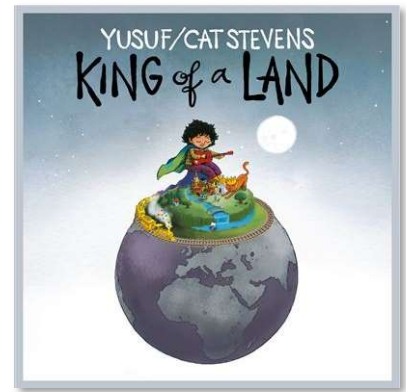
Seul un excès d'enthousiasme par trop nostalgique conduirait à écrire que Cat Stevens, tel un magicien, accomplit ici un miracle musical. Il n'y a pas davantage de prestidigitation que de grâce divine, tout respect gardé envers la foi chevillée au corps de l'intéressé. La réussite de l'album – cela crève les tympans – est le fruit du travail bien fait.

Le soin méticuleux que leur auteur emploie à l'écriture et l'interprétation, avec pour noble vocation d'émouvoir un public, relève de l'évidence à l'écoute de *Things* et plus encore de ce qui est sans doute le sommet du disque,

l'enchaînement de *Highness*, fort de ses chœurs gospel, et de la poignante ballade *The Boy Who Knows How to Climb the Walls*.

On a beau faire les meilleures soupes dans les plus vieux pots, comme le veut l'adage, il est aujourd'hui improbable qu'un géant des années soixante-dix produise un *hit*, au sens commercial du terme, tout Dylan, tout Springsteen ou tout Stevens qu'il soit. C'est ainsi que ce disque, en dépit de bonnes critiques méritées, s'inscrit dans une niche musicale qui enchante l'aficionados mais à côté de laquelle passe le grand public.

On aurait pu légitimement le craindre plan-plan ou autoparodique ; or, *King of a Land* sonne comme l'authentique retour aux sources de Yusuf/Cat Stevens, que le génie musical n'a jamais abandonné. ♦ P.H. P.



**Ref. :** Yusuf/Cat Stevens, *King of a Land* (Cat-o-Log Records/BMG), 2023.

## Cinéma

### Le candidat qui mentait juste

**C'est l'une des sorties françaises les plus attendues de l'automne. Le nouveau film d'Albert Dupontel, *Second tour*, plonge le spectateur dans les coulisses d'une campagne électorale hors-normes. Cette comédie loufoque, agréable mais un peu prévisible, n'est cependant pas dépourvue de messages.**

Dans ce conte politique à la sauce Dupontel, s'échiner à trouver à tout prix des ressemblances

avec la vie publique hexagonale serait oiseux. Là n'est pas le sujet. Incarné par le réalisateur lui-même, Pierre-Henry Mercier, candidat du camp libéral favori de la présidentielle et coqueluche des médias, n'est pas un avatar surjoué d'Emmanuel Macron. Au-delà de la campagne de cette nouvelle star du pouvoir, le reste du paysage politique est placé hors-champ. Seule la séquence du débat de second tour, face à un adversaire appartenant manifestement à l'extrême droite, lève à peine le voile sur la bataille des idées qu'implique en principe tout affrontement politique. Albert Dupontel axe son narratif sur le « mécénat » politique et ses conséquences démocratiques. En cela, l'idée originale est excellente. Mercier, héritier d'une riche famille d'industriels, est le parfait représentant d'une oligarchie qui contrôle jusqu'aux médias.

Dans *Second tour*, la rédaction d'une chaîne d'information continue ressemble à la direction d'une entreprise comme les autres, avec son management toxique et ses journalistes réduits à de simples exécutants auxquels les questions pré-écrites des interviews sont imposées... Dans la dernière ligne droite de la campagne, Mlle Pove (Cécile de France), reporter placardisée, et son collaborateur caméraman Gus (Nicolas Marié), sont chargés de suivre le candidat Mercier. Mais certains détails observés dans l'environnement du prétendant mettent la puce à l'oreille de Mademoiselle Pove : celui-ci ne dit pas tout. Mais que dissimule-t-il à ses électeurs et ses soutiens ? Prenant l'exact contre-pied de la figure politique ordinaire de « la vraie vie », Dupontel modèle un personnage d'homme du peuple maquillé en ami des élites financières. Dans ses discours, Mercier est un

libéral classique, qui prône la valeur du travail et du mérite, acte le désengagement de l'État et entend orienter son programme au service des grandes entreprises. Dans ses intentions, il en est tout autrement... S'il conquiert le pouvoir, il trahira ceux qui financent sa campagne pour mettre en place une politique de rupture, sociale et écologique. Mais Mademoiselle Pove et Gus ne sont pas au bout de leurs surprises. Ils découvrent, au fil de leur enquête, que l'histoire familiale de Mercier est loin du récit complaisamment construit par une presse érigée en promotrice du candidat.

Le film fourmille de bonnes idées et sa dimension comique se loge essentiellement dans la qualité des interprétations, en particulier celle de Nicolas Marié, touchant et hilarant compagnon d'aventure de la journaliste Pove. Le scénario s'égare

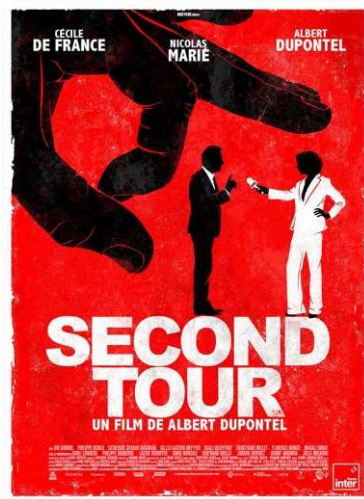
pourtant à maintes reprises, par excès de zèle peut-être – Dupontel a voulu raconter trop de choses, trop d'histoires différentes en une seule – mais certainement davantage pour agrémenter un récit qui aurait pu devenir trop sérieux. Malgré tout, la satire se trouve vite dépassée par une impression tenace de désenchantement. La fable de Pierre-Henry Mercier est trop rocambolesque pour nous inciter à croire au changement politique, à l'avènement d'un candidat qui tournera le dos non à ses millions d'électeurs mais aux nantis qui ont cru voir en lui le protecteur de leurs intérêts. Au cinéma comme dans la réalité, on ne renverse pas aussi facilement l'ordre établi. Et c'est ainsi que *Second tour* semble même, un détour d'un rebondissement, basculer dans le thriller. Mercier devient l'homme à abattre quand une partie des hommes chargés de sa protection, lucides sur les

intentions réelles du candidat, se muent en porte-flingues de ceux qui veulent à tout prix lui barrer la route de l'Élysée.

Avec *Second tour*, Albert Dupontel ne réalise pas un film sur le pouvoir politique ni même sur le pouvoir médiatique, qui ne sont respectivement que les bras normatifs et promotionnels de puissances qui les dépassent. Il dénonce grossièrement, par le gag et l'excès, l'emprise inextricable du monde de l'argent sur le fonctionnement de la démocratie. ♦ P.-H.P.

Berroyer. Sorti le 25 octobre 2023.

---



**Réf. :** *Second tour* (2023). Film français réalisé par Albert Dupontel. Avec Cécile de France, Albert Dupontel, Nicolas Marié, Jackie



### *L'affaire Onclusive : un cocktail de low-cost et d'intelligence artificielle (pré)vu de l'intérieur*

Le 13 septembre 2023, l'entreprise de veille médiatique Onclusive, ex-Kantar Media, annonçait licencier des services entiers, plus de 200 collaborateurs, pour reconfigurer ses méthodes de production autour de l'intelligence artificielle (IA).

Un coup de semonce très inquiétant pour l'ensemble du monde du travail, à l'heure où l'IA se montre capable d'effectuer des tâches complexes. Il faut cependant savoir que l'entreprise s'inscrit depuis longtemps dans un modèle économique à bas coût, le fameux *low cost*, qui existe aussi dans l'univers *business to business*, où le terme est néanmoins proscrit. L'un de nos collaborateurs a connu les premiers pas de l'IA au sein même de Kantar Media.

**I**l est 11 heures lorsque je quitte les bureaux de Kantar Media dans cette atmosphère de grande improvisation et de déroute que connaissent tant d'entreprises, ce jour-là. Nous sommes le 17 mars 2020, le confinement exigé par le Covid-19 commencera dans une heure. Tout mon service surmonte sa stupeur pour improviser les conditions du télétravail, modalité qui nous était encore refusée quelques semaines plus tôt, pendant les grandes grèves des transports. Quelle ironie. Mais ce télétravail, je ne le pratiquerai pas, puisque je quitte définitivement l'entreprise, ce 17 mars. Mon départ était prévu et le confinement tombe comme une coïncidence un peu burlesque. Le relatif vide des bureaux et la fébrilité des collègues encore présents m'imposent une sortie sans cérémonie, presque en catimini. Au moment où je quitte mon poste, un témoin dit en riant : « *Tes adieux, on dirait un sketch des Monty Python* ».

J'ai travaillé environ une décennie pour Kantar Média, entreprise notamment spécialisée dans la veille médiatique. C'est un domaine peu connu. Pour l'éclairer, disons que tout ce qui est dit ou écrit dans les médias est consigné, puis transmis aux clients qui souhaitent contrôler leur image de marque, maîtriser leur communication interne ou externe, et observer la situation des concurrents. Mon départ intervient à un moment assez particulier, et pas seulement en raison du Covid. Évolution technologique, stratégie *low cost* approfondie, mouvements capitalistiques autour de la

maison-mère : vers 2019-2020, des changements s'opèrent à différents niveaux et ébauchent un avenir très incertain pour les salariés.

### **Premium : une pantoufle de vair qui nous chaussait mai**

J'officialiais au sein d'une petite équipe d'une dizaine de personnes, dédiée aux grands comptes. Nos principaux clients étaient d'importants ministères qui nous confiaient l'alimentation de leur site Intranet. Ce n'était pas une responsabilité négligeable,

surtout pendant les veilles de crise dont l'ampleur médiatique grandissait à mesure que croissait l'importance des chaînes d'information. Guerres, soldats tués, grands procès, manifestations et attentats accéléraient

brutalement notre rythme de travail ; les soubresauts de l'actualité étaient nombreux et soudains. C'était le charme du métier, mais c'était une anomalie dans une entreprise qui considérait l'information, surtout audiovisuelle, comme un flux à revendre à une ribambelle de clients, sans fioriture et à bas prix, dans un processus relevant du taylorisme en col blanc.

Ce qui a permis la création de cette équipe « grands comptes », appelée en réalité « pôle premium » dans un affreux franglais commercial, fut un rachat. Celui d'une start-up nommée Press Index, qui possédait un portefeuille de clients particulièrement choyés. Pour respecter les contrats déjà engagés par sa nouvelle filiale, il a fallu que Kantar Media s'adapte à cette clientèle exigeante. Notre équipe fut donc mise en place, accompagnée d'ambitieux discours de développement. Las, nos prestations haut de gamme « à la Press Index » ne furent presque pas vendues à de nouveaux clients. Pire, nos postes étaient mal échelonnés (nous, donneurs d'ordre, étions moins hauts dans l'échelle hiérarchique que les receveurs...), nos salaires restaient bas, et même plus bas que ceux d'employés moins qualifiés mais à plus haut rendement. C'est dire à quel point ce « pôle premium » s'inscrivait de guingois dans la culture de l'entreprise.

**Pour respecter les contrats déjà engagés par sa nouvelle filiale, il a fallu que Kantar Media s'adapte à une clientèle exigeante.**

**Notre équipe fut donc mise en place, accompagnée d'ambitieux discours de développement. Las, nos prestations haut de gamme ne furent presque pas vendues à de nouveaux clients.**

## Le robot plutôt que le haut de gamme

Dans cette firme obstinément tournée vers une stratégie *low cost*, je finissais par ne plus me sentir à l'aise. J'y projetais d'autant moins mon propre avenir qu'en 2019, la maison-mère britannique, le groupe Kantar, annonçait fièrement son propre rachat par un fonds spéculatif, Bain Capital, ce qui laissait penser que nous avions cessé d'évoluer dans un environnement à peu près stable. Les mails des dirigeants, anciens et nouveaux, ne nous aidaient pas à appréhender l'avenir de nos métiers, d'autant moins qu'au sein de la galaxie Bain Capital, nous étions désormais une société sœur de... Domino's Pizza.

Ce qui m'inquiétait encore davantage, à cette époque, est que notre service peaufinait un premier logiciel d'intelligence artificielle, au sens assez large du terme. Ce « voice to



text » supposé déchiffrer la voix humaine, était vanté comme l'arme futuriste des chargés de veille, qui jouiraient alors d'une productivité puissante et d'une possibilité de grand bond en avant qualitatif. En réalité, le logiciel fut adjoint à un dispositif

grandement robotisé. À notre grande surprise, mes proches collègues du « pôle premium » et moi-même vîmes notre activité ramenée aux plus bas standards de l'entreprise. Il nous fallut alors abandonner le sel de notre métier : un travail d'équipe harmonieux et convivial, un ouvrage soigné et une gestion autonome des veilles de crise, toutes choses brusquement échangées contre un travail à la chaîne sous la surveillance d'une équipe de contremaîtres goguenards et pesants. Résultat logique : en quelques mois, la presque totalité des effectifs historiques du « pôle premium » opta pour une mutation interne ou un départ de l'entreprise. Si un dispositif assez baroque subsistait pour les grands comptes, Kantar Media renonçait à un savoir-faire sur mesure mûré pendant près d'une décennie et qui, au moment de gagner les appels d'offres pour conserver « nos » ministères, avait pourtant montré une efficacité certaine. De toute évidence, cela n'avait plus tellement d'importance, puisque le renforcement des tâches routinières primait, dans une logique d'accompagnement de l'automatisation.

Cette amorce de robotisation qui m'a convaincu de partir en 2020 laissait entrevoir, à terme, l'obsolescence de nombreux emplois de production dans la veille médiatique. Cela dit, je n'étais pas pessimiste au point d'imaginer que la prochaine étape serait si brusque et si proche. Presque deux ans après mon départ, alors que j'observais distraitemment l'actualité du secteur, j'appris que la maison-mère allait détacher sa division Media du reste de Kantar, pour en céder les commandes à STG, un fonds spécialisé dans l'informatique et porté sur l'intelligence artificielle. Ce grand coup d'accélérateur vers l'IA était une nouvelle stupéfiante, qui annonçait des bouleversements en profondeur. L'opération fut officialisée en janvier 2022, l'ancien Kantar Media devenant alors Onclusive. À ce moment-là, l'enthousiasme que montraient mes anciens collègues sur LinkedIn me mit un peu mal à l'aise. Certaines entreprises se seraient mises en grève pour moins que cela, mais chez Kantar/Onclusive, vu de l'extérieur, c'était jour de fête.

### Dernières espérances avant liquidation

C'est vrai qu'il y avait tout de même de quoi s'enthousiasmer. Avec Onclusive, dont le nom sonne comme une promesse, les salariés quittaient enfin le vétuste immeuble Le Guillaumet de Puteaux, promis à la démolition, pour emménager dans des locaux tout neufs à Courbevoie. Environnement moderne, promotion du télétravail, nomination de femmes dans le haut management : Onclusive faisait entrer ses salariés dans un XXI<sup>e</sup> siècle tout à fait encourageant. Seulement, la tutelle de la toute nouvelle maison-mère STG laissait planer comme un terrible doute. Difficile, au fond, de se réjouir qu'une agence de plusieurs centaines d'employés soit prise en mains par une officine visant précisément à escamoter toute intervention humaine. À terme, STG n'aurait-elle pas vocation à transformer l'activité de veille médiatique en un simple logiciel ? La réponse est arrivée en septembre dernier : ce sera bien le cas. Bientôt, la veille Onclusive sera une « solution » hi-tech et bon marché pour les professionnels. Et même si la purge de l'ancienne structure Kantar Média me choque par sa violence, je ne peux guère surjouer la surprise.

Si, pour l'activité de veille, le désastre social germe depuis plusieurs années, il est tentant de se demander pourquoi tout le monde n'a pas déjà quitté le navire. Chacun a ses raisons, ses nécessités, d'autant plus compréhensibles que la plupart des salariés sont liés à l'entreprise depuis dix-huit ans en moyenne. C'est un temps largement suffisant pour se bâtir une carrière, ou simplement renoncer à se projeter ailleurs. Il faut bien sûr prendre en compte l'atmosphère de l'entreprise. À ce sujet, *La Tribune* du 21 septembre dernier évoquait une « *direction aux méthodes violentes et propos déplacés*,

[et une] *culture américaine d'obsession de la performance* ». Cependant, pour ce que j'en sais, la vie quotidienne n'est pas toujours si sombre. Quoi qu'il en soit, on s'adapte, surtout dans un domaine très éloigné du plein-emploi. On se laisse distraire, aussi, par les innombrables réorganisations de services, manège managérial qui ressemble parfois à l'heure du thé chez le Chapelier fou.

### Accélération technologique et délocalisations, les tueurs de coûts

Il est peu dire qu'entre mon départ et l'annonce du plan social, la technologie a sensiblement évolué. Le dévoilement de ChatGPT, fin 2022, qui met la technologie « IA générative » à la portée du grand public, a accéléré l'histoire de l'intelligence artificielle. La semaine même où j'écris ces lignes, Google lance un nouveau téléphone Pixel 8,

**Difficile, au fond, de se réjouir qu'une agence de plusieurs centaines d'employés soit prise en mains par une officine visant précisément à escamoter toute intervention humaine.**

bourré d'IA : « *Les Pixel 8 vont embarquer des modèles d'apprentissage automatiques, destinés à écrire des textes pour vous, résumer des pages web, retranscrire des appels...* » (BFMTV).

Les rédacteurs peuvent trembler,

l'IA touchera un jour ou l'autre tous les métiers rédactionnels, et même bien au-delà. Pour leur veille médiatique, les professionnels se connecteront à Onclusive, à moins que cette solution ne soit vite doublée par des applications grand public, éventuellement liées à Google ou ChatGPT. En une génération, nous serons passés d'une veille analogique à base de photocopies et de magnétoscopes, à une synthèse automatique brassant des millions d'informations en une fraction de seconde.

Tout cela laisse un nombre incalculable de questions en suspens, à commencer par celles-ci : qui acceptera encore de payer l'intelligence, la sensibilité et le savoir-faire humains ? Et si l'intervention humaine demeure nécessaire pour parfaire le travail de la machine, restera-t-il des modèles basés sur une production locale, qui ne s'appuieront pas sur une délocalisation dans les pays à bas coût de main-d'œuvre ? Car c'est un autre problème de cette histoire : l'AI n'étant pas encore incontournable, une partie des tâches actuellement réalisées à Courbevoie sera transférée à Madagascar, méthode que certains concurrents pratiquent déjà. Les développements techniques, quant à eux, partiront en Inde. Madagascar, l'Inde, c'est loin des clients, mais ce n'est pas cher, ce qui semble décidément essentiel.

## Tout n'est pas low cost

Il est tout de même important de préciser que certaines activités d'Onclusive ne sont pas concernées par cette affaire de plan social. Ce sont celles qui ont trait aux activités de *reputation intelligence*, c'est-à-dire de conseil en communication et relations publiques, qui utilisent d'ailleurs les ressources de veille médiatique. L'entreprise ne se contente pas de vendre une solution de veille, elle l'utilise aussi elle-même, pour alimenter une offre de services qui n'est pas forcément *low cost*. De son côté, Kantar existe encore, notamment en tant qu'agence de conseil et d'études en marketing. Également portée sur la recherche, Kantar vient d'annoncer un partenariat avec l'école d'ingénieurs EPITA, sur l'intelligence artificielle. Nous avons bien affaire à des firmes situées à la pointe de l'innovation, qui emploient toujours une main-d'œuvre très hautement qualifiée en France, pour l'instant.

**Les rédacteurs peuvent trembler,  
l'IA touchera un jour ou l'autre  
tous les métiers rédactionnels, et  
même bien au-delà.**

Le mot de la fin est l'expression de ma solidarité envers les 217 licencié(e)s, mes ancien(ne)s collègues, mais aussi celles et ceux qui ont rejoint l'entreprise depuis mon départ. Leurs adieux n'auront certainement pas le charme étrange d'un départ solitaire à la Monty Python par temps de pandémie. Puissent-ils trouver, aussi vite que possible, un projet qui explore leurs capacités et nourrisse leur enthousiasme. Mes vœux de courage et de réussite les accompagnent en ces temps difficiles. ♦

**Pierre Bonnay**



## La revue *Cité*

s'est conçue, avec sa collection initiale (1982-2007), comme un espace d'articulation des idées politiques aux enjeux de la société contemporaine. Dans sa nouvelle formule, lancée en 2022 par des auteurs indépendants et issus d'univers socio-professionnels variés, *Cité* souhaite offrir chaque semestre à ses lecteurs un regard singulier sur une thématique actuelle. À travers les analyses des contributeurs permanents ou de personnalités sollicitées, cette revue politique entend d'abord défendre, dans un contexte de globalisation économique, financière et culturelle, le rôle structurant de l'État républicain contre toutes les formes de féodalités. Elle s'intéresse ainsi à redonner tout son sens à la notion de bien commun, à œuvrer pour la pérennité de notre modèle de souveraineté nationale et populaire et entend contribuer à parfaire le modèle social. Elle s'attachera donc aussi à déconstruire les principes de l'idéologie néolibérale et technomarchande.



# Cité

## Abonnez-vous à la revue !

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse postale : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Adresse électronique : \_\_\_\_\_ @ \_\_\_\_\_

Date et signature

\* \* \*

Cochez l'offre souhaitée :

**Offre abonnement 1 an (2 numéros) au format imprimé (+ format numérique gratuit) : 20,00 € (frais de port inclus).**

**Offre abonnement 1 an (2 numéros) au format numérique : 13,00 €.**

**Offre abonnement 2 ans (4 numéros) au format imprimé (+ format numérique gratuit) : 40,00 € (frais de port inclus).**

**Offre abonnement 2 ans (4 numéros) au format numérique : 25,00 €.**

▶ Paiement par chèque à l'ordre de l'**IFCCE/Cité** à joindre avec le présent coupon et à expédier à l'adresse suivante : IFCCE Revue *Cité* – 36-38, rue Sibuet, Bloc C, B.A.L. 13, 75012 PARIS.

▶ Tout abonnement commence à courir à compter du premier numéro paru postérieurement à la date de réception du paiement.



S'abonner ou acheter *Cité* au numéro  
directement en ligne : <https://revuecite.fr/abonnement/>



*Cité* est imprimé en France (Sartrouville)  
par la société ATENOR

## Le complot contre la pensée

---

### DOSSIER

- ◆ *Oser être nous-mêmes... pour survivre*, par **Philippe ARONDEL**
- ◆ « *Le complotisme est une pathologie de la société de l'information* », entretien avec **Jérôme GRONDEUX**
- ◆ *X, ou le royaume de l'ultracréditarisme*, par **Pierre-Henri PAULET**
- ◆ *Comment et pourquoi le néolibéralisme est devenu hégémonique*, par **David CAYLA**
- ◆ *La complotisation de la politique, ou le jeu de la facilité*, par **ALOÏS LANG-ROUSSEAU**
- ◆ « *Le complotisme a une fonction identitaire avec des bénéfices psychologiques* », entretien avec **Sebastian DIEGUEZ**

### MAGAZINE

#### ◆ RECENSIONS

ESSAIS : *Notre liberté* (A. Massoud), *Être français* (O. Y. Souleimane), *La Bataille des retraites* (C. Amar), *Encore un moment...* (E. Morin) – POÉSIE : *Cœurs, comme livres d'amour* (H. Dorion) – LITTÉRATURE : *L'Hôtel de la Folie* (D. Le Bailly) – MUSIQUE : *RE-201* (Molécule), *King of a Land* (C. Stevens) – CINÉMA : *Second tour* (A. Dupontel)

#### ◆ CHRONIQUE : « UNE ŒUVRE À DÉCOUVRIR »

*Piero Calamandrei, un juriste et un écrivain face à l'histoire*, par **Frédéric FARAH**

#### ◆ CHRONIQUE : « HORS DES SENTIERS BATTUS »

*L'affaire Onclusive : un cocktail de low-cost et d'intelligence artificielle (pré)vu de l'intérieur*, par **Pierre BONNAY**